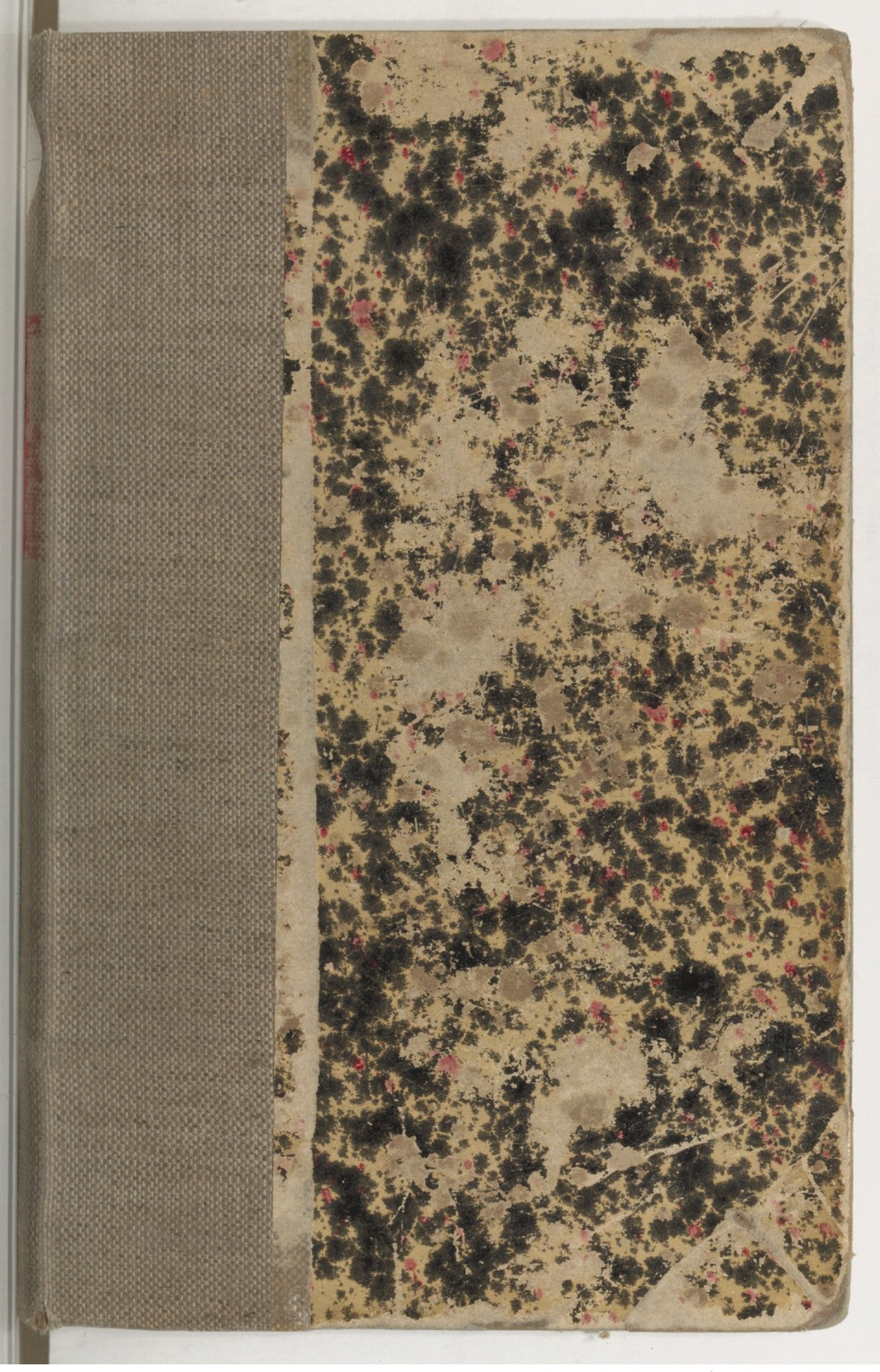
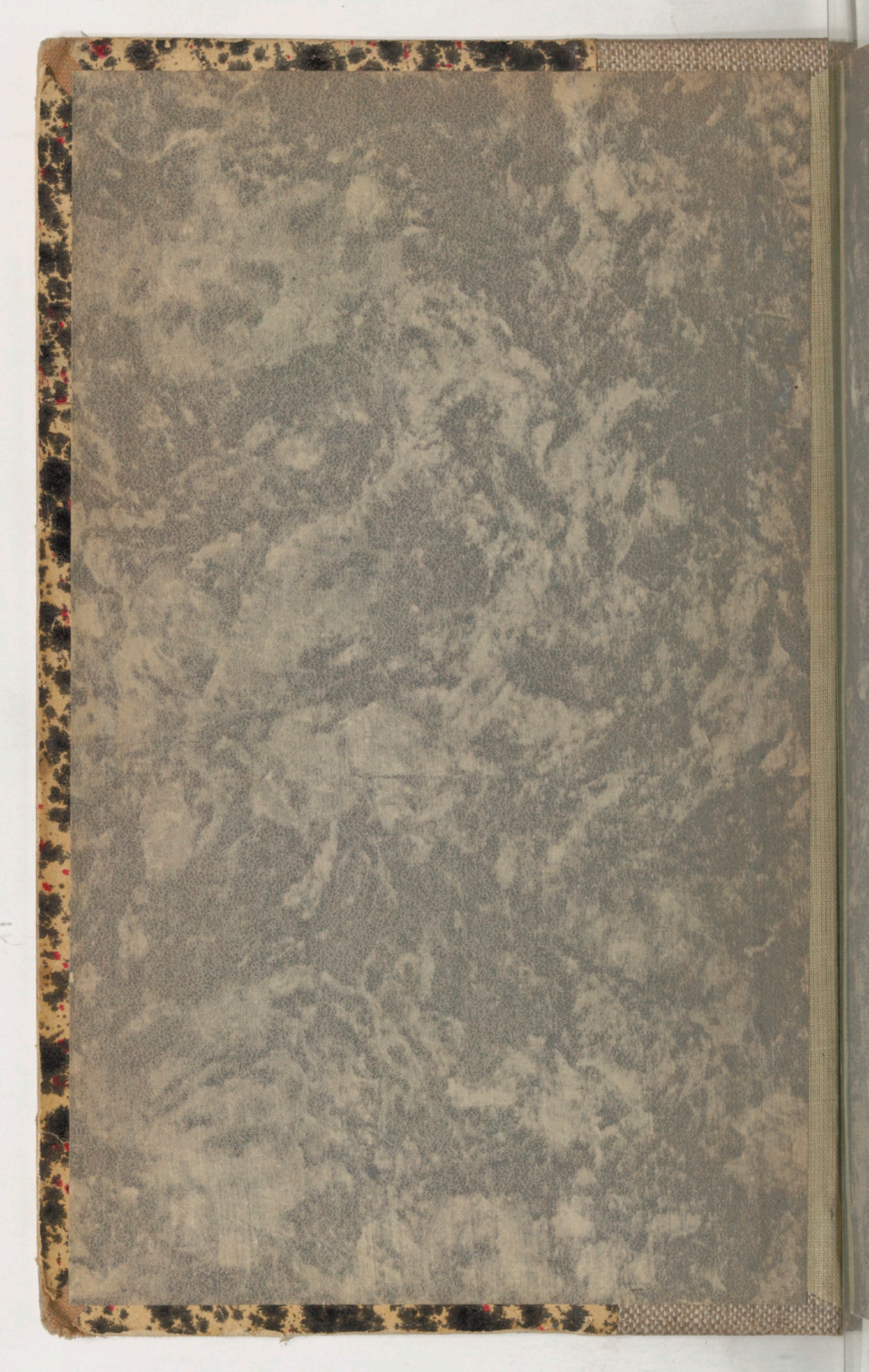
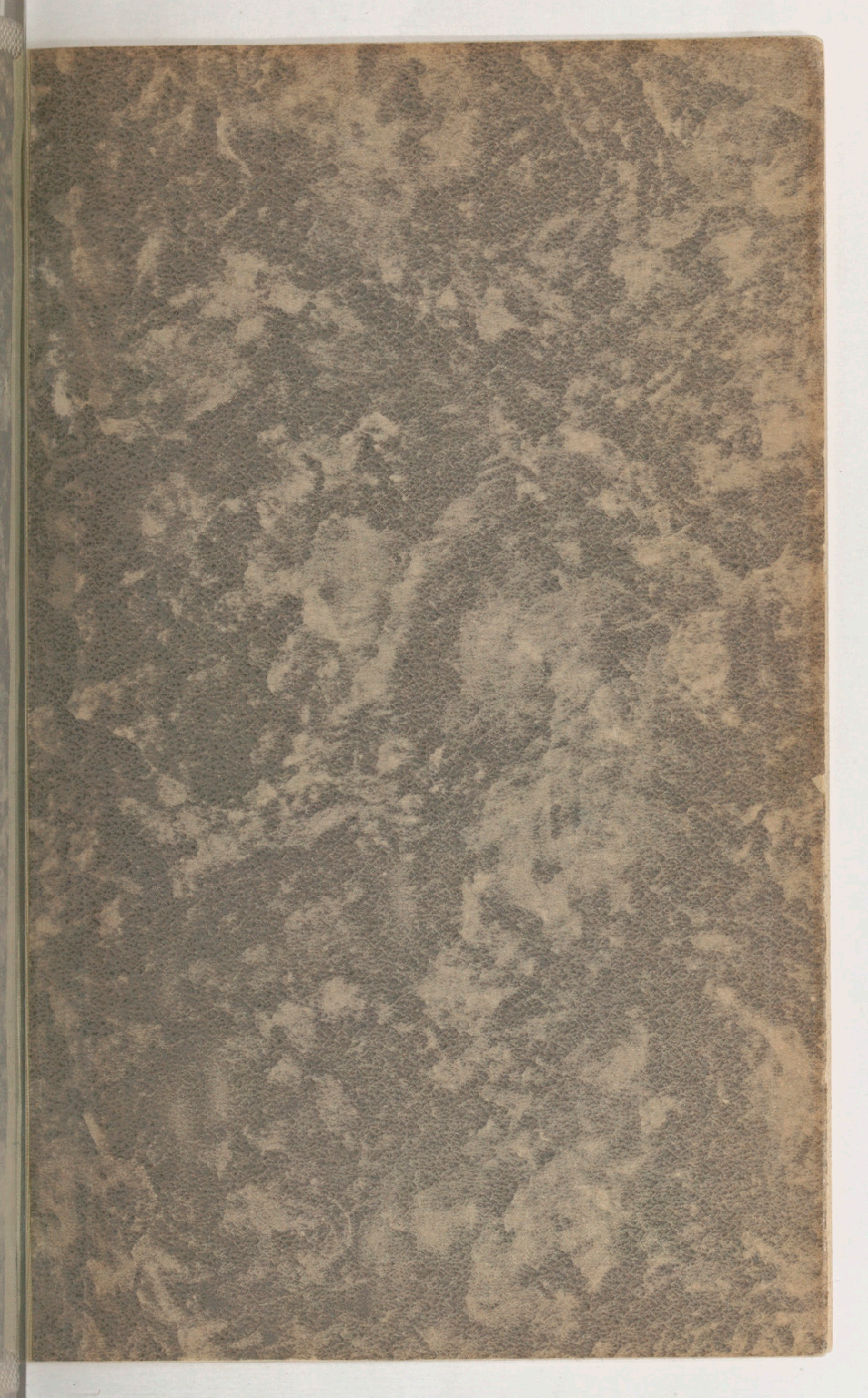
La pensée européenne au XVIIIe siècle de Montesquieu à Lessing. Tome 2 / Paul Hazard,...







PAUL HAZARD

de l'Académie française

LA PENSÉE EUROPÉENNE AU XVIIIème SIÈCLE

DE MONTESQUIEU A LESSING

TOME II



ANCIENNE LIBRAIRIE FURNE

BOIVIN & Cie, ÉDITEURS

3-5, Rue Palatine

PARIS (VIe)

LA PENSÉE EUROPÉENNE

AU XVIIIème SIÈCLE

PAUL HAZARD
de l'Académie française

LA PENSÉE EUROPÉENNE
AU XVIIIème SIÈCLE
DE MONTESQUIEU A LESSING

TOME II



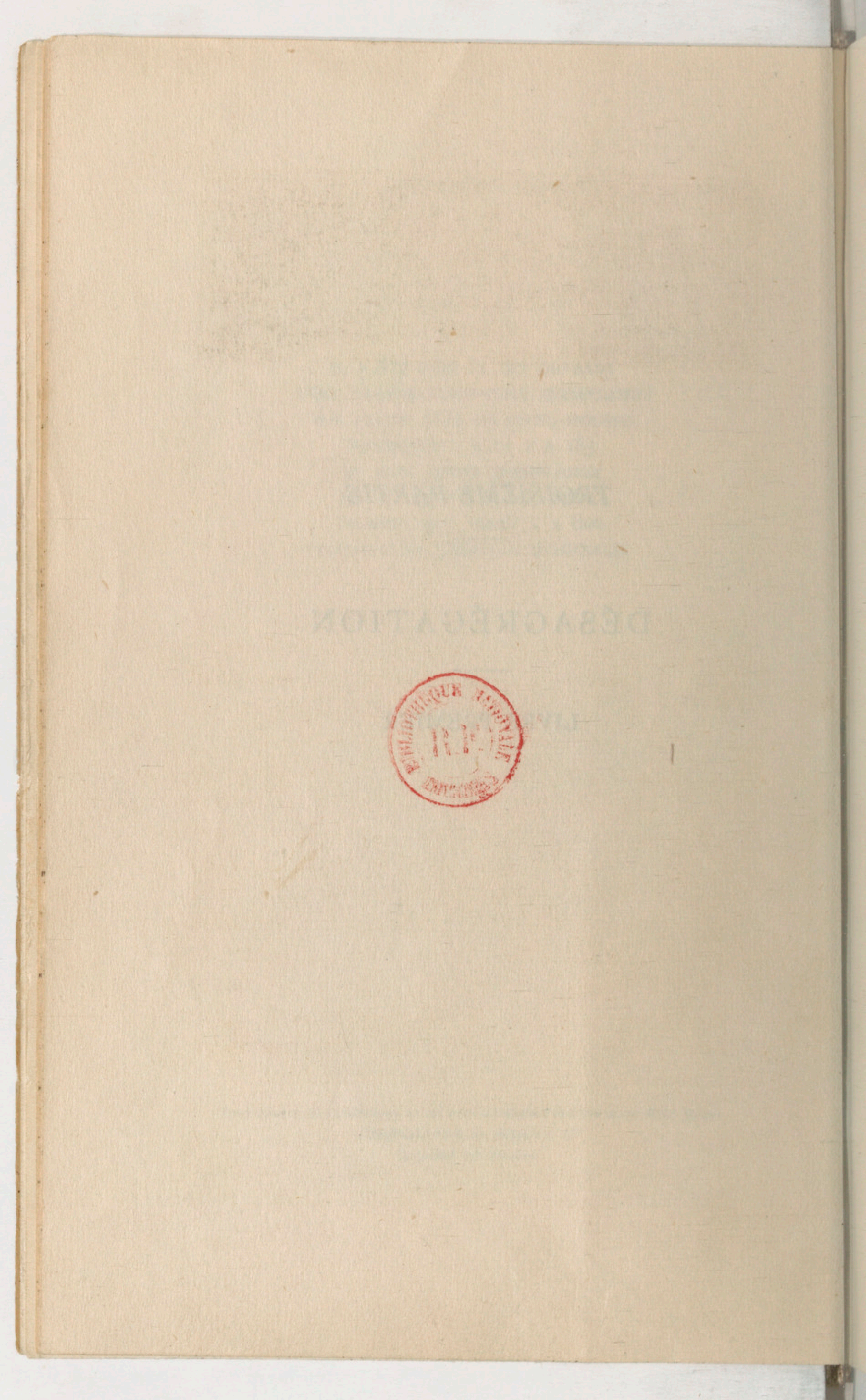
ANCIENNE LIBRAIRIE FURNE
BOIVIN & Cie, ÉDITEURS
3-5, Rue Palatine
PARIS (VIe)

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
CENT QUATRE-VINGT-CINQ EXEMPLAIRES
SUR PAPIER ALFA DE SOREL-MOUSSEL
NUMÉROTÉS : ALFA 1 A 185
ET HUIT CENTS EXEMPLAIRES
SUR PAPIER VÉLIN DE CONDAT
NUMÉROTÉS : VÉLIN 1 A 800
CONSTITUANT L'ÉDITION ORIGINALE.

TROISIÈME PARTIE

DÉSAGRÉGATION

LIVRE PREMIER


BIBLIOTHEQUE NATIONALE
RF



CHAPITRE I

LE DEVENIR

NOUS allons assister, maintenant, à un autre spectacle, qui va nous montrer, à travers les desseins cohérents que nous venons d'étudier, les incohérences qui pour une part les altèrent. Nous avons à voir, en effet, comment s'est opéré l'un des passages qui font de l'histoire des idées un perpétuel changement; comment une doctrine s'est dissoute, non par l'intervention d'ennemis extérieurs, mais de l'intérieur même; comment des obscurités sont restées dans la théorie qui paraissait la plus claire, des contradictions dans le système qui paraissait le plus logique; comment une victoire proclamée n'était pourtant pas acquise; comment allait échouer, une fois de plus, un immense effort accompli pour atteindre le bonheur humain.

Étaient-ils sûrs que leurs plans ne comportaient aucune faute, ces constructeurs? Étaient-ils sûrs, ces philosophes, que leur philosophie avait enfin trouvé les vérités éternelles? Étaient-ils sûrs, pour

commencer, qu'ils avaient enserré l'âme dans une définition si parfaite, qu'elle y devait rester prisonnière, pour toujours ? Ce ne devait pas être l'avis du fils du cordonnier de Königsberg, qui, avant qu'ils eussent fini d'exposer leur doctrine, la ruinait à son tour. Emmanuel Kant repensait les théories de Locke, de Berkeley, de Hume; il était bien de leur avis, la métaphysique ne pouvait être autre chose que la science des limites de la raison humaine; seulement, il estimait qu'ils avaient négligé de déterminer la qualité spécifique et les attributs essentiels de la force que ces limites encerclaient; de sorte que tout était encore à faire, après eux. Commençant par rassembler le plus qu'il pouvait du savoir humain, s'initiant aux sciences naturelles, à la géométrie, à la mécanique, à l'astronomie, il finissait par ramener tous les problèmes à un seul, celui qu'on avait considéré comme résolu, celui qui restait à résoudre : le problème de la connaissance. Enfin prêt, il publiait en 1781 sa *Critique de la raison pure*. Du coup, l'âme cessait d'être la chambre noire dont la fonction se borne à enregistrer les rayons venus du dehors; elle était un prisme réfractant les données d'un univers qui ne devenait nôtre que par cette transformation. La sensibilité percevait suivant des formes a priori; l'entendement liait suivant des catégories a priori; la connaissance dépendait d'un élément a priori, qui l'organisait. Nous n'étions plus les esclaves de la loi naturelle; en morale comme en psychologie, c'est notre âme qui faisait la loi. Révolution telle, que toute la philosophie antérieure semblait s'écrouler, et qu'à la fin, on

se mit à dédaigner celui qui avait été le sage Locke, l'admirable Locke, le seul penseur qui avait compté depuis Platon. Comment s'est préparé ce changement ? de quelle manière a commencé la désagrégation de la doctrine empirique qui s'était crue, un moment, dominatrice de l'Europe ? Où étaient les fêlures ? De quelles erreurs a profité l'action du temps ? Ne serait-ce pas d'une erreur initiale sur l'idée de nature, toujours invoquée, jamais définie, et se prêtant à tous les sens ?

Le cœur n'avait plus de place, c'était chose entendue; il ne battait plus qu'au ralenti, on avait presque fait taire ce gêneur.

1731. *Histoire du Chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*, par l'abbé Prévost.

Un moine défroqué, qui s'est réfugié en Hollande, puis en Angleterre où il a eu maille à partir avec la justice, et où il a failli être pendu, a su prêter à ses héros des sentiments si forts et si tendres, a fait passer dans ses phrases une musique si troublante, qu'on ne peut s'empêcher de pleurer quand on lit son roman : la raison de Des Grieux se dissout par un sourire de Manon.

1740. *Pamela, or the Virtue rewarded.*

Un imprimeur de Londres, qui a d'abord eu l'ambition d'être auteur en publiant un recueil de lettres pour toutes les circonstances de la vie, prête à une jeune paysanne une plume infatigable; Pamela décrit la longue persécution qu'un jeune lord a fait subir à sa vertu; l'Angleterre sanglote;

bientôt les malheurs de Clarisse renchériront sur les infortunes de Pamela.

1761. *La Nouvelle Héloïse.*

« O Julie! que c'est un fatal présent du ciel qu'une âme sensible! » Un aventurier, un barbare venu de Suisse, un apprenti musicien qui n'a même pas pris la peine d'étudier les règles avant de se mettre à écrire; un paradoxe vivant, qui prend le contrepied de toutes les idées reçues, qui déclare que les lettres et les arts ont nui à l'humanité, qui proteste contre l'inégalité des conditions sociales, magnifie et dignifie la passion. La passion ne sera plus une plante domestiquée, elle sera la puissance sauvage dont rien ne peut arrêter la croissance démesurée; elle disloquera, elle minera l'édifice que l'intelligence avait conçu, et elle se plaira parmi ces ruines.

1774. *Die Leiden des jungen Werthers.*

« Je rentre en moi-même, et j'y trouve un monde! Mais plutôt un monde de pressentiments et de débris obscurs que d'images nettes. » En créant Werther, le jeune Gœthe propose un nouveau type humain; chez Werther, l'amour ne fera que s'ajouter au trouble intolérable d'un individu qu'irritera la société, qu'exaspérera la vie, et qui voudra se fondre, au delà du tombeau, dans l'âme de l'univers.

1784. *Les Études de la Nature.*

Bernardin de Saint-Pierre, un égoïste, un aigri, un grincheux, mais si doux en apparence, si plein

d'effusions, si habile à placer dans le décor des îles l'amour idéal qu'il n'a pas rencontré dans les terres civilisées : « Je combats ce principe prétendu de nos lumières, que nous appelons raison... » Tout cela, dans le temps même où se succèdent les œuvres qui établissent la suprématie de la raison ; cette effervescence, cette luxuriance, cette violence, dans le temps même des grandes sécheresses. Ici encore se manifeste l'action d'un devenir qui altère ce qu'on croyait acquis. Par quelles nécessités psychologiques, par quelles opérations subtiles, et au début presque invisibles ; et non seulement par quels divorces, mais par quelles aides, par quels compromis, par quels malentendus, le Philosophe a-t-il libéré l'Antiphilosophe, a-t-il déchaîné pour sa part l'homme de sentiment ?

« De Locke à Frédéric II, de Newton à Joseph II, de d'Alembert et de Voltaire à Christian Wolff et à Justus Möser, la pensée doit parcourir une courbe presque infinie pour associer des hommes si différents. Et pourtant, il faut que nous considérions l'ensemble de ce groupe comme représentant une même tendance ; car tous sont plus ou moins ennemis de l'ancien, ennemis de la période antérieure ; tous dans une plus ou moins grande mesure estiment la raison ; tous recherchent et favorisent les conditions susceptibles de rendre heureuse et facile la vie humaine... »[1] C'est vrai ; ces hommes formaient un groupe, et presque une fraternité ;

1. Gyula Szekfu, *Les lumières*. Dans l'*Histoire hongroise*, par Valentin Homan et Gyula Szekfu, tome V, livre VI. *XVIIIe siècle, Troisième Partie*.

ils avaient des volontés communes; ils croyaient marcher du même pas vers le même but; déjà ils étaient en vue de la terre promise, ils y touchaient déjà. — Mais il n'est pas de groupe qui ne se dissocie; plus fortes sont les individualités qui le composent, et moins volontiers elles s'accordent; chacune d'elles, voulant trouver une vérité plus vraie, se refuse à accepter la vérité du voisin. Dans l'espèce, les rapports entre l'homme et la divinité, d'où tout dépendait, et qui semblaient réglés une fois pour toutes, étaient sans cesse repris pour être examinés à nouveau; les conclusions étaient différentes; et du coup, c'était l'unité même de l'Aufklärung qui se trouvait menacée.

En 1802, les églises se rouvriront, les cloches sonneront comme si elles n'avaient jamais cessé de faire entendre leurs volées; un poète en prose invoquera « tous les enchantements de l'imagination et tous les intérêts du cœur » pour écrire *le Génie du Christianisme*. Chateaubriand, répudiant les lumières, montrera les richesses de l'ombre : « Il n'est rien de beau, de doux, de grand dans la vie, que les choses mystérieuses. Les sentiments les plus merveilleux sont ceux qui nous agitent un peu confusément : la pudeur, l'amour chaste, l'amitié vertueuse sont pleines de secrets. On dirait que les cœurs qui s'aiment s'entendent à demi-mot, et qu'ils ne sont que comme entr'ouverts. L'innocence à son tour, qui n'est qu'une sainte ignorance, n'est-elle pas le plus ineffable des mystères ? L'enfance n'est si heureuse que parce qu'elle ne sait rien, la vieillesse si misérable que parce qu'elle sait tout; heureusement pour elle, quand les mys-

tères de la vie finissent, ceux de la mort commencent.... » Renaissait ainsi ce qu'avaient voulu détruire les philosophes. Mais cette revanche du sentiment, conduisant à la foi, aurait-elle été aussi éclatante, si le déisme avait suffi au besoin des consciences ? S'il avait offert la résistance d'une doctrine parfaitement cohérente avec elle-même, et offrant un caractère d'unité ? S'il n'avait pas été divisé contre lui-même ? S'il n'avait pas offert, suivant les individus, suivant les nations, une liberté de choix qui finissait par se traduire en anarchie spirituelle ? Si la valeur universelle qu'il prétendait posséder, au lieu de reconstituer une catholicité plus vaste, avait été autre chose qu'une dispersion ?

Il nous reste donc à étudier, en premier lieu, les antinomies qui sont contenues dans l'idée de nature, inspiratrice du siècle; en second lieu, les origines philosophiques de l'homme de sentiment; en troisième lieu, les déismes divergents qui sont contenus dans le déisme. Car c'est ainsi qu'historiquement s'est décomposée la philosophie des lumières.

CHAPITRE II

NATURE ET RAISON

C'était entendu, Nature et Raison étaient liées par un rapport constant; et rien n'était plus simple, plus sûr, plus souvent répété par les sages : la nature était rationnelle, la raison était naturelle, parfait accord. Les notions psychologiques qui n'avaient aucun fondement dans la nature ressemblaient à ces forêts du Nord qui n'ont point de racines et que balaie un coup de vent : inébranlables, au contraire, celles qui étaient la projection de la nature dans l'âme humaine, et la traduction de ses lois. D'où venait, cependant, qu'un embarras se manifestait encore, dans le temps même où l'on croyait avoir trouvé l'équation qui donnait à la connaissance sa sécurité ?

La nature était trop riche dans son contenu, trop complexe dans son être, trop puissante dans ses effets, pour qu'on pût l'enfermer dans une formule : la formule éclatait sous son effort. Malgré tant de tentatives faites pour l'élucider par l'analyse, pour la posséder par la science, pour la réduire à n'être

plus qu'un concept aisément intelligible, les mêmes sages qui auraient dû se reposer dans leur certitude continuaient à lui prêter des sens divers et même opposés : le sentant, ils retrouvaient en elle le mystère qu'ils voulaient bannir du monde : d'où leur gêne et leur irritation. Ils disaient, tantôt qu'elle était une mère appliquée à subvenir aux besoins de ses enfants, tantôt qu'elle avait un profond dédain pour les individus parce qu'elle ne se souciait que de l'espèce, tantôt qu'elle ne s'occupait de rien et suivait inexorablement son cours. Ils disaient qu'elle était secrète comme le joueur de gobelets qui ne nous montre que le résultat de ses tours; et aussi bien, qu'elle se communiquait si facilement, qu'elle était si ouverte et si manifeste, qu'on la lisait dans les cœurs. Ils disaient qu'elle avait des volontés, des attentions, des scrupules, des subtilités, des délicatesses; et aussi bien qu'elle était parfaitement indifférente, ou qu'elle était hostile. A mettre bout à bout les sens opposés, on aboutissait à une série de contradictions et on se trouvait devant un catalogue qu'on ne pouvait feuilleter sans un sentiment d'ironie, ou de désespoir.

Souvent ce n'étaient là que des figures de style, que des habitudes familières du langage, que des métaphores. Pourtant on se contentait d'elles, comme d'une explication première, comme d'un argument décisif, comme d'une réponse suprême. Plus on répétait qu'on suivait la nature, qu'on obéissait à la nature, plus on était satisfait, et moins on était d'accord. Rien n'a troublé davantage la conscience occidentale, a noté fort justement un

historien des idées,[1] que ce recours habituel à un vocable unique, qui traduisait, suivant les temps, suivant les individus, des antinomies. Les philosophes des lumières, loin de dissiper cette confusion, l'ont accrue. Nature et bonté; politique naturelle, morale naturelle : douteuses alliances; et pour commencer, doutes sur l'affirmation qui préparait toutes les autres, nature égale raison.

Notre logique était-elle toujours la même que celle de la nature ? Voltaire, le Grand Inquisiteur des idées obscures, appelait cette idée aussi devant son tribunal. Puisque nos bras exercent une force de près de cinquante livres pour lever un poids d'une seule livre; puisque le cœur en exerce une immense pour exprimer une goutte de sang; puisqu'une carpe fait des milliers d'œufs pour produire une ou deux carpes; puisqu'un chêne donne une quantité innombrable de glands qui souvent ne font pas naître un seul chêne — cette force démesurée n'est pas du tout raisonnable, dans sa folle dépense et dans sa profusion. De même : la nature a empoisonné dans les trois quarts de la terre les plaisirs de l'amour par une maladie épouvantable à laquelle l'homme seul est sujet, et qui n'a pas été introduite par nos débauches et par nos excès, mais qui est née dans les îles où l'on vivait en pure innocence : allez dire, après cela, que cette nature incompréhensible ne méprise pas son ouvrage et qu'elle ne contredit pas son plan. Le phi-

1. *Prolegomena to the History of Primitivism*, par A. O. Lovejoy. Dans les *Contributions to the History of Primitivism. Primitivism and related ideas in Antiquity*, par A. O. Lovejoy et G. Boas, Baltimore, 1935.



LA REVANCHE DU SENTIMENT

losophe — et c'était Voltaire lui-même — l'interrogeait, la suppliait : « Qui es-tu, Nature ? Je vis dans toi ; il y a cinquante ans que je te cherche, et je n'ai pu te trouver encore ! » — Mais la Nature répondait que les Égyptiens, antique race, lui avaient déjà fait le même reproche; qu'ils l'appelaient Isis; qu'ils lui avaient mis sur la tête un voile que personne n'avait levé.

Le Philosophe

Ma chère mère, dis-moi un peu pourquoi tu existes, pourquoi il y a quelque chose.

La Nature

Je te répondrai ce que je réponds depuis tant de siècles à ceux qui m'interrogent sur les premiers principes : « Je n'en sais rien. » [1]

La majorité du chœur persistait à chanter un hymne où l'on retrouvait les mêmes versets, la nature ne s'éloigne jamais de la vérité, la nature et la vérité sont les mêmes partout, et partout la raison les fait voir identiques ; jamais la nature ne dit une chose, et la sagesse une autre ; suivez la marche constante de la nature et vous ne vous tromperez pas. La majorité du chœur persistait à chanter un magnificat à la nature, qui avait eu le soin de créer des plantes de remplacement, là où manquaient le froment, le seigle et l'orge ; au point

1. VOLTAIRE, *Nature. Dialogue entre le Philosophe et la Nature.* Dans les *Questions sur l'Encyclopédie*, 1771.

qu'en certains endroits de Norvège et d'Allemagne, fort démunis, elle avait enseigné le moyen de faire du pain avec une espèce de terre qui se conservait quarante ans sans se gâter : précautions admirables, par elle prises, pour remédier à la pénurie de ces terres infortunées. La majorité du chœur persistait à reprendre les vieux adages; la nature n'avait plus horreur du vide, démodé, mais elle avait toujours horreur de quelque chose, cette fois c'était du plein; la nature ne faisait rien en vain; la nature agissait par les voies les plus courtes : toute une litanie.

Mais des voix détonnaient. Nous suivrons la nature, disaient-elles, dès que vous nous aurez montré ce qu'elle est au juste, et vous ne le montrez pas. Vous ne recourez qu'à un mot, et vous vous donnez une extrême licence en vous en servant sans connaître l'étendue de sa signification. Vous l'étalez pompeusement à la tête de vos écrits, et vous n'avez pas l'air de vous douter que vous employez pour votre compte le même jargon métaphysique que vous condamnez. Fuyons ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, nous donnent pour vrais principes des choses les inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leurs imaginations... Ces récalcitrants ajoutaient que chaque fois qu'ils se remettaient en présence du réel, ils éprouvaient une manière de vertige, en constatant le désordre dans l'ordre, en enregistrant les caprices d'une nature à la fois prodigue et avare, en se sentant débordés par une multiplicité infinie de phénomènes contradictoires, et tous naturels.

Peut-être les adorateurs de la nature se seraient-

ils tirés d'affaire, si ce n'avait été de l'empirisme même que venait la pire difficulté.

***

Puisque celui-ci posait en principe qu'il nous est radicalement impossible d'atteindre les substances, et que, par conséquent, il est absurde de porter à leur sujet quelque jugement que ce soit, comment oser prêter des qualités à ces mêmes substances ? Les empiristes, pour être logiques, devaient s'en tenir à leur ignorance, si souvent et si volontiers proclamée ; ils n'en sortaient que par le moins pardonnable des actes de foi. Bien plus ! puisque leur connaissance se bornait aux sensations qu'ils percevaient dans leur âme, ils n'avaient pas le droit de supposer qu'en dehors de leur âme, un être, appelé du nom de nature ou de tout autre nom, existât.

Voici qu'il se trouvait un grand penseur pour donner forme à l'objection. Berkeley avait publié en 1713 ses *Dialogues between Hylas and Philonous* : traduits, ils avaient franchi le détroit, non sans quelque retard ; et ils semblaient déconcertants. A l'aube, dans la lumière du soleil renaissant, Philonous, l'ami de l'esprit, promenait sa méditation ; il rencontrait Hylas, l'ami de la matière, et tous deux discutaient. Était-il possible que de bonne foi, Philonous soutînt qu'il n'y avait pas de substance matérielle ? La chose était possible, certes ; et même irréfutable, à en croire Philonous qui, avec une incomparable habileté dialectique, fournissait

ses preuves. Nous ne pouvons conclure de nos perceptions à l'existence d'objets extérieurs; car de ces perceptions seulement nous sommes certains. Une chaleur excessive nous brûle et nous fait souffrir : irons-nous dire que la souffrance est dans le corps dont le contact nous a brûlés ? Nous trouvons que le sucre est doux, que l'absinthe est amère : irons-nous dire que la douceur est dans le sucre, et l'amertume dans l'absinthe ? Ces sensations sont en nous-mêmes; elles changent lorsque nous tombons malades. De même pour les odeurs : de même pour les sons : irons-nous dire du mouvement de l'air frappant notre tympan qu'il est aigu ou qu'il est grave ? De même pour les couleurs : nous savons bien que les objets n'ont pas la couleur que nous leur prêtons, jaunes quand nous avons la jaunisse.

En vain Hylas se rebellait, et cherchait des arguments capables de réduire son interlocuteur au silence. Être, c'est percevoir et être perçu; rien de plus. Un verbalisme, un vieil usage, des fantaisies déraisonnables, nous poussent à trouver un substratum aux qualités qui ne sont qu'en nous; avouons plutôt notre erreur. Nous avons reconnu, une fois pour toutes, que nous n'avons aucune idée, soit positive, soit relative, de la matière; nous ignorons, aussi bien ce qu'elle est en soi que les relations qu'elle peut avoir avec l'accident; dès lors ne sortons point des bornes que nous avons nous-mêmes fixées. Ou comme disait Hylas, à la fin convaincu : conservons à la rigueur l'expression à laquelle nous sommes accoutumés depuis si longtemps, la matière; mais en précisant ce qu'elle

veut dire : il n'y a point de matière, si on entend par là une substance destituée de pensée et existant hors de l'esprit; il y a une matière, si on entend par ce mot quelque chose de sensible, dont l'existence consiste à être perçue.

Doucement obstiné, Berkeley l'idéaliste, après avoir essayé de fonder, dans le Nouveau Monde, un séminaire où jeunes Anglais et jeunes Américains voisineraient pour le plus grand bien de la religion chrétienne, après être revenu en Europe, après avoir été nommé évêque de Cloyne en Irlande, sa patrie, poursuivait sa démonstration. En 1740, dans *Siris*, *ou Réflexions et recherches philosophiques sur les vertus de l'eau de goudron et différents autres sujets connexes entre eux et naissant l'un de l'autre*, il s'élevait jusqu'aux plus hautes cimes, d'où il contemplait avec ravissement la beauté de l'Univers-Esprit. Il révélait la vertu de l'eau de goudron, dont il avait appris, là-bas, chez les sauvages, la merveilleuse puissance, et qui guérissait tous les maux, aussi bien la corruption du sang que l'ulcération des entrailles, aussi bien les toux consomptives que l'érésypèle, les affections cachectiques et hystériques, la gravelle et l'hydropisie, la gangrène et le scorbut, la petite vérole, la goutte et les fièvres; chez tous, enfants et vieillards, hommes et femmes, marins et sédentaires. Du goudron il passait aux sels volatils que celui-ci contient, des sels volatils à l'air, de l'air à l'éther, de l'éther à la Sagesse qui le distribue, feu pur, feu invisible : car on ne saurait faire un seul pas dans l'explication des phénomènes sans admettre la présence et l'action immédiate d'un agent immatériel qui

enchaîne, meut et dispose toutes choses selon les règles et pour les fins qu'il trouve à propos. Les philosophes mécaniciens prenaient pour objet de leur recherche les règles et la manière de l'opération, non sa cause, rien de mécanique n'étant et ne pouvant être une cause. Seul un esprit peut être à proprement parler une cause. L'attraction newtonienne, Berkeley ne la niait pas ; mais il l'interprétait. Quand on dit que tous les mouvements et tous les changements qui se produisent dans l'univers naissent de l'attraction ; que l'élasticité de l'air, le mouvement de l'eau, la descente des corps graves, l'ascension des corps légers, s'attribuent au même principe ; quand de l'insensible attraction des moindres particules aux plus petites distances, on déduit la cohésion, la dissolution, la coagulation, la sécrétion animale, la fermentation et toutes les opérations chimiques ; quand on ajoute que sans de tels principes, il n'y aurait dans le monde aucun mouvement, et que s'ils cessaient d'agir, tout mouvement devrait cesser ; quand on dit tout cela, on ne sait au fond, et on n'entend autre chose, si ce n'est que les corps se meuvent selon un certain ordre, et qu'ils ne se donnent point à eux-mêmes leur mouvement...

Berkeley agaçait les philosophes. Non point tant par la partie apologétique de son œuvre : grand ennemi du « menu fretin » des libres penseurs, il voulait que sa doctrine conduisît directement à une preuve nouvelle de l'existence de Dieu : les choses sensibles n'ayant d'existence que dans un esprit, il fallait admettre la réalité d'un Esprit, qui était Dieu. De cette argumentation-là, ses lecteurs incré-

dules faisaient bon marché; elle ne leur semblait être qu'un corollaire : mais ce Berkeley ne leur en paraissait pas moins un grand gêneur. Comment réfuter un homme qui ne différait d'eux qu'en ce qu'il poussait jusqu'au bout les conséquences de leur principe initial ? Il était facile de le tourner en ridicule, et de dire, par exemple, que dix mille hommes tués par dix mille coups de canon n'étaient au fond que dix mille appréhensions de notre entendement; que quand un homme faisait un enfant à sa femme, ce n'était qu'une idée qui se logeait dans une autre idée, dont il naissait une troisième idée. Il était plus facile encore de s'indigner : jusqu'où iront les aberrations de l'esprit humain ? Monstruosité, que de nier l'existence du monde extérieur. Après quoi on devait bien admettre que ni le ridicule ni l'indignation ne suffisaient, en l'espèce. En tête de la traduction française des dialogues d'Hylas et de Philonous, une gravure représentait un enfant qui, voyant sa figure dans un miroir, cherchait à la saisir; l'enfant riait de sa méprise. Mais la légende indiquait qu'il avait tort de rire. *Quid rides ? Fabula de te narratur.*

Avec quelle patience, pendant trois quarts de siècle, on a cherché un fait irréfutable qui permettrait de savoir si la sensation était purement subjective, ou si elle répondait à une réalité, hors de nous ! Qui sait si un aveugle, recouvrant tout d'un coup la vue, percevrait la distance en tant que réalité sensible ? — Cette expérience, le savant M. Molineux l'avait imaginée d'abord, la suggérant à M. Locke, dans une lettre qu'il lui avait écrite en ces termes : Supposez un aveugle de naissance, qui soit

présentement un homme fait, auquel on ait appris à distinguer par l'attouchement un cube et un globe du même métal, et à peu près de la même grosseur, en sorte que lorsqu'il touche l'un et l'autre, il puisse dire quel est le cube et quel est le globe. Supposez que le cube et le globe étant posés sur une table, cet aveugle vienne à jouir de la vue : on demande si, en les voyant sans les toucher, il pourrait les discerner, et dire quel est le globe et quel est le cube..... Il ne le pourrait pas, répondait Molineux; il ne le pourrait pas, répondait Locke; il ne le pourrait pas, répondait Berkeley : un aveugle-né qui commencerait à voir, n'aurait point d'abord, par la vue, l'idée de la distance. Le soleil et les étoiles lui sembleraient être dans son œil, ou plutôt dans son âme.

Ce n'était encore qu'une hypothèse, et l'on ne savait pas comment se serait comporté un aveugle en chair et en os, lorsque la médecine expérimentale vint au secours de la philosophie. Le chirurgien Cheselden avait trouvé le moyen d'opérer de la cataracte; en 1728, il avait décrit cette opération, faite sur un jeune homme de treize à quatorze ans. Il lui avait ouvert un œil, pour commencer : or le jeune homme ne voyait pas les distances, il croyait que les objets touchaient ses yeux, comme les choses qu'il palpait touchaient sa peau. Deux mois se passèrent avant qu'il ne se convainquît que les tableaux représentaient des corps solides; apercevant le portrait de son père sur un boîtier de montre, il s'étonnait qu'un visage d'homme se contînt dans un si petit lieu. Il pensait qu'il n'y avait rien au delà des limites de ce qu'il voyait. L'opération de l'autre

œil avait eu lieu un an après la première, et avec ce deuxième œil, l'opéré voyait les objets beaucoup plus grands qu'avec le premier; une accommodation lui avait été nécessaire. Enfin des expériences analogues, faites sur des sujets différents, avaient donné les mêmes résultats. La notion de distance ne s'acquérait que par un long travail de l'esprit.

Des aveugles-nés qui recouvraient la vue, les plus grands esprits s'occupaient; épreuve qu'ils n'avaient ni le droit, ni la volonté d'esquiver. Diderot crut saisir une occasion propice : Réaumur avait pris sous sa protection un oculiste prussien, Hilmer, qui faisait, lui aussi, l'opération de la cataracte : Diderot avait obtenu d'être là, au moment solennel. Sa déception avait été grande, car il avait cru remarquer qu'il ne s'agissait que d'un truquage : déjà l'opération avait été faite, déjà l'aveugle avait vu; et pour ce qui était de l'observation philosophique, tout était à recommencer. Il aurait fallu, cependant, réfuter Berkeley pour trouver le défaut d'un « système qui, à la honte de l'esprit humain et de la philosophie, est le plus difficile à combattre, quoique le plus absurde de tous ». Mieux valait appeler à l'aide un spécialiste de l'esprit humain, qui pourrait ainsi découvrir le point exact où Philonous avait dévié.[1] Ce fut de cette manière que Condillac fut invité à venir au secours de la Nature en péril.

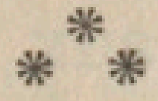
Il se mit à l'œuvre; il réfuta Berkeley, ou du moins il essaya.[2] Toutes nos connaissances vien-

1. Diderot, *Lettre sur les aveugles, à l'usage de ceux qui voient*, 1749.
2. Condillac, *Traité des Sensations*, 1754. Nous suivons ici le *Précis de la seconde partie*.

nent des sens, voilà qui est acquis; nos sensations ne sont que des manières d'être, voilà qui ne l'est pas moins. Dès lors, comment pouvons-nous affirmer l'existence d'objets qui sont hors de nous ? Nous ne percevons que des états de notre âme, modifiée différemment... Nous resterions dans notre embarras si nos sensations n'étaient que celles de l'odorat, de l'ouïe, du goût, de la vue; nous nous croirions odeur, son, saveur, couleur. Le toucher même ne dissiperait pas notre ignorance au sujet de tout ce qui est extérieur, si nous restions immobiles : nous ne percevrions jamais que les sensations que l'air environnant peut faire sur nous; nous aurions chaud ou froid, nous éprouverions du plaisir et de la douleur; et ce seraient encore là des manières d'être dans lesquelles nous ne percevrions ni l'air environnant ni aucun autre corps; nous ne sentirions que nous-mêmes. Seulement, nous nous mouvons; quand nous portons la main sur nous et sur ce qui nous environne, alors nous éprouvons une sensation d'un genre particulier, nous sentons une résistance. C'est ici que la théorie de Berkeley doit s'écrouler : cette résistance ne peut nous être opposée que par des objets extérieurs à nous; et donc, le monde extérieur existe.

Que le toucher possédât la vertu spécifique que Condillac lui prêtait, c'était discutable. Mais ce qui était sûr, ce qui allait à l'encontre du désir de Diderot, ce qui aggravait la gêne au lieu de la dissiper, c'est que, plus profondément, Condillac creusait sa pensée, plus évidemment il se désintéressait d'Isis et de Physis pour reporter son attention sur l'âme, plus il se laissait conduire vers le spiritua-

lisme par son empirisme initial. Il était disciple de Locke, et il avouait sa dette, sans estimer qu'elle fût assez lourde pour en être écrasé. De plusieurs façons il avait corrigé son maître, et notamment au sujet de l'ambiguïté qui demeurait chez celui-ci, lorsqu'il considérait les idées tantôt comme les images de réalités inconnaissables, et tantôt comme l'agencement intérieur de nos sensations, la vérité n'étant plus que dans la convenance de leurs rapports. Le philosophe français avait choisi ce second parti, et il s'y tenait d'une façon de plus en plus volontaire. Le prodigieux spectacle de l'intérieur de l'âme suffisait à l'occuper, il n'était pas curieux de ce qui se passait hors d'elle. La sensation, fait spirituel; la multiplicité des sensations qui n'ont pas à se hiérarchiser, mais à s'organiser; leur organisation par la vertu de signes qui leur prêtent un caractère général; la connaissance de ces signes, fournis par le langage; la logique de l'âme, l'algèbre de l'âme : telle était, suivant lui, la vraie science. La réfutation de Berkeley n'avait été, en somme, qu'un accident dans sa carrière; il abandonnait Berkeley, mais la voie qu'il choisissait comme étant la sienne propre l'éloignait des philosophes qui l'avaient appelé à leur secours.



Intervient, dans l'explication de la nature, non pas un adversaire, comme Berkeley, non pas un ami incertain, comme Condillac; mais un ami authentique, mais un frère, qui de l'intérieur allait démolir la maison familiale; voici David Hume.

Philosophe des lumières, il l'était de multiples

façons : et d'abord par un décret qu'il avait pris : ç'avait été un bel acte de courage, que d'abandonner à vingt-quatre ans son Écosse natale, le droit, le commerce, et que de venir s'installer en France, pour travailler librement à la culture de son esprit; en province, à La Flèche, il était resté de 1735 à 1737, rédigeant son *Treatise of human nature*, dont il devait publier les deux premiers livres en 1739, et le troisième en 1740. Il était philosophe par sa curiosité universelle, par son désir de trouver une solution à tous les problèmes qu'il voyait qu'on reprenait sans cesse autour de lui. Nul ne se disait plus attaché aux faits, aux seuls faits, loin des rêveries métaphysiques; et comme tant d'autres alors, il espérait dégager des faits le fait unique, le fait central, qui aurait donné l'explication universelle des choses, et fait de lui, David Hume, le Newton de la pensée. Il avait le ton du jour; il n'était pas pédant, ne faisait pas de citations des Anciens, n'abusait pas des mots techniques; et s'il était quelque peu pédant malgré tout, c'était à la cavalière. Sociable, mondain, il ne s'abstrayait pas des affaires publiques, et au contraire, se trouvait parfaitement capable de les diriger. Il était contre l'enthousiasme, contre le sentiment, contre la superstition, contre la foi aux miracles, contre la foi en général : une foule de contres. Sa façon de raisonner et d'écrire étaient la clarté même. Il aimait jongler avec les idées : il avait l'air de leur imprimer tous les mouvements qu'il voulait : mais cet amusement était redoutable. Après des débuts littéraires qui n'avaient pas répondu à son attente, persévérant il était arrivé à la gloire. Lorsqu'en

1763 il était revenu à Paris, cette fois comme secrétaire de l'ambassadeur d'Angleterre, on l'avait accueilli presque avec transport; invité, reçu, fêté, figure familière des salons, hôte assidu des dîners, David Hume était le philosophe triomphant. Et ce philosophe ruinait la philosophie.

Déjà il montrait aux déistes qu'ils avaient succombé à la tentation d'anthropomorphisme, pareils aux plus simplets des religionnaires. Hume commençait par abonder dans leur sens : ils avaient proclamé à bon droit la nécessité de la religion naturelle, pour se défendre du doute intégral : lequel est incompatible avec l'action. Le pyrrhonisme est basé sur cette erreur, que l'homme est d'une façon permanente dans l'état où il se trouve à de certains moments : état qui ne résiste pas à la durée : le plus pyrrhonien des hommes doit affirmer quelquefois, ou bien mourir. Opportunité, par conséquent, d'en venir à un Credo. Mais comment ces mêmes déistes avaient-ils imaginé leur Être suprême ? Ils reconnaissaient qu'ils n'avaient aucune expérience des attributs divins; que l'essence de cet Être, le mode de son existence, ses qualités, leur demeuraient inconnus; ils auraient dû en rester là : or ils avaient conçu l'intelligence de Dieu sur leur propre modèle. En contemplant le monde et les parties qui le composent, ils avaient vu que ce monde n'était rien d'autre qu'une immense machine, divisée en un nombre infini de machines moindres, lesquelles comportaient elles-mêmes des subdivisions incalculables. Ces machines variées leur avaient paru ajustées l'une à l'autre avec un soin qui ravissait d'admira-

tion quiconque les avait jamais regardées. La curieuse adaptation des moyens aux fins, à travers toute la nature, ressemblait exactement, bien qu'à un degré beaucoup plus vaste, aux productions de l'ingéniosité humaine, du destin, de la pensée, de l'intelligence, de la sagesse des hommes. Puisque donc les effets se ressemblaient, les déistes avaient été conduits à inférer, par analogie, que les causes aussi se ressemblaient; et que l'auteur de la nature était en quelque façon semblable aux humains, bien qu'il possédât des facultés beaucoup plus puissantes, proportionnées à la grandeur de son travail. Par cet argument a posteriori, et par cet argument seul, les partisans de la religion naturelle avaient soutenu leur cause, sans s'apercevoir de sa faiblesse et de son ridicule.

De la même manière tranquille, constatant, expliquant — les choses étaient telles, elles n'étaient pas autrement, et voilà tout — Hume s'en prenait à notre raison. Nous tenons l'idée de causalité pour essentielle à notre entendement; la relation de cause à effet est le support de notre science et de notre philosophie. En fait, cette relation n'avait rien qui la justifiât. Regardons en effet dans notre âme; elle contient des sensations présentes ; et des impressions-souvenirs, que nous appelons des idées. Notre pouvoir se borne à associer ces sensations et ces idées; les associant, nous supposons entre elles des rapports logiques dont rien ne nous garantit l'existence réelle. Nous transformons indûment en loi de causalité ce qui n'a jamais été, n'est jamais, ne sera jamais qu'une succession dans le temps. La cause est un objet tellement suivi d'un autre objet,

que la présence du premier nous fait penser au second : entre les deux nous ne saurions affirmer une connexion nécessaire. Ces deux propositions sont possibles au même degré : le soleil se lèvera demain; le soleil ne se lèvera pas demain. Nous nous sommes accoutumés à unir les deux termes, sans être sûrs que l'union soit légitime. La métaphysique n'a rien de plus obscur que les notions de pouvoir, de force, d'énergie, de liaison. « Le monde que nous habitons est un grand théâtre dont les machines nous sont cachées; nous ne voyons point les premiers ressorts, nous ignorons les causes des événements; menacés sans cesse de mille maux, nous manquons toujours ou d'intelligence pour les prévoir, ou de puissance pour les écarter; nous sommes continuellement flottants entre la vie et la mort, entre la maladie et la santé, entre l'abondance et la disette. Des causes secrètes versent sur la race humaine ces biens et ces maux; elles agissent souvent lorsqu'on s'y attend le moins, et leur façon d'agir est un mystère. »

Dès lors il n'y a plus de science, mais seulement la répétition incertaine de cas particuliers. Il n'y a plus de philosophie, mais seulement des interprétations arbitraires de l'inconnaissable. Il n'y a plus de nature, mais seulement une grande inconnue. Il n'y a plus de lois de la nature, mais seulement des apparences que nous interprétons à tort. Il n'y a plus de raison, mais seulement un chaos de sensations. Il n'y a plus de jugements, mais seulement des impressions qui nous semblent plus vives, et que pour cela nous préférons à d'autres. Il n'y a plus de moi, mais seulement un papillotement

de présences inexplicables. Ne parlons plus d'un univers réglé par une sagesse dont le reflet devient notre sagesse : parlons seulement d'une poussière de phénomènes...

Le célèbre Monsieur Hume était un sceptique absolu. Entré dans la partie, jouant le jeu, suivant les règles, il finissait par une ruine totale ; et c'étaient ses partenaires qui perdaient le plus. Pourtant il n'était pas triste, pas même désappointé ; aucune trace d'amertume. Ses raisonnements — si ce mot gardait quelque sens — semblaient ingénus ; à peine distinguait-on, dans son air innocent, quelque malice ; peu à peu on était entraîné vers les abîmes, sans trop voir qu'il était joyeux d'y conduire doucement. Dans la pratique il s'arrêtait à temps pour ne point faire révolution, pour ne pas laisser s'écrouler sur lui les dernières colonnes du temple ; il conseillait une certaine sagesse modérée dont il donnait l'exemple. Était-ce prudence ? Il savait qu'il était dangereux de fouiller dans les cloaques qui répandent l'infection autour d'eux, de tirer la peste des souterrains où elle est enfermée ; il professait que les vérités pernicieuses à la société, s'il en est de telles, doivent céder à des erreurs bonnes et salutaires : autrement, les hommes vous persécutent ; et s'ils ne peuvent vous réfuter, ils s'accordent à vous ensevelir dans un oubli éternel. Peut-être était-ce mépris ; peut-être son scepticisme allait-il jusqu'à ne pas lui demeurer fidèle, l'illusion dont se bercent les hommes n'ayant pas tellement d'importance qu'on ne pût se résoudre à y participer.

*
* *

Peu importaient les contradicteurs, les dissidents, les dissolvants; ils ne pouvaient rien, semblait-il, contre la persuasion inébranlable que la vérité, dégagée par la raison, possédait une valeur transcendantale. A l'évidence revenait ce privilège, qu'elle n'avait besoin ni de l'autorité des Anciens, ni de celle des Modernes, pour éclater : elle entraînait chez tous les individus une conviction intérieure qui était le plus haut degré de la certitude. Elle obligeait; qui l'apercevait devenait incapable de la nier : de même qu'il ne dépend pas de nous de dire qu'il fait nuit quand il fait jour, de même nous ne pouvons nous soustraire à sa force. A l'égard des choses évidentes notre liberté ne s'exerçait plus : nous n'avions qu'à leur céder, et à leur donner notre plein consentement. Or cette idée, si parfaitement incompatible avec l'empirisme, et pourtant si familière aux empiriques, d'où venait-elle, sinon de Descartes ?

Nous avons dit que Locke était l'animateur du siècle, et nous n'en disconvenons pas; que son influence s'était exercée sur toutes les activités de l'esprit, et nous le répétons fermement. Nous reconnaissons que, dans bien des cas, Descartes est représenté comme un esclave attaché au char du vainqueur. De nombreux textes affirment la déchéance du vaincu : suivant la loi des choses humaines, qui veut que le nouveau remplace l'ancien, Descartes a dû céder son tour : il a foudroyé les saints de l'École, et maintenant il est abattu : il a

fait son temps, qu'il disparaisse, traité comme il a traité les scolastiques. Il a écrit le roman de l'âme, non pas son histoire; il n'a connu ni l'origine ni la génération des idées; avec ses tourbillons, il a fait contre-sens sur la nature. Ces mêmes textes se moquent de René le visionnaire; ils le calomnient : il ne tenait pas à ses convictions; tandis qu'il s'apprêtait à bâtir un système il le fondait sur la doctrine du vide; un ami lui ayant fait remarquer que cette hypothèse n'était pas de mode à la cour, il changea son plan, et préféra le plein. Témoignages concordant à montrer que Descartes a été éclipsé, en physique par Newton, en philosophie par Locke; et que si l'on accepte les dates fixées par les contemporains eux-mêmes, c'est aux environs de 1730 que furent abandonnées, comme on disait, ses chimères.

Mais d'autres témoignages, non moins authentiques, nous font voir que sa présence est beaucoup plus efficace que la première impression ne permettrait de le croire; et aussi bien savons-nous de reste qu'on n'attaque plus ceux qui sont tout à fait morts. Le XVIIIe siècle a été lockien et cartésien : s'il y a là quelque incohérence, elle ne dépend pas de nous, et nous devons l'enregistrer. Ne disons pas seulement que Descartes persiste à travers Malebranche, dont l'influence reste considérable, et particulièrement sur la pensée française : car Malebranche, tout en procédant de Descartes, et tout en restant fidèle à quelques-unes de ses données premières, aboutit aussi bien à l'idéalisme de Berkeley, voire même au spinozisme dont nous allons avoir à tenir compte; Descartes reste présent

en tant que Descartes, et de multiple façon.

Nous apercevons d'abord, pour défendre son esprit, la vieille garde : Fontenelle, qui n'a pas désarmé; l'abbé Terrasson, celui qui disait que quiconque ne pensait pas comme Descartes, non seulement en mathématiques, mais en littérature, n'était pas digne du temps présent; Mairan, qui, devant l'Académie des Sciences, soutint les idées cartésiennes jusqu'à sa mort. Venaient ensuite les spiritualistes et les matérialistes, pour des raisons divergentes, mais qui partaient également de sa doctrine. Les spiritualistes lui restaient reconnaissants d'avoir démontré l'existence de Dieu et l'immatérialité de l'âme, d'avoir mis en déroute le libertinage par son alliance avec la raison. Un abbé Genest mettait sa doctrine en vers, heureux de s'abriter derrière ce rempart de la foi :

> Je marche à la faveur d'une heureuse clarté,
> Les mystères de la Nature
> Vont sortir devant moi de leur obscurité.
> Un homme parmi nous s'offre pour me conduire;
> Dès que par sa Méthode on commence à s'instruire,
> Un chemin plus connu mène à la vérité.....

« Descartes parut! Armé de toutes les forces du génie, il osa lui seul lutter en faveur de la Philosophie et de la Raison contre l'univers assujetti au péripatétisme. Esprit vaste, sublime, profond, mais peut-être trop audacieux, Descartes aura éternellement la gloire d'avoir traîné le monde pensant à la découverte de la vérité, s'il n'eut pas toujours la gloire de l'atteindre lui-même. C'est à cet heureux génie que la philosophie doit son rétablissement et son immense progrès. » Ainsi parle

un Jésuite, le P. Para du Phanjas; un autre Jésuite, le P. Paulian, publie un ouvrage en trois volumes, *Traité de paix entre Descartes et Newton.* Car les Jésuites, après avoir banni la philosophie cartésienne de leur enseignement, et longtemps résisté, mais non pas d'une façon telle que de-ci de-là un partisan obstiné ne se montrât chez eux, avaient fini par la prendre comme alliée. Hors Malebranche et Descartes, en philosophie, point de salut, disait le P. André; Descartes vint annoncer aux autres hommes, disait le P. Antoine Guénard, que pour être Philosophe il ne suffisait pas de croire, mais qu'il fallait penser. — Cependant l'irréligion se rappelait, de son côté, que Descartes avait récusé l'autorité, avait établi les droits de la raison souveraine; le matérialisme se rappelait que Descartes s'était fait fort de construire un monde, pour peu qu'on lui eût fourni la matière et le mouvement. Aussi La Mettrie prenait-il sa défense contre de petits philosophes mauvais plaisants et singes de Locke, contre M. Goudin qui s'était emporté en le critiquant, contre M. Deslandes qui ne l'avait pas bien compris : en réalité on devait voir en lui un adroit matérialiste qui n'avait pas été libre de développer sa pensée, il n'avait parlé de l'âme que parce qu'il y avait été obligé, dans un temps où son mérite même était plus capable de nuire à sa fortune que de l'avancer. Il était à l'origine de l'interminable discussion sur l'âme des bêtes; de l'animal-machine à l'homme-machine, il n'y avait pas si loin. — Tant il est vrai que, Descartes n'ayant point mis d'enseigne à l'hostellerie de l'évidence, chacun était en droit d'y loger son opinion.

De récentes études, soit qu'elles portent sur des œuvres capitales comme l'*Esprit des Lois*, comme l'*Encyclopédie*; soit qu'elles suivent les courants d'idées à travers différents pays de l'Europe, révèlent une action persistante du « Great philosopher of France », de « Renato, genio grande e creatore », « sublime e benemerito genio »; elles montrent, de même, l'effort qui fut fait pour ne sacrifier ni l'empirisme de Locke, ni le rationalisme de Descartes. En 1765, à l'époque où le premier semblait avoir décidément cause gagnée, on fit au second une amende honorable qui ressembla fort à une apothéose. L'Académie française avait mis au concours l'éloge de Descartes; un spécialiste du genre, Antoine-Léonard Thomas, obtint le prix. La lecture du discours eut « un succès prodigieux ». En belles phrases oratoires, Thomas rappelait qu'il y a cent ans, les cendres de Descartes avaient été rapportées de Stockholm à Paris, et qu'alors il avait été défendu de prononcer l'oraison funèbre du philosophe : mais qu'aujourd'hui était venu le temps de la réparation. Certes, bien des idées par lui émises avaient été abandonnées : ce qui ne l'était pas, c'était la démarche de son esprit, qu'on avait fidèlement suivie. Descartes avait opéré une révolution dont les effets ne s'arrêtaient plus : entre Aristote et lui régnait un vide de deux mille ans. En conclusion, l'auteur du *Discours de la Méthode* était présent partout, à Londres, à Berlin, à Leipzig, à Florence; il pénétrait à Pétersbourg. — En 1771, S. M. le roi de Suède étant venu à Paris, et ayant été reçu par l'Académie, avait été régalé d'un Dialogue entre

Descartes et Christine de Suède, aux Champs-Élysées.

Aux Champs-Élysées son ombre avait le droit de se réjouir. Car si on admettait volontiers qu'il s'était trompé sur certains points, on reconnaissait que les armes dont on se servait pour le combattre ne lui en appartenaient pas moins, et qu'on lui devait les clartés qui avaient été l'aube du siècle des lumières. Il avait enseigné le doute méthodique; la façon de conduire les pensées par ordre et l'analyse; la foi dans l'évidence, et la valeur transcendantale de la raison : immense restait la dette qu'on avait contractée envers lui..... Les philosophes oubliaient seulement que la valeur transcendantale de la raison, il la fondait sur les attributs de Dieu; et qu'ils avaient si souvent déclaré que les attributs de Dieu leur étaient inconcevables, que la garantie cartésienne, logiquement, aurait dû tomber. Ils niaient le principe, gardaient la conséquence, ingénument.

Peut-être peut-on trouver, dans le fait que nous établissons, le moyen de terminer un débat encore ouvert. On sait avec quelle vigueur systématique Taine a vu, dans la pensée du XVIIIe siècle, une pure abstraction. On sait aussi comment on a justement objecté à Taine que cette même pensée n'avait pas eu de souci plus cher que de partir des faits observés, que de revenir aux faits, que d'aboutir à une réforme pratique de la société. Ne serait-il pas juste de dire que cette pensée a été, contradictoirement, rationaliste et empirique, les deux à la fois ? Empirique, elle a professé qu'il n'y avait aucun a priori dans notre âme; et rationaliste, elle

a cru à l'a priori de la raison. Empirique, elle a professé que la nature n'était que nos sensations enregistrées; et rationaliste, que la nature était raison.

***

Leibniz aussi, et Spinoza, revendiquent leur place.

Le refus de Leibniz s'est manifesté dans les mêmes conditions, et quelquefois dans des termes plus vifs, que pour Descartes. Extravagances, chimères d'un systématique; rêveries obscures d'un charlatan; et autres aménités.

Mais au positif, les choses se sont passées très différemment. Si on entreprend quelque jour une étude exhaustive de ce grand sujet, qu'on nous permette d'indiquer quelques-unes des directions qu'elle pourrait prendre. Elle rappellerait d'abord comment la position de Descartes et celle de Leibniz ne sont pas les mêmes dans le temps. Tandis que le premier représente un mouvement déjà ancien, sur lequel le mouvement initié par Locke est venu se superposer sans l'abolir, le point de départ du second se place à une époque où le XVIII[e] siècle est déjà commencé; de sorte qu'il s'agit, pour l'un, de l'exploitation de richesses acquises, et pour l'autre de l'apparition de richesses récentes. Leibniz est mort en 1716; la *Théodicée* a paru en 1710, trois quarts de siècle après le *Discours de la Méthode*, vingt ans après l'*Essay on human Understanding ;* la *Monadologie* a été publiée pour la première fois dans les *Acta Eruditorum* de Leipzig en 1721. Pour extraire les articles de Leibniz

des publications savantes où ils étaient enfouis, pour faire connaître la substance de la pensée leibnizienne à un public plus vaste que celui de ses disciples immédiats, un effort s'est poursuivi très avant dans le siècle, par le travail d'éditeurs, de vulgarisateurs et de hérauts, Gottsched, Élie de Jaucourt, König, Dutens, Raspe, et autres. Ce qui ne veut pas dire que l'influence a été moins profonde, mais qu'elle a été moins immédiatement sensible; qu'elle est davantage à chercher; qu'on l'a quelquefois mésestimée, parce qu'on a eu quelque peine à la retrouver, au milieu de doctrines qui avaient atteint ou dépassé leur maturité.

La même enquête marquerait que, l'Europe voulant être une communauté, mais chaque nation gardant ses prédilections particulières, la France est restée comme malgré elle plus profondément acquise à Descartes, l'Angleterre plus fidèle à Locke, et l'Allemagne à Leibniz. A mesure que cette dernière a davantage fait rayonner sa pensée, sa conscience leibnizienne n'a pas manqué d'agir du même coup; Leibniz n'inspire pas seulement le lyrisme, l'ode de Gottsched qui lui est dédiée, la théodicée de Uz : il est dans l'âme germanique.

On noterait ensuite un sentiment complexe : celui de la présence d'un génie si exceptionnellement puissant, qu'on éprouvait comme un remords à l'idée qu'on ne l'avait pas assez bien compris pour lui rendre tout à fait justice. Le Père Castel s'étonnait de constater qu'un homme qui n'avait guère fait qu'exposer dans des journaux des idées passagères, des projets, des promesses, et qu'écrire une *Théodicée* qui n'était pas après tout si sublime,

fût cependant si digne d'attention; d'Alembert, si loin de lui, ne pouvait lui refuser l'admiration que méritaient la grandeur de ses vues en tout genre, l'étendue prodigieuse de ses connaissances, et surtout l'esprit philosophique par lequel il avait su les éclairer; Diderot venait à résipiscence; on s'était plaint, et avec quelque raison peut-être, de ce qu'il n'avait pas rendu à ce philosophe un hommage mérité : or il réparait cette faute, et avec joie : il était trop jaloux de l'honneur de l'espèce humaine pour avoir jamais pensé à déprimer les grands hommes; aussi bien leurs ouvrages transmis à la postérité déposeraient en leur faveur : on ne les verrait pas moins grands, et on verrait bien petits ceux qui les avaient négligés. Il n'y avait guère que quatre ou cinq génies qui eussent fait honneur à l'humanité, disait Buffon, dont Hérault de Séchelles nous rapporte le témoignage : « Newton, Bacon, Leibniz, Montesquieu et moi. » A l'égard de Newton, il a découvert un grand principe; mais il a passé toute sa vie à faire des calculs pour le démontrer; et par rapport au style il ne peut pas être d'une grande utilité. Buffon faisait plus de cas de Leibniz que de Bacon lui-même; il prétendait que Leibniz emportait les choses à la pointe de son génie.

On montrerait encore que, si ses traces apparaissent, d'une façon souvent inattendue, chez les esprits les plus variés, chez le vieux Muratori, chez le jeune Turgot, c'est que souvent on a adopté ses vues particulières, sans se croire obligé de les rattacher à l'ensemble de son système. On tiendrait compte ici du recours qu'on lui a demandé contre

l'action négatrice de Bayle, et de la façon dont on a fait ressortir la vertu conciliante de sa pensée ; de la place qu'il occupe dans l'évolution de l'histoire ; du rôle qu'il a joué dans la diffusion de l'optimisme, comme nous essaierons de le montrer au chapitre suivant ; de la fréquence avec laquelle on a invoqué ses fameux principes : celui de la raison suffisante ; celui de l'économie des forces ; celui des indiscernables ; et, plus que tous les autres peut-être, le principe de continuité, qui est venu affirmer la croyance à l'existence de la grande échelle des êtres. Dans un certain sens, Leibniz, mathématicien et physicien, mais non point naturaliste, a été l'animateur de l'histoire naturelle. Charles Bonnet : « La découverte de M. Trembley a beaucoup étendu nos connaissances sur le système organique. Elle a mis pour ainsi dire en évidence cette gradation admirable que quelques philosophes avaient aperçue dans les productions naturelles. Leibniz avait dit que la nature ne va point par sauts ; et il est très remarquable que la métaphysique de ce grand homme l'ait conduit à soupçonner l'existence d'un être tel que le polype... Rarement la métaphysique est aussi heureuse à expliquer la nature. »[1]

Et l'on en viendrait ainsi, après tant d'approches qui rendraient indéniable son omniprésence, à son rôle essentiel. Leibniz a signifié la revanche de la métaphysique. Il était là pour rappeler que, toutes malédictions ayant été prononcées contre elle,

1. Charles BONNET, *Considérations sur les corps organisés.* Première partie, chapitre XII. Consulter sa *Vue du Leibnizianisme,* Œuvres, Éd. de 1783, tome VII.

on ne pouvait s'empêcher de la consulter sur le mystère de l'Être, et même de lui demander le dernier mot. Nous ne parlons pas seulement de ceux qui, sans trop se gêner, ayant adopté à la fois Descartes et Locke, adoptaient la solution leibnizienne par surcroît. Nous parlons de partisans décidés des lumières, qui à un moment donné devenaient hérétiques, parce que c'est en vain qu'ils expliquaient la matière par la matière, et le mouvement par le mouvement. C'est un cas bien curieux que celui de Mme du Châtelet qui, ayant commencé un ouvrage de pure physique, y glisse la métaphysique, et devient leibnizienne, mais plus curieux encore est le cas de Maupertuis, dont l'*Essai sur la formation des êtres organisés* (1754) part du matérialisme et a recours au spiritualisme leibnizien. Maupertuis, en effet, commence par dire qu'il va tenter à son tour d'expliquer la nature, puisque tant de tentatives précédentes n'ont pas réussi. La nature s'explique par l'existence d'éléments, c'est-à-dire des plus petites parties de la matière dans laquelle la division est possible, et dont la combinaison forme les corps. Reste à savoir comment ces atomes s'organisent. On ne voit pas comment les particules grossières qu'ont imaginées Épicure et Lucrèce après lui fourniraient la solution du problème. Même les lois de la matière, comme l'attraction, permettraient mal de comprendre le phénomène de la vie. Il faut donc supposer « quelque principe d'intelligence, quelque chose de semblable à ce que nous appelons désir, aversion, mémoire... ». Ne nous y trompons pas : ce qui apparaît ici, c'est la monade. Aussi La

Mettrie est-il fort en colère : les leibniziens avec leurs monades ont plutôt spiritualisé la matière que matérialisé l'âme; tout le monde connaît ces monades, depuis la brillante acquisition que les leibniziens ont faite de Mme du Châtelet; cette secte s'accroît tous les jours, et il faudra bientôt qu'un nouveau Descartes vienne purger la métaphysique des termes obscurs dont l'esprit se repaît trop souvent.

***

Spinoza.

Les mêmes gestes de dégoût, les mêmes cris d'opprobre, la même répulsion qui avaient accueilli le récit de sa vie, qui avaient suivi la première prise de contact avec le *Tractatus theologico-politicus*, avec l'*Éthique*. Les mêmes injures contre cet athée, ce criminel, ce chien crevé. Les mêmes dédains pour cette théorie d'une substance infinie qu'on ne pouvait que mépriser et abhorrer, pour ce système qui soustrait un infini d'un infini et aboutit à zéro, le plus absurde qui ait jamais été pensé depuis que la philosophie pense. La même façon de se défendre du moindre soupçon de spinozisme comme d'une maladie honteuse.

Ce n'étaient pas seulement les chrétiens, catholiques et protestants, qui redoutaient cette peste : la plupart des philosophes, se contentant de suivre Bayle, se détournaient de Spinoza. Ni Bolingbroke, ni Wolff, n'essayaient de franchir la barrière d'incompréhension. Pour Condillac, Spinoza n'avait nulle idée des choses qu'il avançait; ses définitions étaient vagues et ses axiomes peu exacts; ses pro-

portions étaient l'ouvrage de sa fantaisie, et ne renfermaient rien qui fût capable de conduire à la connaissance des choses. Ceci dit, il s'arrêtait : « J'eusse été aussi peu raisonnable d'attaquer les fantômes qui en naissent, que l'étaient les chevaliers errants qui combattaient les spectres et les enchanteurs. » Comment un baron d'Holbach aurait-il mieux compris ? « Il y a tout lieu de croire que sans les persécutions et les mauvais traitements du chef de la synagogue, Spinoza n'eût peut-être jamais imaginé son système. » On voulait bien admettre, à la rigueur, qu'il n'avait pas été l'hypocrite qui couvrait merveilleusement bien l'impiété de ses dogmes par l'austérité de ses mœurs et par l'éclat trompeur d'une fausse vertu; qu'au contraire, sa vie était pure. Mais sa philosophie encourait un reproche dont il était impossible de le laver : elle n'était pas claire, et donc elle n'était pas vraie. Elle était inintelligible et c'était fort heureux : intelligible, elle aurait fait des prosélytes; confuse, elle restait dans l'obscurité.

En même temps, des termites qui travaillaient. Des manuscrits clandestins qui circulaient, sans permettre de le lire d'un bout à l'autre, mais le résumant : nous savons aujourd'hui que sous des titres différents, nombre de ces manuscrits servaient de véhicule à ses idées. De prétendues réfutations, qui sous couleur de le réduire à néant, trouvaient le moyen de le faire connaître. *Réfutation des erreurs de Benoît de Spinoza, par M. de Fénelon.., par le P. Lami, bénédictin, et par M. le comte de Boulainvilliers*, Bruxelles, 1731 : M. le comte de Boulainvilliers feignant de réfuter Spi-

noza, l'interprétait. Des enfants perdus, des révoltés, qui trouvaient en lui leur pâture. De petits groupes d'indépendants, ou pour mieux dire d'actives cellules. De temps en temps, à grand scandale, un provocateur, que la société honnissait parce qu'il s'était fait gloire d'être le disciple avéré du maudit, mais qui ne cédait pas.

Vers le milieu du siècle, un changement. Au lieu d'une mêlée qui offrait ce caractère, que ni ceux qui l'attaquaient, ni l'extrême minorité qui le défendait, n'étaient capables d'estimer exactement la puissance de sa doctrine, une manière de curiosité inquiète, qui fait qu'on se rapproche de ses œuvres pour en mieux connaître la substance. Des exégètes de la Bible, que les difficultés ne rebutent pas et qui ont l'habitude d'exprimer le suc des textes qu'ils étudient, arrivent à l'*Éthique* par la voie du *Tractatus*, et les deux livres deviennent l'objet de leurs méditations. Ils cessent de considérer Spinoza comme un athée, et le voient tel qu'il est, panthéiste. Dans une atmosphère qui devient révolutionnaire, son ferment reprend force, et agit.

Il agit; il se glisse dans la pensée des Aufklärer, exégètes, publicistes, philosophes; il s'intègre dans l'explication de l'univers que finira par donner le plus grand de tous, Lessing. Rarement on a vu, dans l'histoire des idées, une telle résurrection.



Nature n'égale pas raison. C'est ce que nous disent, aujourd'hui, les penseurs et les savants;

et, entre autres, un illustre biologiste, Charles Nicolle. « La nature n'est ni belle, ni bonne. Elle ne connaît pas l'illogisme, pas la raison. Elle est. » Parmi les faiblesses de la raison, « la plus répandue est d'attribuer sa propre qualité d'élément rationnel aux phénomènes qu'elle étudie ». Nous avons dépassé l'action malhabile d'une observation superficielle et d'une folle imagination; puis nous avons appliqué à toutes choses cette raison : follement; car nous avons prêté au réel des lois qui n'étaient que celles de notre esprit. « La rectitude du lien est une création de notre esprit, une nécessité où celui-ci se trouve de se représenter les faits sous une forme rationnelle. L'esprit humain fausse les phénomènes en les soumettant à la logique. » — « Pareil à l'homme des premiers âges qui projetait son âme grossière dans les objets et les êtres d'alentour, les philosophes ont mis, dans ce dernier débris des images divines surannées, la part d'eux-mêmes qu'ils tenaient pour la plus haute, qu'ils estimaient purement spirituelle, l'image de leur raison. »[1]

A l'intérieur même de la philosophie des lumières se place une désharmonie essentielle, car cette philosophie a fondu en une seule doctrine l'empirisme, le cartésianisme, le leibnizianisme, et le spinozisme par surcroît. Nous n'imaginons pas, à plaisir, une pensée que nous dirions être celle du siècle, et que nous chargerions de ces incohérences. Ce sont les philosophes eux-mêmes qui se sont vantés d'être des éclectiques; nous ne faisons qu'enregistrer leur aveu. « Mon ami », écrit Voltaire,

1. Charles NICOLLE, *La Nature. Conception et morale biologiques.* 1934.

« j'ai toujours été éclectique; j'ai pris dans toutes les sectes ce qui m'a paru le plus vraisemblable. » Et l'*Encyclopédie* : « *Éclectisme*. — L'éclectique est un philosophe qui, foulant aux pieds le préjugé, la tradition, l'ancienneté, le consentement universel, l'autorité, en un mot tout ce qui subjugue la foule des esprits, ose penser de lui-même, remonter aux principes généraux les plus clairs, les examiner, les discuter, n'admettre rien que sur le témoignage de son expérience et de sa raison; et de toutes les philosophies qu'il a analysées sans égard et sans partialité, s'en faire une particulière et domestique qui lui appartienne..... »

Voilà pourquoi l'Europe, pour mettre de l'ordre dans la théorie de la connaissance, avait besoin de Kant.

CHAPITRE III

NATURE ET BONTÉ : L'OPTIMISME

Que la nature fût bonté, c'est ce que les philosophes crurent d'abord; ce fut aussi ce qu'ils cessèrent de croire, après y avoir mieux réfléchi.

Pourquoi y a-t-il tant de souffrance sur la terre? Pourquoi tant d'injustices et pourquoi tant de crimes? S'il existe un Dieu de sagesse et de bonté, pourquoi a-t-il toléré, a-t-il suscité le mal? Depuis Job, depuis Adam peut-être, cette même question s'était élevée vers le ciel.

La volonté de la faire passer du plan religieux au plan purement philosophique prit forme dès 1702. Si l'ouvrage de William King, *De Origine Mali*, obtint alors du succès et souleva de l'émoi, c'est qu'il traduisait d'une façon plus ferme des opinions encore vagues et dispersées; c'est qu'il se refusait de parler au nom du christianisme, dont l'auteur était cependant l'un des fermes défenseurs. Dans un latin encore scolastique, lourdement, puissamment, l'évêque anglican, faisant appel à l'intelligence de ses lecteurs et non pas à leur foi, prouvait que Dieu n'aurait été ni tout-puissant, ni infiniment bon, s'il n'avait toléré le mal. Car le

mal n'est qu'une privation, n'est qu'une absence, privation et absence qui sont la condition même de l'existence des êtres créés. Du moment où Dieu, sous l'impulsion de sa bonté, avait décidé de créer, il ne pouvait pas créer la perfection, mais seulement l'imperfection, qui est du moins supérieure au néant.

Cependant Bayle, lisant l'analyse du livre de King par M. Bernard, accumulait les doutes. Peut-on dire que Dieu a créé le monde pour sa gloire? peut-on dire que le mal était nécessaire, vraiment? N'y aurait-il pas deux principes qui se contestent l'empire du monde, celui du bien, celui du mal? Mais cette hypothèse même est-elle soutenable? Quel système adopter dans un tel embarras? L'origine du mal est obscure, plus difficile à trouver que les sources du Nil : « elle est hors de portée de notre raison ».

Continuant à réfléchir, et engageant avec le même M. Bernard une nouvelle discussion, il en venait bientôt à une autre forme du même problème. Cette nature dont on commence à nous rebattre les oreilles, cette nature dont on nous affirme qu'elle est sage et qu'elle est bonne, il conviendrait pourtant de l'examiner d'un peu plus près. Qu'on nous dise donc, d'une part, « ce que c'est proprement qu'une chose qui émane de la nature »; et de l'autre, « si, pour savoir qu'une chose est bonne, il suffit de savoir que la nature nous l'apprend ». On vient nous raconter que les enfants doivent honorer les pères, parce que c'est dans la nature: or, « il n'y a guère de mot dont on se serve d'une manière plus vague que celui de Nature; il entre

dans toute sorte de discours, tantôt en un sens, tantôt en un autre, et l'on ne s'attache presque jamais à une idée précise. » Comment discerner ce qui est naturel de ce qui est acquis, chez les jeunes gens ?

Mais surtout, la conséquence n'est point certaine, *cela vient de la Nature, donc cela est bon et juste*. Nous voyons dans le genre humain beaucoup de choses très mauvaises, quoiqu'on ne puisse douter qu'elles ne soient le pur ouvrage de la nature. Il n'y a rien de plus nécessaire à l'acquisition de la sagesse, que de ne point suivre les instigations de la nature sur le chapitre de la vengeance et de l'orgueil et de l'impudicité. N'a-t-il pas fallu que les lois divines et humaines réfrénassent la nature ? Et que serait devenu sans cela le genre humain ? La nature est un état de maladie. [1]

Comment, en effet, vaincre la résistance du plus intime de notre être, et nier l'évidence même; diminuer l'horreur des guerres et des massacres, faire croire aux malades qu'ils souffrent moins qu'ils ne l'imaginent, et aux mères qu'elles ont tort de pleurer leurs enfants morts dans leur berceau ? Aussi, pour passer de l'âpreté chrétienne à une sérénité rationnelle, Shaftesbury intervint-il à son tour.

Nous avons vu, en son lieu, comment il avait adouci le tragique de la vie; comment il avait ramené le divin à l'humain; et comment il avait écrit : *Nature has no malice*. Nous avons vu comment, dans un court espace d'années, de 1707 à

1. *Réponse aux questions d'un provincial*, I, chap. LXXIV et suivants; *ibid.*, chap. XCV et suivants.

1711, il avait travaillé à changer les perspectives : tout n'était plus que liberté, familiarité, aisance — bonheur sur une terre que rassurait la beauté de l'arc-en-ciel.

Toutefois ce n'était pas assez d'un dilettante, si puissante que fut son action; Leibniz vint l'aider. De toutes les parties de sa doctrine, aucune ne séduisit plus ouvertement des esprits arides de se rassurer : c'était celle qui contenait les arguments qu'il avait élevés pour faire digue au scepticisme de Pierre Bayle, à son manichéisme aussi; celle qu'on trouvait dans ses écrits épars, dans ses articles, dans ses lettres, dans ses discussions, dans ses réponses; et plus particulièrement dans ses *Essais de Théodicée sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme, et l'origine du mal* (1710). D'abord il avait réduit la place des catastrophes naturelles et de l'encombrante souffrance, et, utilisant un vieux terme, il les avait appelées le mal physique; ce qui semblait déjà moins douloureux. Quant au mal métaphysique, ce que nous appelons un mal de notre point de vue particulier n'est pas tel dans l'ordre général des choses. Une ligne peut avoir des tours et des retours, des hauts et des bas, des points de rehaussement et des points d'inflexion, des interruptions et d'autres variétés; de telle sorte qu'on n'y voie ni rime ni raison, surtout en ne considérant qu'une partie de la ligne; et cependant, elle n'exclut pas une équation dans laquelle un géomètre trouverait la raison et la convenance de ces prétendues irrégularités. Il n'en va pas autrement pour ce qui nous paraît être des défauts scandaleux dans l'Univers. Pour juger de l'ensemble notre

vue est trop courte; si nous nous plaignons de tel ou tel détail, c'est faute de distinguer le plan.

Restait le mal moral : il fallait justifier nos défauts, nos vices; nos lâchetés et nos crimes; cette affreuse complaisance, et même le goût maladif que nous avons pour le péché; la perversion qui vient corrompre nos intentions en apparence les plus pures; le travail du ver qui est en nous. Pour expliquer ce mal, Leibniz esquissait un tableau grandiose. Il évoquait l'infinité des mondes possibles, tels que Dieu avait pu se les représenter, avant d'en choisir un qui fût digne de passer du néant à l'être ; et il montrait le choix même de ce Dieu, faisant surgir d'entre les futuritions celle qui lui paraissait la plus digne, celle qui contenait le moins d'imperfection. Dans cette marge dont la raison comprend la nécessité, puisqu'elle constitue la différence entre la créature et le créateur, se loge le mal qui doit être une des composantes du tout.

La suprême sagesse, jointe à une bonté qui n'est pas moins infinie qu'elle, n'a pu manquer de choisir le meilleur. Car, comme un moindre mal est une espèce de bien, de même un moindre bien est une espèce de mal, s'il fait obstacle à un bien plus grand; et il y aurait quelque chose à corriger dans les actions de Dieu, s'il y avait moyen de mieux faire...

Notre monde est donc le moins mauvais des mondes possibles; ou pour le dire au positif, le meilleur des mondes possibles. Il y avait, dans le temple de Memphis, une haute pyramide de globes placés les uns sur les autres; interrogé par un voyageur sur ces pyramides et sur ces glo-

bes, le prêtre préposé au temple répondit qu'il s'agissait là de tous les mondes possibles, et que le plus parfait était au sommet. Le voyageur, curieux de voir le plus parfait des mondes, monta tout en haut de la pyramide; et la première chose qui frappa ses yeux, ce fut Tarquin en train de violer Lucrèce. Nous nous exclamons, mais comprenons mieux le sens profond de ce symbole. Si Tarquin n'avait pas violé Lucrèce, la République romaine ne serait pas née; dès lors la civilisation romaine n'aurait pas pris sa forme et ne se serait pas étendue sur toute la terre; elle n'aurait pas prêté ses cadres au christianisme naissant. Ainsi ce crime affreux devait avoir sa place dans un monde qui est, par essence, imparfait; mais il devait être, en même temps, l'ingrédient d'un plus grand bien. — Cette application rationnelle du mal, on l'admettait, on la chérissait, comme une amie attendue. Jean Christian Wolff la mettait en formules, et la passait aux professeurs des Universités allemandes; tandis que les Français pouvaient lire : « Ce monde-ci est le meilleur des mondes possibles, celui où règne le plus de variété avec le plus d'ordre. Toutes les objections tirées des maux qu'on voit régner dans le monde s'évanouissent par ce principe. »[1]

Le mal était moins étendu, moins profond; le mal était intelligible : à ce point, un argument voisin, mais non pas tout à fait semblable, se présentait aux contemporains, pour agir dans le même sens : la grande chaîne des êtres qui graduait l'univers, impliquait l'idée de la permanence légitime

1 Mme du Chatelet, *Institutions de Physique*, 1740.

et de la valeur logique de ce qui est. La philosophie devenait poésie, dans l'*Essay on Man* de Pope; elle devenait émotion. Insensé, qui ne vois pas que de tous les mondes possibles la Sagesse infinie a préféré le meilleur! que tu es à ton rang dans cette grande chaîne des êtres qui part du néant pour aboutir à Dieu! Tu demandes pourquoi celui-ci ne t'a pas fait plus grand : demande-toi, bien plutôt, pourquoi il ne t'a pas fait plus petit. Tu sais que tu es borné, que tu ne peux apercevoir qu'une minime partie de l'immensité des choses, et tu prétends juger la Justice! Des facultés plus délicates, si tu les obtenais, contribueraient peut-être à ton malheur. Tais-toi; accepte; dans le plan impeccable qui est la traduction de l'ordre voulu par la nature, tout changement aboutirait à détruire l'harmonie générale et conduirait au chaos. Il rappelait le lecteur à l'humilité qui convient à sa condition; il lui proposait un credo; il eût voulu graver, au plus profond de son cœur, la loi de sa croyance :

All Nature is but Art, unknown to thee;
All Chance, direction, which thou canst not see;
All discord, harmony not understood;
All partial evil, universal Good;
And, spite of Pride, in erring Reason's spite,
One truth is clear; whatever is, is right.

Nous exigeons le bonheur et rien n'est plus légitime; mais comprenons bien que ce bonheur doit être social, non pas individuel, et tel, en somme, que notre souffrance particulière peut y entrer, comme une dose de poison dans un remède. Et puis construisons-la, cette félicité à laquelle

notre espèce aspire, par l'acquisition et le maintien de la santé, par la paix de l'âme, par la vertu. Assurément les scélérats prospèrent; assurément les justes sont enlevés avant le temps : il n'en est pas moins vrai que dans le plan général qui nous déborde, tout ce qui est, est bien. Le poète répète la formule qui prend la valeur d'une incantation comme s'il n'y avait pas d'autre moyen de forcer notre consentement. *Whatever is, is right...* Que de complexité se cachait sous cet apparent simplisme! De Leibniz Pope ne prenait pas tout; avec Leibniz Pope ne concordait pas entièrement. « Tout est le moins mal possible. » — « Tout est bien » : les deux formules impliquent une différence sensible. Mais à cette date les différences se fondaient dans le courant général.

Presque en même temps, l'année 1734, la littérature de langue allemande consacrait elle aussi un poème à la recherche de l'origine du mal. Albrecht von Haller n'était pas seulement médecin, anatomiste, botaniste, physiologue; il cultivait aussi la poésie; et même il voulait montrer aux Anglais qu'ils n'étaient pas les seuls capables d'écrire des vers philosophiques. Sa pièce lyrique et didactique, *Die Alpen*, où il avait montré que la montagne n'était pas affreuse, comme on croyait, mais grandiose et belle, lui avait valu de la réputation : il continuait; et par lui, la Suisse, après tant de pays déjà engagés, allait prendre part au grand débat : d'où son chant en trois parties, *Ueber den Ursprung des Uebels.*

D'une hauteur où règne le silence, si vous contemplez le paysage qui s'étend à vos pieds, vous ne constatez que joie; vous avez l'impression que le

monde a été créé pour que ses habitants fussent heureux; un bien universel anime la nature. Mais si vous écoutez le cri de votre âme, si vous réfléchissez, si vous considérez la vie telle qu'elle est, combien ce bonheur vous semble illusoire et faux! Créatures de misère, nous sommes condamnés à la peine tandis que nous marchons vers la mort :

Elende Sterbliche! zur Pein erschaffen Wesen!

Tout change à des yeux avertis; ils ne voient plus que le mal, là même où le bien paraissait avoir établi son domaine; et l'hymne de joie se transforme bientôt en interrogation passionnée, où tout le destin de l'homme se trouve en jeu : O Dieu de bonté, ô Dieu de justice, pourquoi as-tu choisi un monde éternellement tourmenté, éternellement coupable ?

Parce qu'obéissant au conseil de sa propre sagesse, ce Dieu n'a pu choisir que le monde qui s'éloignait le moins de la perfection; parce qu'il a pris le plus digne, pour le faire passer des virtualités à l'être

Der Welten würdigste gewann die Würklichkeit.

Le thème est repris, toujours le même : Dieu a créé, logiquement, une longue chaîne d'êtres, qui vont de lui-même au néant par une série de degrés; nous faisons partie d'un ensemble immense, que nous sommes incapables de saisir dans ses proportions et dans son harmonie. Il a mis, tout près de lui, les anges; un peu plus bas, les hommes, anges et bêtes, appartenant à la fois à l'éternité et au néant. Aux hommes, il a donné une conscience corporelle et une conscience morale; aux hommes,

il a donné deux ressorts, l'amour d'eux-mêmes et l'amour du prochain, qui les poussent, tous les deux, à chercher leur bonheur. Tout étant organisé pour le bien, le mal est venu de ce que Dieu a laissé la liberté aux créatures : d'où la chute des anges trop ambitieux de perfection; d'où le péché d'Adam et sa chute; d'où notre moindre résistance, et nos fautes. Mais heureux ceux qui, par l'accomplissement du devoir, restent dans le plan divin!

Nous sommes ici à un des rares moments de l'histoire des idées où un accord semble se faire, avant que ses composantes ne se dénouent et ne reprennent leur liberté, en se combattant. La phi losophie s'est ingéniée à trouver l'explication plausible d'une énigme douloureuse, et croit y avoir réussi. Les piétistes l'approuvent. Les moralistes la remercient d'avoir rassuré la vertu. Les poètes, n'employant plus le noir que par contraste, prodiguent le rose et le bleu; aux accents mélancoliques que Matthew Prior avait prêtés à Salomon pour exprimer la misère de l'homme, né pour pleurer, pour peiner, et pour mourir,

Born to lament, to labour, and to die,

ils substituent des hymnes de reconnaissance. Des conservateurs, bien nantis, *Tories* par tempérament, par croyance, par tradition, viennent à la rescousse :[1] le train du monde n'est pas si mauvais, après tout; il faut qu'il y ait des pauvres, des travailleurs, des valets; autrement, la hiérarchie serait bouleversée, les gentlemen ne seraient plus servis, et la paresse

1. Soame JENYNS, Esq. *A Free Inquiry into the Nature and Origin of Evil*, 1757.

amènerait licence, pénurie, dévastations. A cette complicité générale qui unit pour un temps les individus et les nations, il manque encore un mot; le voici, c'est l'*optimisme*.

Créé par la doctrine, il apparut pour la première fois dans les *Mémoires de Trévoux* de février 1737; le *Dictionnaire* de Trévoux l'accepta en 1752; et le *Dictionnaire* de l'Académie française dix ans plus tard. Mais à cette dernière date, l'Académie de Berlin l'avait déjà sanctionné, par un de ces concours qui jouaient un grand rôle dans la vie intellectuelle de l'époque. En 1753, en effet, elle avait proposé le sujet suivant, pour l'année 1755 : « On demande l'examen du système de Pope contenu dans la proposition : *Tout est bien.* Il s'agit : 1° de déterminer le vrai sens de cette proposition, conformément à l'hypothèse de son auteur; 2° de la comparer avec le système de l'optimisme, ou du choix du meilleur, pour en marquer exactement les rapports et les différences; 3° enfin d'alléguer les raisons que l'on croit les plus propres à établir ou à détruire le système. » L'Académie de Berlin voulait, on le voit, rendre à chacun son dû, à Leibniz ce qui appartenait à Leibniz, à Pope ce qui appartenait à Pope. Le prix fut décerné à Adolf Friedrich von Rheinard, dont la dissertation fut ensuite traduite et publiée en allemand. [1] — 1755 : c'était l'année du tremblement de terre de Lisbonne.

1. Herrn Adolf Friedrich RHEINARDS, *Vergleichung des Lehrgebaüdes des Herrn Popes von der Vollkommenheit der Welt, mit dem System des Herrn von Leibniz, nebst einer Untersuchung der Lehre der besten Welt*, Leipzig, 1757. *Abhandlung von der Lehre der besten Welt, aus dem französischen*, Wism, 1757.

***

Cette année-là, la nature n'avait pas seulement suscité quelque peste ou quelque typhon, pour manquer par exception aux lois de sa bonté constante; elle avait ébranlé le sol. Lisbonne, ville charmante, au site pittoresque, et dont la population est traditionnellement aimable et douce; ville prospère, dont le port était le troisième de l'Europe, après Amsterdam et après Londres; ville chrétienne, toute remplie d'églises et de couvents, toute occupée de messes, d'offices et de processions, avait été ravagée. Le 1er novembre, jour de tous les Saints, un tremblement de terre avait jeté bas les maisons, les monuments, les remparts; un raz de marée avait suivi; enfin l'humanité avait fait ce qu'elle avait pu pour ajouter au désastre, en pillant.

Cette nouvelle avait ému les savants, qui avec plus d'ardeur s'étaient remis à rechercher la cause mystérieuse des tremblements de terre; et par exemple, dans l'Espagne voisine, le Père Feijoo, qui les interprétait par la matière électrique.[1] Elle avait troublé les philosophes occupés à abolir le mal, même physique, et qui se trouvaient ainsi ramenés à une réalité qu'ils paraissaient avoir oubliée dans leurs spéculations. Elle émut en particulier celui que nous retrouvons à tous les tournants, Voltaire.

Voltaire avait commencé par respecter Leibniz,

1. *Nuevo Systhema sobre la causa physica de los terremotos*, 1756.

física

lorsqu'il ne le connaissait encore que de réputation. Il l'avait regardé de plus près, quand Mme du Châtelet, par un caprice qui suscitait en lui quelque jalousie intellectuelle, s'était bizarrement férue des doctrines de ce métaphysicien allemand : n'aurait-elle pas dû se contenter de Locke et du grand Newton ? Aussi ne l'aimait-il pas : mais s'il y avait une partie de ses théories qui lui paraissait acceptable, c'était cet optimisme sauveur. Il estimait qu'il y a plus de bien que de mal en ce monde, puisqu'en effet peu d'hommes souhaitent la mort; qu'on aurait tort de porter des plaintes au nom du genre humain, et de renier le souverain de l'univers, sous prétexte que quelques-uns de ses sujets étaient malheureux : de sorte que Leibniz lui était sur ce point de quelque secours. Ses monades étaient de la folie pure; mais non pas son optimisme, fondé sur un solide raisonnement.

Des doutes lui venaient; il avait besoin de se rassurer lui-même sur la valeur de cette conviction; il était comme le Babouc du *Monde comme il va* (1746), qui avait peine à se décider. Il y a bien à reprendre dans Paris-Persépolis; et Ituriel, un des génies qui président aux empires, se demande s'il ne convient pas de détruire cette capitale pécheresse. Babouc, envoyé en mission sur les lieux, hésite, et pèse le pour et le contre. Enfin il prend son parti : « Il fit faire par le meilleur fondeur de la ville une petite statue, composée de tous les métaux, des terres et des pierres les plus précieuses et les plus viles; il la porta à Ituriel. « Casserez-vous, dit-il, cette jolie statue, parce que tout n'y est pas or et diamants ? » Ituriel entendit à demi-mot; il résolut

de ne pas même songer à corriger Persépolis et de laisser aller « le monde comme il va »; « car », dit-il, « si tout n'est pas bien, tout est passable ».

Les romans de Voltaire sont toujours de la pensée; et dans *Zadig* (1747-1748), toutes les fables de l'Orient ne lavent pas son souci. Zadig est sage, bon et juste, et il est malheureux. Il est riche; il a santé, beauté; son esprit est sagace, il possède un cœur droit et sincère; il a tout ce qu'il faut pour mériter le bonheur. Mais ni les femmes, ni la vie solitaire, ni la science, ni le pouvoir, ne lui donnent la félicité qu'il cherche. L'envie, la jalousie, la sottise, la cruauté, s'acharnent contre lui, et, de catastrophe en catastrophe, l'amènent au plus misérable état. La vie n'est-elle donc qu'une manière de farce cruelle, qui n'a même pas le mérite d'être logique, et si bizarrement composée que les causes les plus insignifiantes aboutissent aux plus redoutables effets ? Aussi Zadig, plongé dans ces réflexions, en arrive-t-il à voir les hommes « tels qu'ils sont en effet, des insectes se dévorant les uns les autres sur un petit atome de boue ». Alors intervient l'hermite à barbe blanche, son compagnon de voyage; l'hermite qui tient les propos les plus sensés et mène la conduite la plus étrange, volant un bassin d'or garni d'émeraudes et de pierreries chez un riche qui a fort bien reçu les deux errants, donnant ce même bassin d'or à un avare qui leur a tout refusé, mettant le feu à la maison d'un hôte généreux, assassinant le jeune neveu d'une veuve charitable et vertueuse qui leur a prêté asile. C'est pour le coup que Zadig s'étonne. L'hermite, se transfigurant, et apparaissant sous les traits de

l'ange Jesrad, donne enfin l'explication que chaque épisode du récit rendait plus nécessaire. Ces crimes, incompréhensibles à notre raison, ne sont point tels dans l'ordre universel; ils seront fertiles et augmenteront la somme du bien. Car le fastueux sera plus attentif, l'avare plus soucieux de ses hôtes; un trésor immense était caché sous la maison incendiée; le jeune neveu aurait assassiné sa tante. Ainsi ces maux apparents ont leur raison d'être dans le meilleur des mondes possibles... Par cette explication Zadig n'est pas entièrement satisfait : « Mais s'il n'y avait que du bien, et point de mal? — Alors, reprit Jesrad, cette terre serait une autre terre; l'enchaînement des événements serait un autre ordre de sagesse; et cet autre ordre, qui serait parfait, ne peut être que dans la demeure éternelle de l'Être suprême, de qui le mal ne peut approcher... « Mais », dit Zadig... « Comme il disait *mais*, l'ange prenait déjà son vol vers la dixième sphère. Zadig à genoux adora la Providence, et se soumit. » Ainsi, l'année 1748, Voltaire était encore disposé à se soumettre; mais...

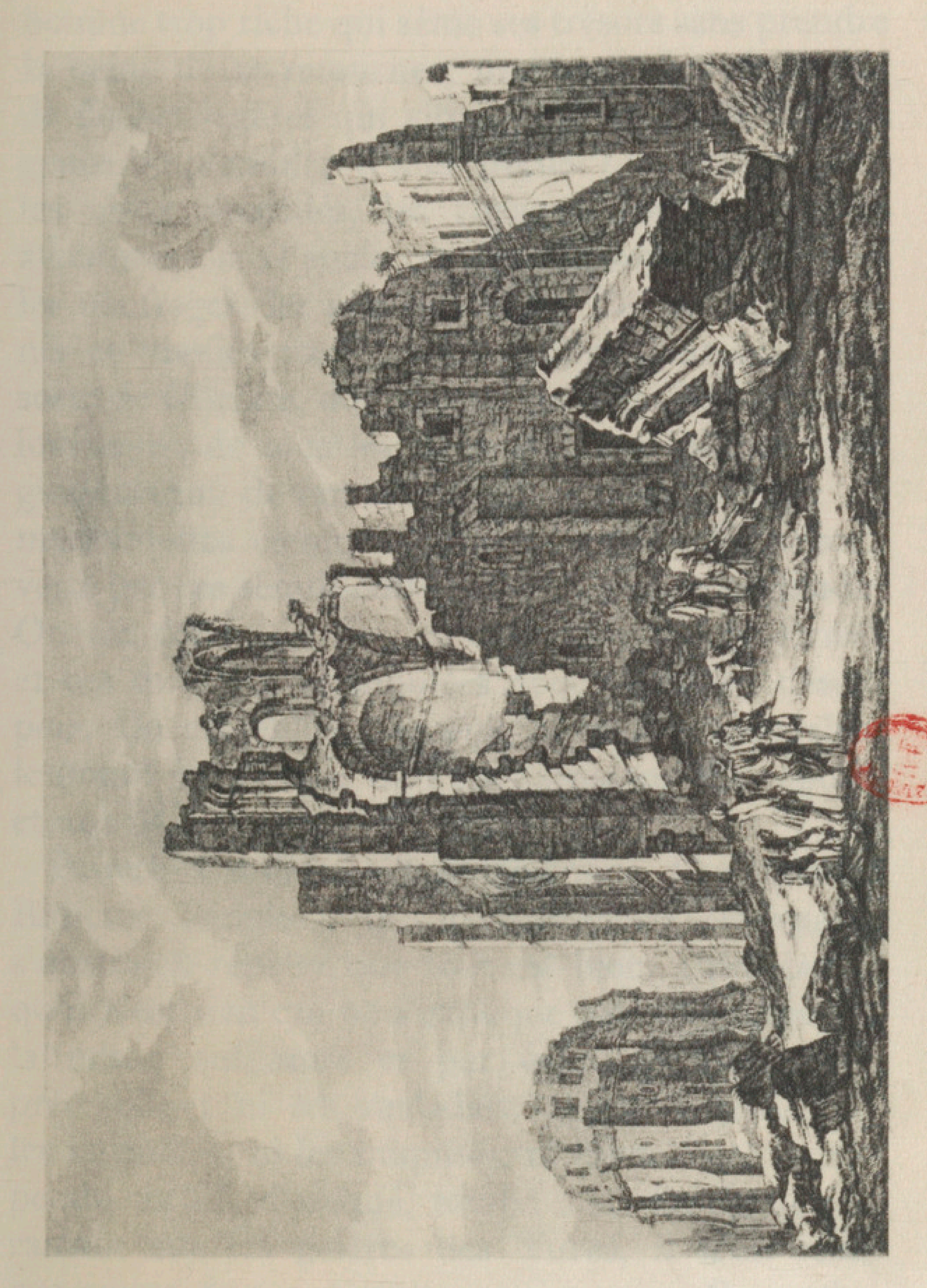
Quand il apprit le désastre de Lisbonne, et quand le problème du mal, moins résolu qu'écarté, moins réglé qu'atténué dans sa rigueur, réapparut sous cette forme tragique, sa conviction incertaine fut ébranlée; il souffrit. Son *Poème sur le désastre de Lisbonne*, si gauche, n'en est pas moins pathétique. Regardons ces incendies et ces ruines; écoutons ces gémissements et ces cris; considérons que ce sont les innocents et les justes qui ont été frappés : oserons-nous dire encore, d'une voix lamentable, que tout est bien? Insinuer que les

héritiers des morts augmenteront leur fortune, que les maçons gagneront de l'argent à rebâtir les maisons, que les bêtes se nourriront des cadavres enterrés sous les débris, ce serait blasphémer. Pope est digne d'estime et d'admiration; mais on ne saurait rester fidèle à son axiome; il faut en venir à cette triste et plus ancienne vérité, qu'il y a du mal sur la terre; le mot *Tout est bien*, pris dans un sens absolu et sans l'espérance d'un avenir, n'est qu'une insulte aux douleurs de notre vie. Dans ses lettres, plus intimes, Voltaire dénonçait la formule absolue de Pope, en attendant le jour où il ne se contenterait même plus de la formule relative de Leibniz : « Vous devez sentir que le *Tout est bien* de Pope n'est qu'une plaisanterie qu'il n'est pas bon de faire aux malheureux; or, sur cent hommes, il y en a au moins quatre-vingt-dix qui sont à plaindre. *Tout est bien* n'est donc pas fait pour le genre humain... » (20 juin 1756.)

***

Candide, ou l'optimisme. Traduit de l'allemand de M. le Docteur Ralph, avec les additions qu'on a trouvées dans la poche du docteur lorsqu'il mourut à Minden, l'an de grâce 1759. — C'est Job habillé à la moderne, dit Frédéric II; le roman de Candide a rendu ridicule le système de l'optimisme, dit le cardinal de Bernis.

Agilité et densité; des observations justes, profondes, et qui frappent par la vérité de leur psychologie, faites d'un air si détaché et d'une manière si rapide qu'elles n'ont pas l'air de se prendre au



LE TREMBLEMENT DE TERRE DE LISBONNE

LA BASILIQUE SANTA MARIA

sérieux; un art unique d'indiquer sans développer, d'évoquer les choses et de passer vite, comme un homme trop riche qui sème ses trésors sans prendre la peine de se retourner; une profusion de traits, de flèches légères qui vibrent; le jeu d'une intelligence implacable, d'une ironie sans pitié; tous les vieux procédés, les voyages, les utopies, les aventures dans l'ancien et dans le nouveau monde, les naufrages, les auto-da-fe, les Eldorados, rajeunis et vivifiés par une étincelante fantaisie; une sorte de fébrilité, due à la suppression de toutes les lourdeurs, de tous les intermédiaires inutiles; une gesticulation de fantoches, une danse macabre de marionnettes comiques : c'est *Candide*. Et, recouverte par ces scintillements, une tristesse profonde. On est forcé de rire, devant tant de drôleries; et ces drôleries accumulées aboutissent au désespoir. On est ébloui; et puis on voit réapparaître le grand fleuve noir où s'engloutissent nos espoirs et nos illusions.

Pauvre Candide! Plus misérable Cunégonde! Ridicule Pangloss, qui contre vents et marées s'obstine à répéter que tout est bien, à proclamer qu'il n'est rien qui ne s'explique par le principe de la raison suffisante et par celui de l'harmonie préétablie : ni les maladies, ni les noyades, ni les incendies, ni les iniquités, ni les crimes! Battu, pendu, brûlé, disséqué, tombé dans l'esclavage et ramant sur les galères des Turcs, il n'en reste pas moins de son premier sentiment : « Car enfin, dit-il, je suis philosophe, il ne me convient pas de me dédire, Leibniz ne pouvant avoir tort. » Le spectacle qu'offre la terre est affreux : ce ne sont

que guerres, massacres, oppressions, vols et viols; et toujours il en fut ainsi dans le passé; et toujours il en sera de même dans l'avenir, puisque les éperviers ont toujours mangé les pigeons quand ils en ont trouvé, et que pareillement ils les mangeront toujours. Mais tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Par cette caricature l'optimisme est bafoué. « Qu'est-ce que l'optimisme ? disait Cacambo. — Hélas! dit Candide, c'est la rage de soutenir que tout est bien quand tout est mal. » — « Il y a pourtant du bon, disait Candide. — Cela se peut, disait Martin, mais je ne le connais pas. » — Et cette interrogation : « Si c'est ici le meilleur des mondes possibles, que sont les autres ? » A la fin, quand Voltaire est las de tirer les fils qui meuvent ses personnages, et qu'il les rassemble en un tournemain, aussi facilement qu'il les avait dispersés, la troupe se trouve réunie dans une métairie. Candide est mal en point; la belle Cunégonde a le teint noir, la gorge sèche, les yeux ridés, les bras rouges et écaillés; Pangloss est un gueux couvert de pustules, les yeux morts, le bout du nez rongé, la bouche de travers, les dents noires, tourmenté d'une toux violente et crachant une dent à chaque effort. Tels les a faits la vie. Ils trouvent enfin le grand secret, qui leur permettra de passer en paix le reste de leurs misérables jours : ils cultiveront leur jardin. Ce n'est pas un dénouement bâclé; il comporte une idée de résignation nécessaire, un appel au travail, qui éloigne de nous trois grands maux, l'ennui, le vice et le besoin; et ce jardin lui-même est le symbole de nos limitations. Mais est-il

possible de cultiver son jardin sans être gêné par ses voisins, caressé ou tourmenté par les vents, battu par les pluies ; sans regarder au delà des clôtures, sans contempler l'horizon, sans lever la tête vers les astres ? Le remède répond bien à un certain aspect de la pensée empirique. Mais ce n'est qu'un pis-aller ; l'aveu d'une défaite ; une façon de se recroqueviller, pour donner moins de prise au mal triomphant : acceptation d'un monde incompréhensible, que la raison suffisante ne suffit plus à expliquer.

***

A partir de *Candide*, le procès est jugé et la cause est perdue.

Ce n'est pas que l'optimisme ait disparu tout d'un coup : une doctrine se survit longtemps, même quand elle est blessée.

Mais la majorité des contemporains ne prononçaient plus le mot qu'avec un sourire d'ironie, voire même sur un ton de protestation et de rancune. Le secrétaire de Mme d'Épinay expliquait, dans une lettre du 11 novembre 1771, que la marquise étant souffrante, il prenait la liberté de donner de ses nouvelles ; et il ajoutait : « Tout est bien, dit-on, cet axiome est d'autant plus beau que je n'y conçois rien, absolument rien dans ce moment-ci... Tout est bien ; et moi je dis : cela n'est pas bien. » Cependant Mme d'Épinay elle-même, parlant des crachements de sang de M. de Mora, expliquait à l'abbé Galiani qu'il était de la classe de ceux qui doivent mourir jeunes, « tant il est faux que tout soit bien » (6 juin 1772) ; et de son côté, le facétieux abbé

parlait du meilleur de tous les mondes impossibles.

Les alliances se défaisaient. Les apologistes mettaient les chrétiens en garde contre le déterminisme qu'ils discernaient dans le *Tout est bien*; les matérialistes pensaient dans un autre plan : la nature ignore la catégorie du bien et celle du mal; tout ce qui est, est nécessairement; Dieu n'a pas créé de marge où l'imperfection a sa place puisqu'il n'y a ni création, ni Dieu; les lois éternelles voulaient la conservation des espèces, rien de plus, et la souffrance des individus pour elles n'avait pas de sens. La race des passionnés, qui s'apprêtait à succéder à la race des philosophes, demandait qu'on la laissât chanter sa mélancolie et se délecter de sa peine. Les sceptiques revenaient à leur attitude première :

D'ou vient le mal ? Eh! plus je l'examine,
Et moins je vois quelle est son origine.[1]

Et puis les gens continuaient à souffrir, tout simplement. Celui qui avait vu mourir sa maîtresse, et qui avait connu le bonheur avec elle, fût-ce un bonheur troublé, maudissait sa solitude : « Quand, fatigué du travail ou de la société, ce qui m'arrive bientôt, je me trouve avec moi-même, et isolé comme je le suis dans ce meilleur des mondes possibles, ma solitude m'épouvante et me glace, et je ressemble à un homme qui verrait devant lui un long désert à parcourir, et l'abîme de la destruction au bout de ce désert, sans espérer de trouver là un seul être qui s'afflige de le voir tomber dans

1. *Vers sur l'inexistence de Dieu, composés par Frédéric II quelques années avant sa mort.* (*Œuvres*, Éd. de 1848, tome XIV.)

cet abîme et qui se souvienne de lui après qu'il y sera tombé. »[1]

A mesure que le siècle avançait, il laissait derrière lui ce qu'il avait aimé. De grandes ambitions novatrices dénonçaient le compromis que l'optimisme représentait pour elles. Kant évoluait de la façon la plus significative. Il avait cru d'abord que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Les tremblements de terre ne l'avaient pas fait changer d'avis. Ils lui apparaissaient comme une conséquence logique des conditions de notre vie sur la terre; et comme un mal dont quelque bien pouvait naître : car enfin les habitants de Toeplitz, dont les sources d'eaux curatives ont été multipliées, auraient des raisons d'entonner un *Te Deum*, tandis que les habitants de Lisbonne chantent des chants funèbres. En 1759 encore, dans son *Essai de quelques considérations sur l'optimisme*, il apporte à Leibniz le secours d'une argumentation serrée. Mais il changera; il désavouera même plus tard les écrits qui appartiennent à cette période de sa vie, demandant qu'on n'en tienne aucun compte; il proclamera enfin l'insuccès de toutes les tentatives philosophiques en Théodicée.[2]

Ce n'était pas lui, cependant, qui allait marquer,

1. D'Alembert à Frédéric II, 27 février 1777.

2. 1756 : *Von der Ursachen der Erdschütterung bei Gelegenheit des Unglücks, welches die Westliche Länder von Europa gegen das Ende des vorigen Jahres betroffen hat. — Geschichte und Naturbeschreibung der merkwürdigsten Vorfälle des Erdbebens, welches an dem Ende des* 1775sten *Jahres einen grossen Theil der Erde erschüttert hat. — Fortgesetze Betrachtung der seit einigen Zeit wahrgenommenen Erdserchütterungen.*

1759 : *Versuch einiger Betrachtungen über den Optimismus.*

1791 : *Ueber das Mislingen aller philosophischen Versuche in der Theodicee.*

1793 : *Die Religion innerhalb der Grenzen der blossen Vernunft.*

comme dans la théorie de la connaissance, la grande séparation. En lisant le poème sur le désastre de Lisbonne, Jean-Jacques avait été blessé dans sa croyance profonde à la bonté naturelle de l'homme, et il avait pris la plume pour répondre longuement à l'auteur. Dans une lettre datée du 18 août 1756, il manifestait le trouble où le changement d'opinion de Voltaire l'avait jeté : « Homme, prends patience, me disaient Pope et Leibniz, tes maux sont un effet nécessaire de ta nature et de la constitution de cet univers. L'Être éternel et bienfaisant qui le gouverne eût voulu t'en garantir : de toutes les économies possibles il a choisi celle qui réunissait le moins de mal et le plus de bien, ou, pour dire la même chose encore plus crûment s'il le faut, s'il n'a pas mieux fait, c'est qu'il ne pouvait mieux faire. » Que dit maintenant votre poème ? « Souffre à jamais, malheureux. S'il est un Dieu qui t'ait créé, sans doute il est tout-puissant, il pouvait prévenir tous tes maux : n'espère donc jamais qu'ils finissent, car on ne saurait voir pourquoi tu existes, si ce n'est pour souffrir et pour mourir. »

Mais il n'en exaltait pas pour cela le docteur Pangloss. Il changeait, bien plutôt, la position du problème. Car si la nature restait bonne, les hommes étaient devenus mauvais. Le remède qu'il allait proposer à la mauvaiseté des hommes, mauvaiseté acquise, était le *Contrat social*. Voilà pourquoi l'Europe, s'étant reprise, ayant constaté que tout n'était pas bien, voulant entreprendre le refaçonnement d'un monde qui n'était pas le meilleur des mondes possibles, avait besoin de Jean-Jacques Rousseau.

CHAPITRE IV

LA POLITIQUE NATURELLE ET LE DESPOTISME ÉCLAIRÉ

Difficultés de la politique naturelle.....

Un sage vieillard Troglodyte, parce qu'on lui offre le pouvoir, verse des torrents de larmes : jusque-là, ses frères Troglodytes avaient vécu dans une égalité parfaite, le pouvoir était un joug qu'on voulait imposer à la vertu.

Cyrus a mis vingt-quatre ans à faire l'apprentissage de la royauté. Il est allé chez les Mèdes, dont le luxe et la mollesse auraient pu le corrompre et ne l'ont pas corrompu; il est allé sur les bords du golfe Persique, où Zoroastre en personne lui a fait connaître la sagesse des Mages; en Égypte, terre de la sagesse, où l'on a ressuscité pour lui le souvenir d'Hermès Trismégiste; à Sparte, dont Léonidas lui montre la discipline militaire; à Athènes, où Solon lui apprend les lois de la constitution d'Athènes; en Crète, afin d'y connaître les lois de Minos et de s'entretenir avec Pythagore, lequel lui explique la doctrine d'Orphée touchant le siècle d'or; en Chypre où il n'est guère resté, fuyant le temple de Paphos; à Tyr où fleurit le commerce;

aussi est-il devenu philosophe, a-t-il régné avec facilité sur un peuple heureux, et conquis tout l'Orient moins par la force de ses armes que par le prestige de ses vertus.

De même en Égypte, Séthos. De même le comte Ménandre de Rivéra en Aquitaine. Beau, sage, instruit, parfaitement raisonnable, le comte Ménandre de Rivéra fut appelé à la cour, et s'y rendit bien à regret, car il savait que le jeune prince, sans être méchant, s'était laissé corrompre par les flatteurs et avait cédé l'administration du royaume à un ministre courtisan : l'État périclitait, l'artisan gémissait, le laboureur, quittant sa charrue, courait vers les cités, où il apprenait les arts inutiles, et changeait son innocence contre une duplicité fructueuse. Le comte de Rivéra est arrivé à temps : il a battu les Lycatiens, faisant cesser le combat à l'instant qui suit sa victoire; il a sauvé le roi malade, en lui conseillant les exercices du corps, la vie à l'air libre, et un régime frugal; il a calmé ses passions, lui a rendu le sens du devoir; guerrier pacifique, déjouant les complots, démasquant les traîtres, tissant d'amour et d'amitié le fil de ses jours, il n'a plus connu que félicité.

Trop naïves histoires! [1] Trop naïves maximes : toute politique qui n'était pas exactement inspirée par la pure vertu se détruisait d'elle-même; plus une nation était libre, et plus elle était cultivée; plus

1. MONTESQUIEU, *Lettres Persanes*, L. XIV, 1721. RAMSAY, *La Nouvelle Cyropédie ou Les voyages de Cyrus*, 1727. Abbé TERRASSON, *Séthos*, 1731. Johann Michaël von LOEN, *Der redliche Mann am Hofe, oder die Begebenheiten des Grafen von Rivera*, 1740. La théorie du « capitaine philosophe » est exposée dans *Il Capitano filosofo*, de Paolo Mattia Doria, 1739.

elle était cultivée, et plus elle était forte; quatre ou cinq bonnes lois suffisaient à établir la vertu. Trop naïfs regrets : pourquoi quelques philosophes ne s'assemblaient-ils pour légiférer et anéantir du coup l'injustice et le mal ?

Il fallait bien constater, cependant, que les rois n'étaient pas si dégoûtés d'être des rois; ni, dans les républiques, les stathouders ou les doges; ni, où que ce fût, les ministres, les secrétaires d'État, les intendants, les commis; et qu'au contraire, quiconque exerçait le plus petit commandement, loin de rejeter en pleurant cette autorité néfaste, la gardait ferme, selon les habitudes les plus invétérées de notre espèce. Peut-être, après tout, n'y avait-il pas d'autre droit que celui du plus fort, le monde est la maison des forts; peut-être la loi naturelle consistait-elle dans le fait que le plus gros mangeait le plus petit. Il n'était même pas sûr que la liberté politique, si on avait pu l'obtenir, fût l'universelle panacée; et peut-être même était-il dangereux de tout attendre d'elle, sans songer à d'autres servitudes qui demeuraient. La réforme sociale aurait dû marcher de pair avec la réforme politique, un grand trouble résulterait quelque jour de leur disparité; certains allaient même jusqu'à dire que l'esclavage antique persistait, bien qu'il eut pris un nom plus doux. Les manouvriers, les journaliers des campagnes et des villes, étaient des esclaves; ce qu'ils avaient gagné à changer de nom était d'être tourmentés à chaque instant par la crainte de mourir de faim. On les disait libres : le fait est qu'ils ne tenaient plus à personne, mais que personne ne tenait plus à eux.

Le temps n'était pas loin où Robespierre allait attaquer les Encyclopédistes, parce qu'ils avaient oublié la classe la plus misérable et la plus méritante de la nation.

Pour interrompre une guerre commencée, il ne suffisait pas de se jeter entre deux armées déjà aux prises, en tenant d'une main un rameau d'olivier, et de l'autre une colombe; à entendre un beau discours, les soldats n'abandonnaient pas leur fusil et les officiers ne brisaient pas leur épée; en fait, quand ils avaient signé un traité, les princes le déchiraient, tout simplement. En 1742, l'année qui précéda sa mort, l'abbé de Saint Pierre avait encore envoyé au roi de Prusse un ouvrage sur la manière de rétablir la paix en Europe et de la consolider pour toujours : or c'était en pleine guerre de succession d'Autriche. En 1766 une bonne âme avait fondé un prix de six cents livres pour l'orateur qui aurait le mieux parlé en faveur de la paix. Non seulement un orateur, mais trois; non seulement un prix, mais trois prix, à décerner par l'Académie française, la Société typographique de Berne, et une Société littéraire de Hollande. Les Français, plus vifs, s'étaient trouvés les premiers prêts à porter leur jugement, et l'Académie avait adjugé le prix à M. de la Harpe. Mais malgré tant d'éloquence, la paix n'était jamais que pour demain, la paix s'obstinait à ne pas venir.

Tout ne s'opérait pas très vite dans le sens du bien, par la vertu de quelques pensées, de quelques dissertations et de velléités généreuses; pour la moindre amélioration, il fallait du temps; on s'imaginait qu'on allait changer facilement sur la terre,

et tout à coup on avait l'impression qu'on luttait en vain contre une immensité de forces obscures. Quelquefois, Grimm s'arrêtait au milieu des beaux projets qu'il glissait dans ses comptes rendus littéraires; alors sa pensée prenait un tour mélancolique. Impuissance des Brutus, des Cassius, des Cicéron, des Caton : les beaux cris qu'ont poussés ces grands hommes n'ont pas arrêté la décadence romaine. Nous vantons notre siècle, le croyant plus éclairé que ceux qui aient jamais paru, et nous nous trompons. Erreur que de croire que l'empire paisible de la philosophie va succéder aux longs orages de la déraison et fixer pour jamais le repos, la tranquillité et le bonheur du genre humain; douce erreur, mais erreur, qu'on est obligé d'avouer. « Quelques avantages que nous attribuions à notre siècle, on voit qu'ils ne sont que pour un petit nombre d'élus, et que le peuple n'y participe jamais. L'esprit des nations se modifie à l'infini, mais le fond reste toujours le même dans l'homme; et telle est la misère de sa condition que plus la vérité et le bonheur semblent essentiels à son existence, plus il est entraîné dans tous les âges vers l'infortune et vers le mensonge. » Grimm se demande comment l'histoire n'a pas, depuis longtemps, débarrassé ses amis les philosophes, et lui-même, de la chimère d'une perfection idéale qui restera toujours inaccessible. Pour se rassurer, il est allé voir son ami Diderot, qu'il appelle le Socrate moderne; Diderot lui a parlé éloquemment du pouvoir de la vertu et de l'empire de la raison, des progrès de l'esprit philosophique. Tandis qu'il parlait, un valet est entré dans la chambre et a

crié d'une voix tremblante et étouffée : Le roi est mort! — C'était le jour de l'attentat de Damiens.

***

C'était une figure de menuet : révérences des princes aux philosophes, et des philosophes aux princes. Comme si les puissants avaient oublié qu'ils avaient persécuté, qu'ils persécutaient encore les écrivains qui tentaient de ruiner leur autorité; comme si les écrivains avaient oublié les déclamations furibondes qu'ils avaient lancées, qu'ils lançaient encore contre les tyrans; ils disaient que depuis des siècles, les rois n'avaient travaillé à rien d'autre qu'à forger les chaînes dont les peuples étaient chargés, et ils faisaient courbette devant ces mêmes rois. Le despotisme changeait de sens, pourvu qu'on lui ajoutât seulement un adjectif et qu'on l'appelât le despotisme éclairé.

Certes, il s'agit là d'un fait complexe; et l'on peut trouver, entre ce despotisme éclairé et la philosophie des lumières, des points d'union qui expliquent en quelque mesure le malentendu. Les despotes éclairés luttaient contre les privilèges, et de là naissait une communauté d'action. Ils entreprenaient une vaste réforme égalitaire, détruisant les vestiges, encore très apparents, de la féodalité. Partisans du progrès, ils prenaient toutes mesures économiques qui étaient de nature à favoriser la prospérité de leurs peuples. Les lumières étaient utiles à l'éclat de leur règne. Surtout, la centralisation administrative qu'ils opéraient établissait l'ordre à la place du désordre : l'ordre, reflet de la

raison universelle; ils rationalisaient l'État. La raison, une fois invoquée, justifiait leur conduite : Euclide aussi était un despote. On pouvait même dire qu'il appartenait à l'esprit le plus fort, à l'intelligence la plus claire, à l'entendement le plus sûr, de dominer; si bien que le droit héréditaire se trouvait sanctionné dans leur personne par le droit naturel. Plus encore : s'il n'y avait pas d'autre morale que celle de l'utilité, pourquoi ne serait-il pas permis à une nation plus grande de subjuguer une nation qui représentait un moindre degré du bien général ? Comment la taxer de forfaiture, si ses conquêtes elles-mêmes accumulaient en fin de compte une plus vaste somme de bonheur ?

Mais quelles que fussent les possibilités de conciliation, celles-ci ne faisaient que masquer un antagonisme irréductible : ou bien l'État absolu, dirigeant toutes les activités humaines; ou bien l'État libéral. Les théoriciens de l'État libéral, s'alliant aux représentants de l'État despotique, trahissaient leur philosophie politique. Ou bien il faut forcer la nature, ou bien il faut la laisser agir. Ou bien le maximum d'intervention, ou bien le minimum. Ou bien la vertu spontanée des lois éternelles, ou bien la volonté d'un homme qui domine tout, même la loi.

Une forme de gouvernement s'imposait à l'Europe continentale, qui n'avait rien à voir avec les constitutions, l'équilibre des pouvoirs et la crainte soupçonneuse que l'un de ces pouvoirs ne vînt à l'emporter. Le sort en avait été jeté en 1740, lorsque Frédéric II avait succédé au Roi-Sergent. Adieu, l'Anti-Machiavel! Faire son apprentissage,

corriger son impulsivité, dompter son horreur première des champs de bataille, et sa peur; connaître le faible des hommes pour mieux se servir d'eux; maîtriser jusqu'à son corps, et l'habituer à marcher lorsque son âme lui disait : marche; user au mieux des dons d'une intelligence sans pareille; devenir peu à peu l'habile entre les habiles, et le fort entre les forts; prendre en main la politique extérieure, la direction de la guerre, l'administration, les finances, l'industrie, l'éducation même; rapporter toutes choses, et jusqu'au plus petit détail, à une volonté unique, transformer son maigre héritage en l'une des premières, et, s'il était possible, la première des puissances de l'Europe : telle fut son œuvre, et consciente. Car il n'était pas seulement le serviteur de l'État, il était l'État. Il n'y a pas eu, dans tout le siècle, de personnalité plus saisissante que la sienne; le siècle s'est tourné vers lui avec admiration. Entre le poète, le musicien, le dilettante de Rheinsberg et le vieux Fritz aux habits sales, les membres déformés par la goutte et le nez barbouillé de tabac, que d'êtres réunis en un seul! Le général qui, le soir de la bataille, récite du Racine et se croit lui-même un héros racinien. Le voyageur qui appelle à la portière de son carrosse les bourgmestres et les juges, qui interroge les paysans sur les terres arables, les vaches et le sel. L'ironique, le méprisant, le taquin, le goguenard, le mesquin qui cherche à économiser deux liards et l'homme de génie. Le fonctionnaire infatigable qui fait comparaître ses subordonnés dans son bureau et exige d'eux presque autant qu'il demande à lui-même. Le philosophe de Sans-

Souci. Le diplomate rusé qui fait échec et mat à l'Autriche, à la France, à l'Angleterre, dût-il employer les coups défendus. Et tant d'autres incarnations, qui, toutes, par des moyens divers, s'en vont vers le même but : la plus grande Prusse.

En face de lui, son adversaire Marie Thérèse; et quand celle-ci est allée prendre sa place à la chapelle des Capucins, dans le tombeau des Habsbourg, son fils Joseph II. Un despote qui voudrait être paternel, celui-là; prenant son rôle comme une mission sacrée; soupirant, parce qu'il essaye en vain de rendre tout le monde heureux. Unifier, centraliser, rationaliser, c'est aussi ce qu'il entreprend avec fièvre, courant de Vienne à Budapest, à Prague à Bruxelles, afin de tout voir, de tout surveiller, de tout changer; confiant dans la vertu radicale des décrets, qu'il suffit de promulguer pour que les réformes immédiatement opèrent; bouleversant pour améliorer. Touchant dans son zèle et dans sa passion du bien public; brouillon, nerveux, précipité; malade de fatigue et d'épuisement, mourant à la tâche, désespéré de voir que les hommes refusent d'être des anges et de considérer comme un archange bienfaisant leur Empereur à la double auréole, celle des lumières et celle de Dieu. Il avait pourtant fait son possible pour tout réduire à la suprématie de l'État, même l'Église. En 1763, quand il ne faisait encore que s'exercer au pouvoir, avait paru un livre qui avait lointainement retenti : *Justini Febronii J. C. de statu Ecclesiae et legitima potestate Romani Pontificis liber singularis.* Sous le nom de Febronius se cachait, avec tant de soin que peu d'anonymats

ont été mieux conservés, l'évêque suffragant de Trèves, Hontheim; et la thèse qu'il soutenait était de nature à provoquer une crise dans la chrétienté. Elle consistait à dire que la monarchie du Pape n'avait été qu'une suite d'usurpations; que le temps était venu de la remplacer par une aristocratie des évêques, déléguée elle-même de la démocratie des prêtres et des fidèles. Le Pape garderait le pouvoir exécutif, mais le pouvoir législatif ne lui appartiendrait plus; le droit de proclamer des doctrines valant pour l'Église universelle serait réservé aux Conciles généraux. Pour opérer cette réforme, le Pape lui-même devait intervenir, et les prélats, et les théologiens, et le Prince : au Prince le plus grand rôle serait attribué. Maître souverain de ses sujets, il les défendrait contre les exactions papales et ecclésiastiques... Mélange de jansénisme et de droit naturel, renforcé de tous les arguments qu'on eût jamais sortis contre Rome. Aux monarques qui voulaient que la religion ne fût pas une puissance à part, mais devînt un organisme régi par eux, l'occasion était trop belle pour qu'elle ne fût pas saisie; aussi le meilleur disciple de Febronius avait-il été Joseph II.

Catherine II laissait faire la nature, pour ce qui est de sa conduite privée; et ses favoris savaient combien la nature était exigeante chez elle. Mais au service de l'État russe, au bien de la plus grande Russie, elle consacrait son intelligence souveraine, son habileté politique, et sa volonté. Elle n'avait de cesse qu'elle n'eût atteint deux buts : à l'extérieur, détruire la Pologne, affaiblir la Turquie, démembrer la Suède; à l'intérieur, substituer son



THE TROELFTH CAKE. | LE GÂTEAU DES ROIS.

LES PHILOSOPHES COURONNÉS

autorité à l'anarchie dans laquelle ses prédécesseurs immédiats avaient laissé l'empire; la grande Catherine reprendrait la tâche de Pierre le Grand. Une femme de génie, disait le comte de Ségur; « fière, tendre et victorieuse » comme Louis XIV, disait le prince de Ligne.

D'autres souverains comptaient parmi les despotes éclairés, Gustave III en Suède, Christian VII en Danemark, Stanislas-Auguste en Pologne, voire même Charles III d'Espagne; et quand les souverains ne suffisaient pas, c'étaient les ministres qui les aidaient, le comte d'Aranda près de Charles III, Pombal près de Joseph Ier, Dutillot à Parme, Tanucci à Naples. Puissantes individualités; tout le contraire des pâles fils de Télémaque, que les philosophes dépeignaient comme l'idéal des rois. A ces impérieux, à ces réalistes qui ne connaissaient d'autre raison que la raison d'État, à ces descendants du *Prince* de Machiavel, les admirateurs de la constitution anglaise adressaient leurs sourires. Un peu moins volontiers à Joseph II; volontiers à Pombal, qui avait expulsé les Jésuites; car c'est toujours là qu'on en revenait, le cri de guerre contre l'Église faisait ralliement; volontiers au comte d'Aranda, à Dutillot, à Tanucci; quand il s'agissait de Catherine II ils allaient jusqu'à l'hyperbole, plus fleuris d'éloges que les plus plats des courtisans. Elle était la Sémiramis du Nord; Algarotti trouvait le paradis dans les neiges de Russie; Carlo Gastone della Torre di Rezzonico dédiait à l'impératrice son *Ragionamento sulla filosofia del secolo XVIII* (1778) : alliance signée entre la philosophie et le pouvoir. Elle avait manifesté l'in-

tention de donner un Code à ses sujets, et à cet effet elle réunissait à Moscou des députés venus de toutes ses provinces, et elle leur disait que la nation n'était pas faite pour le souverain, mais le souverain pour la nation. Elle songeait à réformer la justice, à organiser une éducation qui fût moderne. Elle invitait les artistes à venir orner ses palais et sa capitale; elle cherchait un Encyclopédiste comme précepteur de son petit-fils, et à défaut de d'Alembert, elle prenait un Suisse républicain; elle entretenait une correspondance familière avec Mme Geoffrin, une des mères du couvent; après que Robertson avait publié son *History of Charles V*, elle lui envoyait une tabatière d'or et lui faisait savoir que ce livre était le compagnon de ses voyages : à moins que ce ne fût l'*Esprit des Lois* de Montesquieu; elle faisait traduire le *Bélisaire* de Marmontel. Il fallait entendre Diderot, son protégé, son client, qui n'avait jamais voulu faire qu'un seul voyage, celui de Saint-Pétersbourg, exprimer son enthousiasme : si elle avait un défaut, c'est qu'elle était trop bonne; elle n'avait absolument rien de despotique dans son caractère, dans sa volonté, dans ses actes : on se sentait une âme d'esclave dans les pays prétendus libres; mais là-bas, auprès d'elle, dans un pays de prétendus esclaves, on respirait la liberté. — Mais le favori des philosophes était le représentant de l'État Léviathan, Frédéric II. Il était, disaient-ils, plus grand que les plus grands des Empereurs romains. Il avait fait la félicité de son peuple, donné un modèle à l'Europe et préparé le bonheur des générations futures. Ainsi de suite. Parce qu'il est lui-même un

philosophe, ayant pris la peine d'étudier les systèmes qui essayent de découvrir le sens de la vie; parce qu'il a, très réellement, l'amour des lettres, et même qu'il est, en quelque manière, un homme du métier; parce qu'il a recueilli dans son Académie les persécutés pour cause de libre pensée; parce qu'il contribue pour son compte à écraser l'infâme; parce qu'il est déiste, et, au fond de son esprit, plus avancé que les déistes, athée; parce qu'il a du génie : pour toutes ces raisons, « les philosophes et les gens de lettres de toutes les nations vous regardent depuis longtemps, Sire, comme leur chef et leur modèle... » [1]

On sait de quelle manière ces princes et leurs successeurs se comporteront, lorsque la Révolution française mettra en acte les principes de la philosophie; on connaît leur Sainte-Alliance. Déjà dans le particulier, et lorsqu'ils ne s'adressaient pas aux souverains eux-mêmes, les panégyristes étaient obligés d'émettre quelques doutes sur la façon dont leurs alliés pratiquaient la politique naturelle. Il ne leur était pas commode de justifier l'invasion de la Silésie : de même que la femme métamorphosée en chatte court aux souris, de même le prince jette son manteau de philosophe et prend l'épée, dès qu'il voit une province à sa convenance. Salomon, vu de près, causait quelque désillusion; son langage avait besoin d'être interprété par un dictionnaire : « Mon ami » signifiait « Mon esclave »; « Mon cher Ami » voulait dire « Vous m'êtes plus qu'indifférent »; par « Je vous rendrai

1. D'Alembert à Frédéric II, 7 mars 1763.

heureux », entendez « Je vous souffrirai tant que j'aurai besoin de vous ». Le bruit courait que Catherine II avait fait tuer son mari pour prendre le pouvoir : bruit fâcheux, qu'il convenait d'étouffer; on ne devait pas trop se vanter de pareils élèves... Tant pis; il fallait aimer ses amis tels qu'ils étaient. Même s'ils entreprenaient des guerres de conquête; même s'ils employaient le meilleur des ressources de leurs sujets à entretenir des armées toujours plus puissantes; même s'ils manquaient à la foi jurée; même s'ils se partageaient la Pologne. Le défaut était là; la philosophie croyait se servir des rois, et c'étaient les rois qui se servaient d'elle.

CHAPITRE V

NATURE ET LIBERTÉ : LES LOIS SONT LES RAPPORTS NÉCESSAIRES QUI DÉRIVENT DE LA NATURE DES CHOSES

Difficultés de la morale naturelle.....

Était-il certain que la nature finît toujours par sanctionner soit le bien, soit le mal ? que le frugal ne fût jamais malade, et que le voluptueux le devînt toujours ? que le méchant fût toujours puni par ses remords ? que le voleur, dès que sa raison s'éclairait, comprît son erreur et se hâtât de restituer ce qu'il avait pris ? En somme, la moralité véritable n'était-elle pas une protestation contre la nature brute, contre son indifférence et son aveuglement ?

Était-il sûr, de même, que l'intérêt particulier fût, sans exception, lié à l'intérêt général ? que le bien de l'abeille ne se distinguât jamais du bien de la ruche ? Il y avait ce Mandeville qui dans sa *Fable* avait précisément soutenu le contraire : on n'était pas près d'oublier cet apologue-là. Même sans consulter les livres, et en regardant la vie de tous les jours, n'était-il pas manifeste que la ruine d'un marchand amenait la clientèle à son voisin ? Le

malheur de l'un fait le bonheur de l'autre, disait la sagesse des nations. Si enfin on allait au principe même des choses, moralité et intérêt, même intérêt social, apparaissaient comme d'une qualité différente. Dans la morale pure, en effet, le désintéressement entrait comme un ingrédient nécessaire. Faites du bien à celui dont vous n'attendez rien, à celui même qui vous veut du mal; et non pas : faites du bien à celui dont vous attendez un bénéfice en retour.

Épicure était-il un bon maître ? Où s'arrêterait au juste la poursuite du plaisir réhabilité ? Les austérités d'autrefois n'avaient-elles pas leur raison d'être; était-ce sans motif, ou par humeur atrabilaire, ou par misanthropie, que quelque insensé les avait imposées à la conscience humaine ? Maintenant, des auteurs traitaient la morale comme la nouvelle architecture qui cherchait la commodité et non plus la grandeur; personne ne voulait plus se contraindre, rien n'était moins dans le goût du jour. Un relâchement rapide en résultait, qu'on était bien obligé de reconnaître. « Un certain esprit de gloire et de valeur se perd peu à peu parmi nous. La philosophie a gagné du terrain; les idées anciennes d'héroïsme et de bravoure, et les nouvelles de chevalerie, se sont perdues..... L'indifférence pour l'autre vie, qui entraîne dans la mollesse pour celle-ci, nous rend insensibles et incapables de tout ce qui suppose un effort. »[1] — Voilà pour les Français; voici pour les Anglais : « L'amour de la liberté, le zèle pour l'honneur et la prospérité

1. Montesquieu, *Cahiers*, Éd. Grasset, p. 53.

de la patrie, le désir de la gloire, sont changés en une indifférence générale, en une vile soumission, en un désir violent de richesses... »[1] Et pour tout le siècle : « Comme je ne veux pas vous tenir des propos d'humeur, et que je vois tout avec assez d'indifférence, je ne vous dirai point qu'il n'y a jamais eu de siècle aussi corrompu que celui-ci; peut-être même faudrait-il, pour être juste, rabattre sur la corruption de celui-ci ce qui appartient à la folie. Mais je crois qu'il n'y en a point eu de plus indécent. »[2]

Les codes de morale — cette science qui devait devenir si simple, du jour où on l'avait rattachée, comme la politique, à l'andrologie — demeuraient inachevés, par l'embarras de ceux qui, les ayant entrepris, sentaient l'extrême difficulté de la besogne. On repoussait la morale dogmatique, on condamnait ce qu'elle avait de rigide, on lui reprochait de partir d'un commandement extérieur à l'homme. Mais, celle-ci mise de côté, étant bien entendu qu'on allait lui substituer la morale de la nature, l'éternelle question revenait : que voulait-elle, cette nature que chacun interprétait à sa façon ? Dès lors, il n'y avait plus une morale, il y avait des morales; autant de morales que d'interprètes, occupés à traduire l'oracle nébuleux. Que les consciences fussent en désarroi, c'est ce que montre la multiplicité des tentatives qui se suivirent alors : comme le traité le plus récent commençait toujours par corriger ou par détruire les arguments de ses précédesseurs, les moralistes démo-

1. Bolingbroke, *Letters on the spirit of Patriotism*, 1749. Letter II.
2. Duclos, *Mémoires sur les mœurs de ce siècle*, 1751.

lissaient ce qu'on venait d'essayer de construire, en attendant que leur ouvrage fût démoli à son tour : et c'était une immense dépense d'ingéniosité et de bon vouloir, pour aboutir à un fatras. On souhaitait que se produisît une des grandes poussées qui entraînent une adhésion unanime, et qui finissent par donner aux âmes l'impression de la vérité et la douceur du repos. Au contraire, on assistait à des disputes d'écoles et d'individus. On croyait voir nettement quels principes on ne devait plus suivre, mais les principes qu'il fallait suivre, on ne les voyait plus.

Considérons quelques-uns seulement des traités qui, tous, offrirent une solution définitive, mais différente. En 1726, Francis Hutcheson, professeur de morale et de philosophie naturelle à Glasgow, donnait son *Inquiry into our Ideas of Beauty and Virtue*. Le point de départ restait constant : on convient qu'il n'y a de vérités importantes que celles qui contribuent à nous rendre heureux. Mais la difficulté commençait au sujet du choix des moyens : on ne pouvait s'adresser à la raison, elle était trop faible, et ceux qui avaient voulu tirer d'elle une morale, les Stoïciens par exemple, n'avaient pas réussi. Ni à la sensation pure et simple, puisqu'il ne dépendait pas de nous qu'elle fût agréable ou désagréable : elle était passive. Mais il existait un sens que Shaftesbury avait déjà indiqué, un sens d'une qualité spéciale, un sixième sens, un sens intérieur, fait tout exprès pour nous permettre de décider en matière de moralité et de beauté. « L'auteur de la nature nous a portés à la vertu par des moyens beaucoup plus sûrs que ceux qu'il

a plu aux moralistes d'imaginer, je veux dire par un instinct presque aussi puissant que celui qui nous excite à veiller à la conservation de notre être... »

1736. Louis-Jean Lévesque de Pouilly, *Réflexions sur les sentiments agréables, et sur le plaisir attaché à la vertu.*

L'instinct et le sentiment servent, en effet, de moyens plus efficaces que la raison pour nous conduire à la vertu. Mais peut-être ne sont-ils pas de l'ordre spirituel. Sans pouvoir émettre autre chose que des hypothèses, puisque la nature se couvre ici d'un voile, nous sommes autorisés à croire qu'un objet qui est agréable met en mouvement des fibres du cerveau, sans les affaiblir ou les épuiser; que ce qui est douloureux les blesse, et que ce qui est ennuyeux, les laisse dans l'inaction. Ainsi la perception du beau et du bien se réduisent à des mouvements de la matière.

1741. *Essays, Moral and Political*, par David Hume.

Hutcheson est dans le vrai, quand il prouve l'inanité de la morale rationnelle. La faculté qui nous fait distinguer le vrai du faux n'est pas la même qui nous fait distinguer le bien du mal. La morale, au lieu de s'établir sur des relations inaltérables, qui devraient paraître aux intelligences aussi invariablement vraies que des propositions de géométrie, se rapporte au goût spirituel de chaque être en particulier. Mais Hutcheson n'est pas allé jusqu'au bout de ses principes. Car à quoi

reconnaître la rectitude de ce sentiment individuel ? A un certain consentement, à une certaine opposition, constatées chez autrui. « Nous appellerons vertueuse toute action qui sera accompagnée de l'approbation unanime des hommes, et nous nommerons vicieuse toute action qui sera l'objet du blâme et de la censure... » Si David Hume voulait se moquer d'Hutcheson, il ne parlerait pas autrement. Mais il ne se moque pas; il persévère dans sa ligne, et dissout la morale comme il avait émietté la raison.

1759. Adam Smith, *Theory of Moral Sentiments.* Il faut trouver l'explication du fait moral, jusqu'ici la clef manque, Hutcheson s'est trompé, Hume a entrevu la vérité, mais ne l'a pas saisie. La moralité ne consiste pas dans l'approbation ou la désapprobation donnée par nos semblables, mais dans une émotion que nous éprouvons et qui trouve ou ne trouve pas une émotion semblable dans le cœur des autres. Nous l'appellerons la sympathie, dans le sens étymologique du terme...

Cette courte liste est impressionnante. Une morale s'esquissait, nous l'avons vu, suivant la logique de la philosophie des lumières, laquelle comportait déjà en elle-même un élément double : l'élément rationnel, soyons vertueux, parce que la vertu est le reflet de l'ordre de l'univers; l'élément empirique, soyons vertueux, parce que nos sensations nous avertissent que nous devons rechercher le bien et fuir le mal, parce que notre première loi est celle de la conservation de notre être, parce que notre être ne peut se conserver sans avoir recours à

la société dont il est membre, et qui lui rendra l'intérêt du capital qu'il lui prêtera. Mais en même temps, d'autres philosophes, acceptant les mêmes prémisses, arrivaient à des conclusions radicalement différentes, et recouraient à un instinct dont chacun changeait à sa guise le contenu et le sens. Encore la perspective générale est-elle incomparablement plus complexe; l'Angleterre et l'Écosse n'avaient pas terminé leur effort pour constituer une morale indépendante, que l'Allemagne en commençait un autre; dans l'intervalle des ouvrages éminents qui arrivaient à figurer comme des guides, lus, réédités, prônés, critiqués, tenons compte d'une foule d'autres hérésies; rappelons-nous que dans un ensemble qui voulait être doctrinal, comme l'*Encyclopédie*, ces morales voisinaient sans avoir l'air de se douter qu'elles étaient incompatibles; que les théories ne cessaient pas de proliférer au moment où nous abandonnons leur étude, celles de Jeremy Bentham, de James Oswald, de Thomas Reid : et nous comprendrons ce que contient de sens profond la réflexion naïve d'Adam Smith : que tous les systèmes parus avant le sien, étant fondés sur des principes naturels, étaient justes en quelque mesure; mais qu'étant dérivés d'une vue partiale et imparfaite de la nature, en quelque mesure ils étaient faux.

Pas plus qu'elle n'était rationnelle, pas plus qu'elle n'était bonne, pas plus qu'elle ne favorisait telle ou telle forme politique, la nature n'était vertueuse; et les adversaires de la morale naturelle ne manquaient pas de faire observer à ses partisans qu'ils partaient d'une erreur initiale : dire que la

vertu était naturelle à l'homme, c'était émettre une affirmation dont l'humanité tout entière savait qu'elle était fausse. Il était vrai, au contraire, que lutter contre une nature déréglée n'était pas folie, cruauté, mais sagesse et amour; et que l'être conscient avait pour devoir d'étouffer les plus vifs mouvements d'une nature aveugle.

En fait, lorsqu'on consultait la nature sur un cas particulier, elle répondait oui et elle répondait non. Le suicide était-il légitime ? Oui, car il était permis par la nature; si quelqu'un trouve que son existence est devenue si odieuse qu'elle lui est insupportable, et s'il se tue, il suit jusqu'au bout la volonté qui, lui ayant imposé cette souffrance, lui a aussi fourni les moyens de la terminer. Qu'on ne parle pas ici de pacte : le jour où le pacte devient onéreux, il n'est plus question de le respecter; la nature suppose des avantages mutuels entre les parties contractantes; ces avantages cessant, cesse le contrat. Le suicide était-il légitime ? Non, car la nature veut le maintien de l'espèce, et l'individu qui se supprime contrevient à cette loi; la nature tend à la conservation de ce qu'elle a créé, il n'appartient pas à l'être créé de décider s'il a fini son rôle dans l'ensemble du monde. Une querelle se prolongeait, une des querelles dont nous avons vu tant d'exemples dans ce siècle qui, à chaque occasion, sentait se ranimer sa passion intellectuelle; une querelle suscitée par le livre de Johann Robeck, *De Morte voluntaria Philosophorum et Bonorum Vivorum* (1736), soutenant que l'on ne pouvait accuser de lâcheté, de folie, et encore moins de crimes les Brutus et les Caton; affirmant que la mort

de Socrate avait été volontaire plutôt que forcée. Robeck avait raison, Robeck avait tort.

***

Le pathétique de Vauvenargues vient de la succession d'images douloureuses qui représentent sa vie ; l'enfant qui n'est pas aimé ; l'adolescent qui n'est pas compris ; le jeune lieutenant du régiment du roi qui se traîne dans l'ennui des petites garnisons ; le combattant qui espère trouver, à la guerre, l'occasion de manifester avec éclat sa valeur inemployée ; le vaincu, l'infirme ; et, déchu de ses rêves, le malade qui tousse, qui ne voit plus, qui a le visage marqué par la petite vérole, et qui vient finir à Paris, dans un médiocre hôtel d'une pauvre rue, une existence douloureuse qui trouve son terme à trente-deux ans. Pathétiques, sa noblesse, son courage, et la discrétion de sa plainte continue : quand il se promène dans les jardins du Luxembourg, et qu'il s'y voit environné de malheureux, accablés de leur misère sourde, vieillards qui cachent la honte de leur pauvreté, jeunes gens que la gloire entretient vainement de ses chimères, ambitieux qui concertent des témérités inutiles pour sortir de leur obscur état : son âme s'agite et se trouble, il se sent le frère de ces infortunés : mais ce n'est pas un cri de révolte qui lui vient aux lèvres, c'est un cri de pitié. Pathétique, sa lutte pour la survie : il jette sa bouteille à la mer, quelques pensées, des réflexions, des essais, dont il n'est pas sûr qu'ils empêcheront son nom de sombrer dans un naufrage éternel. Pathétique, la forme même qu'il a

choisie : la moins personnelle, celle qui a l'air de vouloir être le plus constamment objective, et qui est pleine d'aveux et de regrets, chaque fragment n'étant que la partie détachée d'une perpétuelle confession. Pathétique, l'influence du siècle qui travaille à mettre sur lui sa marque, à lui imposer ses maîtres à penser, ses lectures favorites, ses systèmes : mais qui n'atteint pas les retraites profondes d'une âme capable de se recueillir, de rejeter ce qui n'est pas conforme à son essence, de retenir seulement ce qu'elle aime et ce qu'elle veut.

Aussi, sous la forme si pure et si dépouillée qui ne peut s'empêcher quelquefois de frémir, trouve-t-on les moments de la formation d'une morale qui finit par être tout à lui. Il ne se faisait pas d'illusion sur la nature : « Entre rois, entre peuples, entre particuliers, le plus fort se donne des droits sur le plus faible, et la même règle est suivie par les animaux, par la matière, par les éléments, etc.; de sorte que tout s'exécute dans l'univers par la violence; et cet ordre, que nous blâmons avec quelque apparence de justice, est la loi la plus générale, la plus absolue, la plus immuable, et la plus ancienne de la nature. » De même, il ne se faisait pas d'illusion sur le bonheur; la vie est pour une part, mauvaise; l'injustice de la naissance, celle surtout, presque insurmontable, de la richesse qui semble donnée et refusée au hasard, la rendent cruelle à ceux que ne favorise pas le sort. Cependant il faut agir; le présent nous échappe et s'anéantit malgré nous; nos pensées sont mortelles, nous ne saurions les retenir : nous n'avons de recours que dans une activité infatigable qui oppose au perpétuel écoule-

ment des choses un perpétuel recommencement. Il faut agir, par conséquent, dans le sens de la durée; il faut agir en s'associant non pas aux forces destructrices, mais aux forces conservatrices de l'univers; il faut agir dans le sens de la vertu, qui lutte contre les corruptions, les décadences, les anéantissements, et qui, en fait, triomphe du mal : car si elle était vaincue dans son combat toujours renouvelé, l'antidote du vice disparaîtrait avec elle, et le vice amènerait l'anéantissement de notre espèce. Le vice existe, la vertu existe : parier pour le vice, ce serait parier pour la mort. On peut être la dupe du vice, on ne peut pas être la dupe de la vertu. L'homme le plus utile est celui qui donne les plus sublimes exemples de cette vertu créatrice et réparatrice : le héros. Le héros ne se traîne pas dans les bas-fonds; il n'est pas victime de la médiocrité qui entraîne les autres vers la ruine; il est excessif peut-être, mais dans le grand. Il obtient la plus belle récompense, le prix qu'envient ceux même qui affectent de le dénigrer, et qui s'appelle la gloire. Il est charitable, pitoyable, familier même à l'occasion; mais sans perdre contact avec l'humanité dont il connaît, comprend et partage les faiblesses, il sait s'élever au-dessus d'elle pour la guider. Il dégage l'élément pur des impuretés de notre être, il l'exalte, il le fait briller. Il devient l'étoile qui, sur la mer obscure où ils cherchent leur route, dirige les marins errants.

Défi jeté à tous ceux qui, avant, prenaient plaisir à dénigrer l'héroïsme; à tous ceux qui, après, continueraient à l'avilir. Protestation d'un noble esprit, qui refusait d'admettre les compromissions enva-

hissantes. Rappel de cette maxime éternellement vraie, qu'il n'est point de morale sans le choix du plus difficile et du plus haut.

* * *

Liberté, ou déterminisme ? — Tout dépendait de la réponse à cette question. « Je ne connais point de morale publique, ni civile, ni chrétienne, sans une conservation soigneuse du dogme de la liberté. »[1]

On croyait entendre deux chœurs alternés, dont le second gagnait en force et en audace.

Nous sommes libres, disait le premier, hétérogène. Nous sommes libres, Dieu nous a laissé le choix entre les deux routes dont l'une mène au salut, l'autre à la damnation. — Nous sommes libres, l'Être suprême ne saurait avoir fait de nous des marionnettes dont il tire les fils. — Nous sommes libres : si nous ne l'étions pas, il n'y aurait aucun gouvernement possible. Les avis, les instructions, les ordres, les peines, les récompenses, deviendraient inutiles ; autant vaudrait sermonner un chêne pour le persuader de devenir oranger. Puisque l'expérience nous prouve qu'il est possible de corriger les hommes, concluons qu'ils ne sont pas des automates. — Nous sommes libres ; sans doute, nos pensées sont déterminées par nos sensations ; mais nos actes ne le sont pas : donc la liberté se définit le pouvoir d'agir ou de ne pas agir suivant les directions que nous prescrivent nos pensées. — Si nous n'étions pas libres, tout se passerait comme si nous

1. Abbé Terrasson, *La Philosophie applicable à tous les objets de l'esprit et de la raison*, 1754, p. 96.

l'étions, pensons donc que nous le sommes. Il s'agit là d'une vérité de sentiment, dont la seule preuve est analogue à celle de l'existence des corps; des êtres indépendants n'auraient pas une conscience plus vive de leur indépendance que celle que nous possédons de la nôtre. Fussions-nous assujettis à une puissance supérieure et nécessaire, les choses ne s'en passeraient pas moins comme elles se passent; on n'en continuerait pas moins à emprisonner les voleurs et à pendre les assassins. Vouloir aller plus avant en une telle matière, c'est se jeter dans un océan de ténèbres. [1]

Nous ne sommes pas libres. L'âme est passive, elle ne change ni les éléments qui lui viennent du dehors, ni la combinaison de ces éléments. L'action, étant le résultat d'une pensée qui est conditionnée, est conditionnée pareillement. Donc l'homme est un agent nécessaire. — Nous ne sommes pas libres, nous dépendons d'une force aveugle et matérielle qui vivifie tous les êtres, agissant sans savoir qu'elle agit. Le monde est une vaste machine dont nous constituons les infimes rouages; nous n'avons pas de caractère privilégié; nous ne nous appartenons dans aucun des instants de nos jours; ce que nous allons faire est toujours une suite de ce que nous avons été; la fatalité est l'ordre immuable établi par la nature : vous niez la possibilité du miracle, comment admettriez-vous la liberté ? — Le groupe qui parlait ainsi allait d'Anthony Collins, qui avait publié en 1717 un bréviaire du déterminisme, toujours consulté, *A philosophical Inquiry concerning*

1. D'Alembert, *Éléments de philosophie*, VII, Morale.

human Liberty, au baron d'Holbach, dont le *Système de la Nature* paraissait en 1770. Il nuançait ses négations d'un sentiment d'orgueil : nous subissons des nécessités qui sont autrement nombreuses et autrement compliquées que celles qui s'imposent aux animaux; et c'est là notre supériorité sur eux, réjouissons-nous; ce Destin formidable qui entraîne tout dans sa loi, regardons-le sans trembler, n'imitons pas les faibles esprits qui s'imaginent posséder une liberté d'indifférence qu'ils n'arrivent même pas à définir; portons allégrement notre chaîne inévitable, et quand le moment sera venu, fondons-nous sans protester dans l'immense troupeau des morts. Il y a une surprise, et presque un plaisir, à poursuivre d'événement en événement, à travers le réseau infini des effets et des causes, l'action d'un fait minime, d'un mot, d'un geste, qui va se développant jusqu'à provoquer révolutions et catastrophes. Quand on prend conscience de la ridicule disproportion entre les effets et les causes, et qu'on sait que l'assassinat du bon roi Henri IV a dépendu d'un faux pas qu'un brachmane fit un jour sur les bords du Gange, on peut même ironiser sur la fatalité. [1]

1. VOLTAIRE, *Dialogue d'un Brachmane et d'un Jésuite*. Le Brachmane : « Je suis, tel que vous me voyez, une des causes principales de la mort déplorable de votre bon roi Henri IV, et vous m'en voyez encore affligé... Voici comment la destinée arrangea la chose. En avançant le pied gauche..., je fis tomber malheureusement dans l'eau mon ami Eriban, marchand persan, qui se noya. Il avait une fort jolie femme qui convola avec un marchand arménien; elle eut une fille qui épousa un Grec; la fille de ce Grec s'établit en France, et épousa le père de Ravaillac. Si tout cela n'était pas arrivé, vous sentez que les affaires des Maisons de France et d'Autriche auraient tourné différemment. Le système de l'Europe aurait changé. Les guerres entre l'Allemagne et la Turquie auraient eu d'autres suites;

« L'article de la liberté est une pierre d'achoppement en philosophie. »[1] Allons droit à celui qui, entre tous, la rencontra sur son chemin et ne put pas l'écarter, puisqu'il s'était fait fort de découvrir l'esprit des lois, essence de la loi éternelle : la loi éternelle impliquait-elle un déterminisme, ou laissait-elle une place à notre volonté ?

***

Le mot drame ne répondrait pas au caractère de Montesquieu; il était quelquefois lyrique, comme malgré lui : mais dramatique, jamais. Disons qu'il a eu conscience de se trouver dans un embarras dont il n'est jamais sorti.

Les lois sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses.

Nécessaires : le mot est grave. Entre un climat donné et un individu donné, existe un rapport inéluctable; l'individu sera ce qu'exigent le degré de latitude, la géologie, la superficie de la terre, ses productions, le ciel, le vent; un Chinois sera ce qu'exige le climat de la Chine, vous ne changerez pas les Chinois, ni les Africains, ni les Américains. Ni aucun habitant de notre monde. Ni la lune, ni le soleil, ni la voie lactée.

ces suites auraient influé sur la Perse, la Perse sur les Indes. Vous voyez que tout tenait à mon pied gauche, lequel était lié à tous les autres événements de l'univers, passés, présents et futurs. »

1. EULER, *Lettres à une Princesse d'Allemagne*, Lettre 83, 13 décembre 1760.

Cette nécessité n'est pas la seule; elle n'est qu'une des innombrables nécessités qui pèsent sur nous. Regardez : beaucoup d'Anglais se suicident, le fait est constaté. Pourquoi ? Cette manie vient d'un défaut de filtration du suc nerveux. Les sucs ne se filtrent plus, les forces motrices de la machine restent sans action, la machine est lasse d'elle-même; l'âme ne sent point de douleur, mais elle éprouve une difficulté d'exister : alors l'Anglais se tue. Les peuples du Nord sont énergiques, les peuples du Midi sont mous : affaire de fibres. Celles-ci varient sous l'action du froid ou de la chaleur. « L'air froid resserre l'extrémité des fibres de notre corps; cela augmente leur ressort et favorise le retour du sang des extrémités vers le cœur. Il diminue la longueur de ces mêmes fibres, il augmente donc encore par là leur force. L'air chaud, au contraire, relâche les extrémités des fibres, et les allonge; il diminue donc leur force et leur ressort. » Voilà pourquoi les Orientaux seront toujours efféminés, voluptueux, soumis au pouvoir despotique; et les Nordiques, toujours vigoureux et actifs.

Si nous nous étonnions de cette intervention des fibres dans l'*Esprit des Lois*, nous ferions de la peine à Montesquieu; car il y tenait beaucoup. Que la sensation soit à l'origine de toutes nos activités, c'est bon à dire; mais comment la sensation devient-elle force active ? Par les fibres. La fibre appréhende la sensation et la rappelle; plus elle est souple et ténue, plus vivement elle avertit l'âme de ce qui se passe au dehors, plus aisément elle lui représente ses sensations passées. L'âme est comme une arai-

gnée au centre de sa toile, avertie par de minces fils des sensations qui les ébranlent, de la présence des corps étrangers qui les ébranlent; capables aussi d'imprimer aux fils des mouvements en retour. Pour en être plus sûr, le savant membre de l'Académie de Bordeaux s'était livré à des expériences; il faut le voir ici dans une attitude pittoresque, penché sur une langue de mouton dont il examine les particules au microscope. « J'ai observé le tissu extérieur d'une langue de mouton, dans l'endroit où elle paraît, à la simple vue, couverte de mamelons; j'ai vu avec un microscope sur ces mamelons de petits poils ou une espèce de duvet; entre les mamelons étaient des pyramides qui formaient par le bout comme de petits pinceaux. Il y a grande apparence que ces pyramides sont le principal organe du goût. J'ai fait geler la moitié de cette langue, et j'ai trouvé à la simple vue les mamelons considérablement diminués, quelques rangs même des mamelons s'étaient enfoncés dans leur gaine. J'ai examiné le tissu avec le microscope, je n'ai plus vu de pyramides. A mesure que la langue s'est dégelée, les mamelons, à la simple vue, ont paru se relever; et, au microscope, les petites houppes ont commencé à reparaître. » Langue de mouton ou Sibériens, le gel agit sur l'extrémité des fibres, et cette action conditionne l'être. Tant fut grande chez Montesquieu, à un moment donné, la tentation d'expliquer l'esprit des lois par la matière.

Cette tentation, il l'a expressément repoussée, sinon dans le détail du développement, où souvent on la retrouve, du moins quand il a fait des déclarations de principe :

Ceux qui ont dit qu'une fatalité aveugle a produit tous les effets que nous voyons dans le monde ont dit une grande absurdité : car quelle plus grande absurdité qu'une fatalité aveugle qui aurait produit des êtres intelligents?

Une fatalité aveugle, soit; mais ici se présente un autre danger, plus subtil. Il est contenu dans la formule toute voisine que Montesquieu oppose à la première :

Il y a une raison primitive, et les lois sont les rapports qui se trouvent entre elle et les différents êtres, et les rapports de ces divers êtres entre eux... Ainsi la création, qui paraît être un acte arbitraire, suppose des règles aussi invariables que la fatalité des athées.....

Idée non moins chère à Montesquieu, qui l'avait exprimée dès les *Lettres Persanes*, qui en avait fait le soutien de ses *Considérations*; or sa fatalité rationnelle ressemblait à celle de Spinoza.

C'est bien ce qu'avaient vu, dès l'apparition de son grand ouvrage, les défenseurs de l'orthodoxie; et ils lui avaient reproché, expressément, de faire revivre l'esprit de l'*Éthique*. Obligé de publier sa *Défense* contre les critiques qui s'élevaient contre lui, Montesquieu fut obligé aussi de s'expliquer sur ce point : il n'était pas spinoziste. Le mouvement de sa réponse est ici très vif : comment serait-il spinoziste, lui qui a pris soin de distinguer expressément le monde matériel du monde spirituel, lui qui a dit que Dieu avait du rapport à l'univers

comme créateur et comme conservateur ? Un Dieu créateur et conservateur est l'opposé du panthéisme. Écartez de moi cette calomnie : spinoziste, je ne l'ai jamais été, je ne le serai jamais.

Le fait est que sa personnalité, si vigoureuse, répugne à un système qui ne distingue pas le Moi de la substance infinie, et le conçoit seulement comme un des modes de cette substance; que ses *Cahiers* intimes nous le montrent en train d'argumenter à ce sujet. Comment! un grand génie emploie toute sorte de raisonnements mathématiques, que l'on dit très forts et qui ne sont que très obscurs, pour réduire mon âme à la dignité de mon corps, et pour me persuader que je mourrai comme un insecte! Il m'enlève tout ce que je me croyais de plus personnel! Je serais plus perdu dans l'étendue qu'une particule d'eau n'est perdue dans la mer! Ce même philosophe veut bien, en ma faveur, détruire en moi la liberté! Il m'ôte le motif de toutes mes actions et me soulage de toute la morale. Il m'honore jusqu'au point de vouloir que je sois un grand scélérat sans crime et sans que personne ait le droit de le trouver mauvais. J'ai bien des grâces à rendre à ce philosophe.....

En ces termes il argue, avec cette passion il se révolte contre Spinoza. Ne mettons pas en doute la parole d'un grand homme; ne tenons pas compte du sentiment contemporain; écartons l'impression que la doctrine qu'il réprouve se révèle dans l'*Esprit des Lois* sinon à l'état massif, du moins par traces; nous serons obligés, pourtant, de reconnaître une autre présence : celle des Stoïciens, pour qui le monde était raison et nécessité. D'une filiation

entre les Stoïciens et lui-même, Montesquieu s'est défendu aussi, cette fois comme à regret, mollement, faiblement : comme un homme qui, en les désavouant, n'en reste pas moins attaché à des amis très chers. Il a si souvent loué leur morale, complimenté les plus illustres de leurs représentants, admiré les Empereurs romains qui les avaient suivis; si publiquement avoué que s'il n'était pas né dans la religion chrétienne, il aurait compté parmi leurs disciples; dans le travail de sa préparation, il s'était si familièrement approché d'eux, jusqu'à s'annexer une de leurs formules, par lui trouvée dans Cicéron, « la loi est la raison du Grand Jupiter », qu'il lui était difficile de se déprendre. Pour eux, pour lui, l'univers était l'effet d'une cause rationnelle, cause unique, qui contient en soi l'enchaînement des causes; pour eux, pour lui, tout était rapport nécessaire, rapport de conséquence et rapport de justice.

Pour permettre à la liberté humaine de s'évader, quel tour de force il a dû accomplir! Quel passage torturé que celui du début, où il s'efforce de justifier les exceptions qu'il apporte à une règle invariable!

Il s'en faut bien que le monde intelligent soit aussi bien gouverné que le monde physique. Car quoique celui-là aussi ait des lois qui, par leur nature, sont invariables, il ne les suit pas constamment comme le monde physique suit les siennes. La raison en est que les êtres particuliers intelligents sont bornés par leur nature, et par conséquent sujets à l'erreur ; et, d'un autre côté, il est de leur nature qu'ils agissent par eux-

mêmes. Ils ne suivent donc pas constamment leurs lois primitives ; et celles même qu'ils se donnent, ils ne les suivent pas toujours.

Idée stoïcienne encore que la première, à savoir que l'idéal des lois du monde moral est de se calquer sur la perfection des lois du monde physique ; les êtres particuliers intelligents sont bornés par leur nature, et par conséquent sujets à l'erreur : idée qui peut être leibnizienne, si la nature humaine était parfaite elle rejoindrait la nature divine. Il est de leur nature qu'ils agissent par eux-mêmes : c'est justement ce qui est en cause. Même assemblage factice dans le développement qui suit, et qui tend seulement à placer à l'entrée de l'*Esprit des Lois* un portique majestueux, mais à grande peine artificiellement construit.

L'homme, comme être physique, est, ainsi que les autres corps, gouverné par des lois invariables. Comme être intelligent, il viole sans cesse les lois que Dieu a établies, et change celles qu'il établit lui-même. Il faut qu'il se conduise ; et cependant il est un être borné ; il est sujet à l'ignorance et à l'erreur, comme toutes les intelligences finies ; les faibles connaissances qu'il a, il les perd encore ; comme créature sensible, il devient sujet à mille passions. Un tel être pouvait, à tous les instants, oublier son créateur ; Dieu l'a rappelé à lui par les lois de la religion. Un tel être pouvait, à tous les instants, s'oublier lui-même ; les philosophes l'ont averti par les lois de la morale. Fait pour vivre dans la société, il y pouvait oublier les autres ; les législateurs l'ont rendu à ses devoirs par les lois politiques et civiles.

Ce n'est pas tout. Car pour finir, l'homme pouvait améliorer la raison du grand Jupiter, et faire des lois qui fussent supérieures aux lois primitives. De même qu'au temps des Stoïciens, la nature humaine avait fait un effort pour produire d'elle-même une secte admirable, qui était comme ces plantes que la terre fait naître dans des lieux que le ciel n'a jamais vus : de même, le siècle de Montesquieu ne laisserait pas les choses comme il les avait trouvées, et la nature humaine ferait un nouvel effort. Il réduirait, il abolirait peut-être l'oppression que les siècles avaient perpétuée; il apprendrait à faire respecter les droits de l'individu; il l'entourerait de garanties telles qu'elles deviendraient inviolables. Les sujets et les princes seraient également modérés; une sagesse pratique s'ajouterait à l'effort de l'intelligence qui dissiperait les erreurs. Sans plus s'inquiéter de ce déterminisme qui nous condamnait peut-être à n'être que des résultantes et non pas des causes, Montesquieu désignait sa propre place dans la croisade de la liberté. S'il pouvait faire en sorte que tout le monde eût de nouvelles raisons pour aimer ses devoirs, son prince, sa patrie, ses lois; qu'on pût mieux sentir son bonheur dans chaque pays, dans chaque gouvernement, dans chaque poste où l'on se trouve; que ceux qui commandent augmentassent leurs connaissances sur ce qu'ils devraient prescrire, et que ceux qui obéissent trouvassent un nouveau plaisir à obéir — Montesquieu mourrait le plus heureux des mortels. Il mourrait le plus heureux des mortels, mais laissant à d'autres le soin de concilier la fatalité, fût-elle rationnelle; et le progrès.

TROISIÈME PARTIE

DÉSAGRÉGATION

LIVRE DEUXIÈME



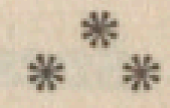
CHAPITRE I

LE SENTIMENT : UNEASINESS; POTENCIA SENSITIVA EN EL OMBRE

L'HOMME de sentiment, l'homme de raison : deux types humains qui se succèdent; l'un arrive et l'autre s'en va... Et si, pourtant, les choses ne s'étaient pas passées avec cette simplicité schématique? S'il y avait eu entre les deux quelque complicité? Si la philosophie avait aidé le sentiment à s'exprimer, et même avait contribué à sa victoire?

Que des auteurs très secs aient fait une place, dans leurs œuvres, à la sensibilité, à la sensiblerie; que la tragédie ait largement exploité la passion, et quelquefois la tendresse; qu'un Sheridan, par exemple, ait alterné l'émotion et la critique aiguë; qu'un Goldsmith ait peint le vicaire de Wakefield et sa famille dans une note intermédiaire entre le souriant et le pathétique : voilà ce dont nous ne comptons point tirer parti. Car nous reviendrions à dire que les psychologies sont complexes, que les écrivains du temps s'en sont souvenus quelquefois; et ce serait une trop évidente vérité.

Nous ne tirerons pas davantage parti du fait que si le sentimental a résolument tourné le dos au philosophe, le philosophe lui a timidement tendu la main. Le philosophe a été éloquent, ce fut sa façon d'être lyrique; il n'a pas dédaigné de mettre un tremolo dans sa voix. Le philosophe a eu des indignations pathétiques; et, tout ennemi qu'il était de l'enthousiasme, des enthousiasmes spectaculaires pour la vertu. Il ne s'est pas souvent demandé ce qu'était au juste notre Moi étrange, dont les éléments étaient toujours en dissolution et qui n'en préservait pas moins son unité; toujours changeant, toujours le même. Mais il a quelquefois posé la question; et il a répondu que ce Moi mystérieux n'était peut-être pas un fait que l'intellect appréhende, mais un dynamisme que l'on sent. Le philosophe a cru que la vérité possédait une valeur intuitive..... Mais nous ne considérerons pas ces points de contact, trop rares; nous cherchons des actions plus massives et plus générales.



La science du concret a dessillé les yeux. Pour collectionner les plantes, il fallait bien se rendre dans les herbages et dans les forêts, et gravir quelquefois les premiers escarpements des montagnes. Un mouvement s'est produit, qui a porté les esprits vers l'observation des formes de l'être, et les a rendues dignes d'être regardées d'abord, ensuite admirées. Lorsque à vingt-cinq ans Linné décide d'étudier sur place la flore de Laponie, et que, le 12 mai 1732, il quitte Upsal par la porte du Nord,

il hume le printemps. « Le ciel était clair et chaud; un léger vent d'ouest rafraîchissait doucement l'atmosphère; une tache sombre montait à l'occident. Les bourgeons du bouleau commençaient à éclater; les premières feuilles pointaient aux arbres, mais l'orme et le frêne demeuraient encore nus. L'alouette chantait dans les airs; au bout d'un mille nous entrons dans la forêt; l'alouette nous abandonne, mais au sommet des sapins, le merle entonne sa chanson d'amour. » Le jeune savant qui est ainsi capable de goûter le doux printemps de Suède, encore timide et frileux, ne deviendra pas seulement le plus grand botaniste du siècle : peintre de plein air, il comptera dans l'histoire du sentiment de la nature. Un peintre d'atelier, Buffon, ne comptera pas moins; à partir de 1740, il déroulera une collection d'images telle que les yeux du public n'en avaient jamais vu de semblable; images qu'aussitôt viendront préciser les illustrateurs.

La science a changé la surface et les profondeurs du monde. Il était tout petit, potager et verger, où quelques déserts faisaient contraste; jardin à l'anglaise tout au plus. Elle l'a montré immense, par ses explorations; elle y a discerné, presque jusqu'à l'angoisse, un pullulement de faunes et de flores étranges; elle l'a fait déborder de vie. — Il était récent, il ne comptait que quelques milliers d'années, maigre compte : elle l'a enrichi d'un passé prodigieux, chaos primitif, action des grandes eaux, océans qui baissaient leur niveau, les premières crêtes qui apparaissaient à la lumière; action du feu, volcans en éruption, fournaises incandescentes; gouffres tout d'un coup creusés, affaissements,

ébranlements qui faisaient surgir ou disparaître des continents entiers; formidable travail d'enfantement. Elle l'a enrichi de la « multitude innombrable des globes que renferme ce vaste univers ». Elle l'a enrichi de tous les possibles, faisant de lui un immense polype torturé, évoquant les êtres difformes auxquels manquait quelque organe essentiel et qui dès leur naissance étaient condamnés à mourir; proposant des spectacles qui défiaient ceux de l'Apocalypse, jets innombrables qui chaque fois amenaient des constructions gigantesques et des écroulements; fleuves, torrents d'atomes, lancés par une matière infatigable, sans début et sans fin. Le monde était fixe : au contraire, cette même science demandait qu'on s'habituât au spectacle de sa continuelle évolution. La nature cessait d'être stable : « Quoiqu'il paraisse à la première vue que ses grands ouvrages ne s'altèrent ni ne changent, et que dans ses productions, même les plus fragiles et les plus passagères, elle se montre toujours et constamment la même, puisqu'à chaque instant ses premiers modèles reparaissent à nos yeux sous de nouvelles représentations, cependant, en l'observant de plus près, on s'apercevra que son cours n'est pas absolument uniforme; on reconnaîtra qu'elle admet des variations sensibles, qu'elle reçoit des altérations successives, qu'elle se prête même à des combinaisons nouvelles, à des mutations de forme et de matière... La nature s'est trouvée dans différents états; la surface de la terre a pris successivement des formes différentes; les cieux même ont varié, et toutes les choses de l'univers physique sont, comme celles du monde moral,

dans un mouvement continuel de variations successives. »[1]

Marquons ici l'origine d'un des thèmes qui deviendront chers à la poésie romantique. Projetons dans l'éther ces mouvements des forces naturelles : et nous aurons les visions lamartiniennes. Imaginons la grande échelle des êtres, allant depuis le plus infime objet de la création jusqu'à Dieu; suivons les évolutions et les métempsychoses; et nous aurons, de même, les visions qui hantent la philosophie de Victor Hugo.

***

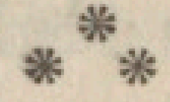
L'attitude de révolte poétique qui fut celle de Ugo Foscolo, de Wordsworth et de Coleridge à leurs débuts, de Keats par moments, de Byron toujours, vient d'autres causes, mais aussi de la pensée du XVIIIe siècle.

Libertà vo cercando, ch'è si cara, porte en épigraphe l'une des *Ultime lettere di Jacopo Ortis* : il va cherchant la liberté, la liberté chérie. De cette même liberté, les prédécesseurs de Jacopo Ortis, ses contemporains, ses successeurs sont tous épris. Le rationalisme a voulu ne considérer dans l'être humain que les valeurs universelles dont il était le représentant; mais le soustrayant à l'autorité, à la tradition, à la règle venue de l'extérieur, il l'a déchaîné. L'être humain devenait, sans avoir besoin d'autre inspiration que celle qui lui venait de lui-même, le maître de ses actions; il n'avait à

1. BUFFON, *Les Époques de la nature*, 1774.

répondre d'elles que devant son propre tribunal. La liberté première entraînait toutes les autres. Il y a plus de logique qu'on ne croirait d'abord dans ce propos de l'abbé Raynal : « Si vous portez la main sur moi, je me tue, disait Clarisse à Lovelace; et moi je dirais à celui qui attenterait à ma liberté : si vous approchez, je vous poignarde; et je raisonnerais mieux que Clarisse... »[1] — L'individu est libre; la pensée est libre; la passion est libre; l'expression littéraire est libre : c'est par un abus que nous nous obstinons à chercher une autorité, à suivre des modèles chez nos pères grands; osons nous représenter tels que nous sommes. — Ce n'est plus un paradoxe d'affirmer que s'il y a eu un romantisme qui a trouvé ses attaches dans un passé lointain, qui a été, en matière de religion, théocratique; en matière de politique, conservateur; et qui, en conséquence, a répudié l'héritage des lumières, il y a eu, aussi, un romantisme libéral, et même libertaire : celui de Shelley; celui de Stendhal.

Enregistrons ces données; puis assistons à un autre travail; celui de la psychologie qui s'applique à découvrir, au prix d'un effort prolongé, l'existence d'une force non-rationnelle, qui permet de percevoir le beau et même de le créer.



Qu'est-ce que le beau? Encore un problème, d'autant plus difficile à résoudre qu'aux psycho-

1. *Histoire phil. et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, 1770. Livre XI.

logues, aux logiciens, aux métaphysiciens obstinés s'ajoutaient des peintres et des sculpteurs et des graveurs et des caricaturistes même, qui voulaient dire leur mot, comme il était juste, et qu'ainsi s'épaississait la confusion. Demandez dans une compagnie quel est ce beau qui charme tant; quel en est le fond, la nature, la notion précise, la véritable idée; s'il est absolu ou relatif; s'il y a un beau qui plaise à la Chine comme en France, un beau suprême, règle et modèle du beau subalterne que nous voyons ici-bas : alors les idées se confondent, les sentiments se partagent, naissent mille doutes sur les choses du monde qu'on croyait le mieux savoir; pour peu que vous poussiez vos interrogations pour faire s'expliquer les contendants, la plupart ne sauront que répondre. [1]

Certes il y avait une façon de sortir d'embarras, et même de n'y pas entrer; il suffisait de s'en tenir fortement à la doctrine classique. Le beau était un reflet du vrai; et après cela, on n'avait plus qu'à se taire. Il valait pour tous les temps et pour tous les pays, il était unique comme la nature était unique. En imitant la nature on attrapait le vrai; ou en imitant les maîtres qui avaient imité la nature, parfaits modèles. Même si on se départait un peu de cette rigueur, et si, comme substitut du vrai, on suggérait le vraisemblable, dépendant d'une logique intérieure, le beau gardait toujours un caractère rationnel. Après tout, comme disait Crousaz, la variété tempérée par l'unité, la régularité, l'ordre et la proportion, ne sont pas des chimères. [2]

1. Le P. André, *Traité sur le Beau*, 1741. *Premier Discours.*
2. Crousaz, *Traité du Beau*, 1715.

Mais voilà précisément ce que les hérétiques contestaient; car il y avait des hérétiques, contre lesquels les orthodoxes, comme l'abbé Le Batteux, s'indignaient fort. Et comme la question principale se divisait elle-même en une foule de questions subsidiaires, les insinuations portées contre le dogme classique se glissaient dans une foule de réponses de détail, dont chacune contribuait à ébranler la croyance première. Le goût décide du beau; mais qu'est-ce que le goût ? Il était bien difficile de persévérer à dire qu'il n'était jamais autre chose qu'une opération tout intellectuelle. Qu'est-ce que le « Je ne sais quoi », auquel on est obligé de recourir quand on se trouve à court d'explications, qui a en soi quelque chose de mystérieux, et qui par son nom même tourmente l'entendement ? Qu'est-ce que le sublime, qui semble défier les prises ? Qu'est-ce que le génie ? — Et, dans un flot voisin : qu'est-ce au fond que la poésie ? qu'est-ce que la vraie poésie, par rapport à la fausse ? De l'étranger affluent des formes qui ne se réduisent pas aux nôtres; au fond des âges, nous entrevoyons des formes qui ne se réduisent pas aux nôtres : ces formes, cependant, revendiquent le nom de poésie. Qu'est-ce que la peinture ? la sculpture ? l'architecture ? Les vieilles définitions ne suffisaient plus.

Ainsi se produisaient des rébellions multiples contre l'état d'esprit qu'Antonio Conti, savant, homme de lettres, et cosmopolite, signalait chez les régents du Parnasse : « Ils ont introduit dans les Belles Lettres l'esprit et la méthode de M. Descartes, et ils jugent de la poésie et de l'éloquence indépendamment des qualités sensibles. » Les

qualités sensibles demandaient à être authentiquement reconnues; et les pays qui, tout en subissant le pseudo-classicisme, ne pouvaient pas s'empêcher de garder pour elles quelque prédilection, l'Angleterre, l'Italie, se plaisaient à souligner chez eux leur présence éternelle. Tandis que les théoriciens anglais, schismatiques par goût, multipliaient leurs explications rebelles, un poète, Marc Akenside, en 1744, chantait *The pleasures of Imagination.* Une maigre poésie, je le veux bien; une poésie didactique, fière d'imiter Virgile et Horace, heureuse de retrouver les cadences de Pope; mais qui, tout de même, substituait un univers fait d'images belles à un univers de raison; qui dégageait la qualité unique du plaisir qu'excite en nous cette beauté; qui analysait les charmes capables d'émouvoir nos cœurs consentants; et qui chantait enfin l'épopée d'une nouvelle déesse,

> Thou, smiling queen of every tuneful breast,
> Indulgent Fancy...! [1]

Les doctrinaires italiens, tout attachés qu'ils fussent à la raison souveraine, ne la voulaient pas si tyrannique qu'elle ne laissât rien subsister dans l'âme à côté d'elle; ils revendiquaient une place, au contraire, pour d'autres facultés, imaginatives et sensibles, dont ils faisaient ressortir l'action; et peut-être leurs traités et leurs lettres ont-elles inspiré la révolte qu'en Suisse Bodmer et Breitinger entreprenaient contre les stérilités de Gottsched.

1. *The Pleasures of Imagination*, Book I, vers 9-10. « Toi, souriante reine de toute poitrine harmonieuse, Imagination indulgente aux hommes... »

Il fallait bien que la beauté, au lieu d'être objective, devînt subjective; au lieu d'être absolue, relative; au lieu de dépendre de quelque notion ontologique, dépendît d'une modalité de notre être, puisque l'empirisme l'exigeait. Qu'est-ce que le beau? Une passion épurée, répondait l'abbé Dubos. Nous avons besoin d'éprouver des passions; mais souvent elles nous font souffrir. La fonction de l'art est de nous les procurer, dépourvues des souffrances qu'elles entraînent avec elles. « Les peintres et les poètes excitent en nous ces passions artificielles, en nous présentant les imitations des objets qui sont capables d'exciter en nous des passions véritables. » Dans un appartement destiné à nous plaire, un tableau figurant l'affreux sacrifice de la fille de Jephté nous séduit plus qu'un tableau riant. La vue du couteau, de la victime, du sang qui coule, nous ferait horreur. Mais la représentation de cet acte douloureux garde sa qualité émotive en supprimant ce qu'il aurait de pénible dans la réalité. [1] Cette réponse devait faire un long chemin dans les âmes, discutée, repoussée, admise. Si les hommes étaient parfaitement bien portants et allègres, reprenait plus tard Pietro Verri, les beaux-arts n'existeraient pas. Mais ils nous distraient de nos peines secrètes. Soit que ces douleurs inconnues viennent de l'action physique des corps sur nos organes; soit qu'elles procèdent de sensations morales qui nous restent obscures, elles nous tourmentent sourdement; pour échapper à notre recherche, elles n'en sont pas moins pré-

1. *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture*, 1719.

sentes. Une belle musique, un beau tableau, une belle pièce de théâtre, nous arrachent à cette peine. Le comble de l'habileté, chez l'artiste, était même de provoquer dextrement de petites sensations douloureuses, à seule fin de les faire cesser. [1]

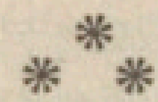
Qu'est-ce que le beau ? Partons logiquement du fait initial, répondait Francis Hutcheson, le même qui s'était inscrit en faux contre la morale rationnelle; partons des sensations. Certaines d'entre elles sont d'une nature particulière, ne pouvant être réduites à nulle autre; elles touchent un sentiment qui est en nous, le sentiment de la beauté. Cette faculté intérieure procure un plaisir tout à fait différent de ceux qui viennent de la connaissance des principes, des proportions, des causes, ou de l'usage des objets. La raison peut s'ajouter à ce plaisir, en nous montrant un avantage, en nous procurant la joie qui accompagne le fait de savoir; mais la raison n'est pas de son essence. En conclusion : si nous étions privés de ce sentiment intérieur, nous trouverions que les édifices, les jardins, les habits, les équipages, sont convenables, utiles, commodes : nous ne dirions jamais qu'ils sont beaux. [2]

On recommençait; souvent on revenait en arrière; la pierre échappait des mains et retombait. Mais on la hissait de nouveau, avec l'acharnement dont nous avons déjà trouvé tant d'exemples. En 1735, la science que l'on cherchait à construire prenait un nom : Alexandre Gottlieb Baumgarten, disciple de Wolff et frère de l'exégète, appelait cette science l'esthé-

1. *Discorso sull' indole del piacere e del dolore*, 1773.
2. *Inquiry into the original of our ideas of beauty and virtue*, 1725.

tique, dans sa thèse de doctorat, *Meditationes philosophicae de nonnullis ad poema pertinentibus*; le mot, encore enfoui, était repris, dégagé et mis en tête d'un traité plus complet dont Baumgarten publia le premier volume en 1750, *Æsthetica*. Ce n'était pas un chef-d'œuvre; c'était même, à quelques égards, une œuvre moins hardie que telle ou telle qui avait précédé. L'important était le nom lui-même, qui traduisait la volonté d'instituer une discipline à part, *theoria liberalium artium*; et l'idée que cette connaissance sensitive, toute inférieure que A.-G. Baumgarten la supposât encore à la connaissance rationnelle, recevait sa charte et revendiquait ses droits.

Tout un effort, pour enlever à la raison sa prétention à produire et à juger seule le beau; toute une activité déployée, pour attribuer ce privilège à une catégorie spéciale de notre esprit; une découverte, annoncée par le P. Feijoo à son public espagnol, comme une vigie signale une terre nouvelle : *Descubrimiento de una nueva Faculdad o Potencia sensitiva en el ombre*.

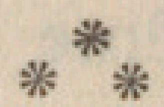


Ce fils d'un pauvre cordonnier, qui, pour gagner son pain, sert de guide à un aveugle; ce garçon qui est tout de même arrivé à s'asseoir sur les bancs d'une école, et qui reproche à ses maîtres de n'être pas les amis des Muses, parce que le grec est chez eux plus rare que l'or; ce jeune homme qui, ayant appris qu'on met en vente la bibliothèque du savant Fabricius, à Hambourg, prend la route, au besoin

sans manger, pour assister aux enchères et acheter quelque ouvrage grec; cet instituteur qui enseigne la lecture à des enfants galeux, mais oublie ses peines en faisant sa prière dans Homère; ce bibliothécaire qui n'a qu'une passion, compléter sa connaissance de l'antiquité, et qui relit l'*Iliade* et l'*Odyssée* trois fois dans un hiver; ce luthérien qui se fait catholique, parce qu'il a la perspective de remplir un petit emploi à Rome; ce Brandebourgeois qui estime qu'il ne commence à vivre que du jour où il foule le sol latin, Italiam, Italiam : ce Johann Joachim Winckelmann est poussé vers l'antiquité classique comme par un mouvement fatal. Or ce n'est pas uniquement cette vocation qui est surprenante : c'est la façon dont il va vers le plus parfait de la beauté grecque. Il rejette d'un seul coup tout le baroque, et même l'hellénisme de pacotille qui plaisait à ses contemporains; et contemplant les nobles statues du siècle de Périclès, il s'écrie : Voilà la vraie Beauté; reconnaissez sa présence à son caractère de simplicité. De même que les profondeurs de la mer restent calmes, la surface fût-elle en furie; de même, la physionomie de ces statues, au milieu des passions, traduit toujours une âme inébranlée. Rien ne trouble leur harmonie paisible.

La découverte des antiquités d'Herculanum a exercé, certes, une grande influence sur les esprits : mais elle ne s'est faite que lentement; on n'a pas été mis d'un seul coup devant le décor de la vie passée; bronzes et marbres ont été exhumés pièce par pièce; la résurrection s'est prolongée sur un

long espace de temps. Au contraire, les *Gedanken über die Nachahmung der griechischen Werke in der Malerei und Bildhauer-Kunst* (1755), et la *Geschichte der Kunst des Alterthums* (1764) ont été comme de brusques illuminations. Non seulement la Grèce apparut, toute pure dans sa nudité : mais toute la conception de l'art fut modifiée. L'art participait à l'évolution générale des créatures; il naissait, vieillissait, mourait, comme un homme et comme une plante; pour le bien comprendre, il fallait le suivre dans son effort progressif; aimer ses premiers témoignages pour leur gaucherie même; aimer les fruits de son automne, mais avec la mélancolie qui s'attache aux décadences; et entre les débuts incertains et les fins attristantes, aimer pleinement, avec reconnaissance, les chefs-d'œuvre qui ont retenu sur la terre l'image de la perfection. L'art n'était plus l'inexplicable produit d'une recette bien appliquée; on le voyait germer, s'épanouir et se faner; il était un phénomène vital.



Chose curieuse à penser : bien avant que le sentiment ne se déchaînât au point de rompre l'équilibre de nos facultés, de répudier les disciplines rationnelles, de transformer la vie en lyrisme; bien avant que ne parussent sur la scène les héros passionnés dont nous avons rappelé les noms; dès 1690, dès l'*Essay concerning Human Understanding*, l'homme de désir avait eu sa déclaration des droits; Locke avait établi que l'âme était passive; et cette première affirmation était lourde de conséquences,

encore non développées. Mais il avait établi que l'âme était active, aussi, puisqu'elle travaillait sur les données fournies par les sens. Or le principe de cette activité était l'*uneasiness* — l'inquiétude; le désir :

L'inquiétude qu'un homme ressent en lui-même pour l'absence d'une chose qui lui donnerait du plaisir si elle était présente, c'est ce qu'on nomme désir, qui est plus ou moins grand selon que cette inquiétude est plus ou moins ardente. Et ici, il ne sera peut-être pas inutile de remarquer en passant que l'inquiétude est le principal, pour ne pas dire le seul aiguillon qui excite l'industrie et l'activité des hommes.....

Le successeur et le réformateur de Locke, Condillac, insiste sur la psychologie du désir :

Désirer est le plus pressant de tous nos besoins ; aussi à peine un désir est-il satisfait que nous en formons un autre. Souvent nous obéissons à plusieurs à la fois ; ou, si nous ne le pouvons pas, nous ménageons pour un autre temps ceux auxquels les circonstances présentes ne nous permettent pas d'ouvrir notre âme. Ainsi nos passions se renouvellent, se succèdent, se multiplient ; et nous ne vivons plus que pour désirer et qu'autant que nous désirons.

Il y ajoute la psychologie de l'ennui. La statue de marbre qui s'est animée dès qu'elle a reçu la faculté de sentir, se rappelle les situations heureuses où elle s'est trouvée; dès lors l'état d'indifférence lui paraît insupportable; la peine qu'elle éprouve

s'appelle l'ennui. L'ennui dure, il augmente; il devient aussi accablant que la douleur; et l'âme se porte sans choix vers les manières d'être qui sont propres à le dissiper. La crainte de l'ennui fait agir et penser la plupart des hommes. Elle les pousse à rechercher les émotions fortes, même si ces émotions les remuent avec excès et les font souffrir. L'ennui fait courir le peuple à la Grève et les gens du monde au théâtre; l'ennui pousse les vieilles femmes vers la dévotion triste et les exercices de la pénitence; l'ennui jette les courtisans dans les cabales. « Mais c'est surtout dans les sociétés où les grandes passions sont mises à la chaîne, soit par les mœurs, soit par la forme du gouvernement, que l'ennui joue le plus grand rôle; il devient alors le mobile universel. » Les gens sensés sont inférieurs aux gens passionnés; on devient stupide dès qu'on cesse d'être passionné; si on n'est passionné on ne saurait être poète : « Le sentiment est l'âme de la poésie. » De qui sont ces phrases ? de quel romantique convaincu ? Elles sont inscrites dans le livre *De l'Esprit*, d'Helvétius.

Dans la nature, en somme, on pouvait trouver toutes choses : même le romantisme.

CHAPITRE II

LE SENTIMENT. PRIMITIVISME ET CIVILISATION

Par moments, le civilisé se sent las d'être lui-même. Il voudrait rejeter un fardeau qui pèse à ses épaules et dont il ne s'est pas personnellement chargé; les efforts millénaires, les raffinements, les complications composent cette masse qui lui devient insupportable; il n'est plus que l'aboutissement d'un artifice. Sa vie est douce, mais il la trouve frelatée; ou bien cette douceur même le désoblige, et il l'appelle mollesse. Il aspire à la simplicité; il ne lui déplairait pas que ses habitudes délicates fussent violentées, couchant à la dure et dînant de brouet noir. Où sont les eaux vives qui le purifieraient ?

L'homme du XVIIIe siècle a éprouvé ce sentiment qui, comme tant d'autres, revient et disparaît par ondulations. Dans son salon, Lancret ou Gainsborough, Boule ou Chippendale, il a souhaité l'air du large. Commodément installé dans son fauteuil, à la comédie, il a applaudi aux lazzi d'Arlequin Sauvage. Les moyens d'évasion ne sont jamais nombreux; il en avait très peu, en ce temps-là. Les exaspérations, les dérèglements

des sens, les folies, par lesquels on a espéré, depuis, découvrir l'ineffable et l'inouï, n'avaient pas été inventés; il ne trouvait guère à sa disposition que l'exotisme, ou le merveilleux : tout en se moquant des sorciers et des nécromants, il regardait l'avenir dans un verre d'eau, et invitait les morts à lui tenir conversation. Maigres ressources.

Alors il rêvait qu'il remontait le cours du temps. Il vivait avec les Spartiates; cessant de voir dans Homère le poète auquel il n'avait manqué qu'un peu de savoir-faire pour atteindre la perfection, il enviait les mœurs de la Grèce antique, les rois qui savaient le nombre de leurs vaches, de leurs chèvres et de leurs moutons, et préparaient eux-mêmes leur repas; la reine Arété qui filait les étoffes dont son mari s'habillait, la princesse Nausicaa qui lavait à la rivière le linge de sa maison. Plus lointainement dans les âges révolus, il rencontrait le Bon Sauvage et il l'aimait.

Le bon sauvage sortait des mains de la Nature; on pouvait le rencontrer encore, tel qu'il était au commencement du monde, dans des régions difficilement accessibles où de jour en jour on voulait, hélas! lui imposer les coutumes absurdes des Européens. Justement, un voyageur venait de lui donner des couleurs plus vives, un relief plus dur, un caractère plus agressif, comme pour l'offrir en présent au siècle nouveau : le baron de La Hontan, qui avait terminé en 1715 sa carrière aventureuse. Ce révolté, ayant servi dans les armées du roi au Canada, puis ayant abandonné les blancs pour passer du côté des Peaux-Rouges, réunissait, dans un éclatant portrait, les traits les

plus vifs dont on eût jamais peint ses amis les Sauvages. Ils étaient beaux, souples, forts, endurants; heureux, parce qu'ils étaient restés fidèles aux mœurs et à la religion naturelles, ne connaissant ni le tien ni le mien, ignorant l'argent, source de tous les maux, dédaigneux des sciences et des arts. En contre-partie, La Hontan avait fait la caricature du civilisé, ridicule avec son habit bleu, ses bas rouges, son chapeau noir, son plumet blanc, ses rubans verts; grotesque avec sa politesse, ses saluts, ses révérences, ses courbettes, son langage ampoulé; le corps usé par les condiments et par les drogues; et surtout l'âme empoisonnée par la superstition. Misérables Français, qui pensaient injurier un ennemi en l'appelant sauvage! L'homme nu incarnait la vertu, la vérité, le bonheur. Il ne suffisait pas de vanter les Chinois, les Siamois, lesquels étaient déjà corrompus, ayant des juges, des bonzes, des mandarins; il fallait dire adieu au vieux monde et se faire Huron.

D'autres personnages symboliques s'introduisaient à la suite d'Adario l'anarchique, porte-parole de La Hontan. Le premier héros noir, ébène et dents d'émail, Oroonoko, était importé en Angleterre par la romancière Mrs. Aphra Behm; du roman il passait au théâtre. Mais les malheurs d'Oroonoko, dans lesquels la perfidie des blancs tenait une grande place, étaient peu de chose en comparaison de ceux de Yariko la sauvagesse. Un jeune commerçant anglais du nom de Inckle, frais et blond, bien élevé et de manières polies, s'était embarqué à Londres afin de trafiquer aux Indes occidentales. Ses compagnons avaient été massacrés dans une île où ils

avaient abordé au passage; tandis que la belle Yariko l'avait recueilli, avait pansé ses blessures, lui avait apporté des aliments, l'avait tenu caché dans une caverne : le tout par amour. Enfin un vaisseau anglais s'était montré à l'horizon, s'était approché; Inckle était monté à son bord; et touché par la passion de la jeune femme, il avait emmené son amante avec lui. Mais il avait réfléchi au temps et à l'argent qu'il avait perdus dans l'aventure; et toute enceinte qu'elle fût de lui, Inckle avait vendu Yariko à un marchand d'esclaves. Romans, tragédies, drames, opéras, poèmes, épîtres, héroïdes, fables, chansons; peintures, dessins, gravures, avaient répandu et popularisé l'histoire. Un dyptique s'offrait aux regards : le traître, le vilain, l'infâme, et c'était l'Européen; l'âme noble, généreuse, infortunée : et c'était la fille de la nature.

L'idée d'une déviation dont l'humanité s'est rendue coupable, et dont elle subit le châtiment, toujours plus grave à mesure qu'elle s'éloigne davantage de son vrai destin; l'affirmation de la valeur du simple, du spontané, par opposition à l'élaboré et au réfléchi; la volonté d'aller chercher un modèle idéal aux origines de la création, ou dans les espaces encore préservés de souillures; l'espoir de trouver le bonheur en reculant; des sentiments aussi, rébellion contre le présent, inadaptations, regrets, nostalgies; presque une sensation, un grand besoin de fraîcheur; des images qui déprécient le réel, qui transfèrent dans l'autrefois la beauté des rêves, sont les éléments qui entrent dans la force complexe qu'on appelle le primitivisme.



LE BON SAUVAGE

***

Des images, des sentiments, des volontés, des idées, achèvent de former, en même temps, le complexe opposé.

Le premier état de l'homme a été celui de la brute. Qui essaye de découvrir ce qui se passait aux temps primitifs, au lieu d'entrevoir de nobles créatures s'épanouissant dans la lumière, peut aussi bien imaginer des êtres qui ne se distinguent pas tellement de la bête, sans langage, sans autels et sans tombeaux, errant dans la grande forêt de la terre : des hordes barbares qui disputaient leur proie aux animaux farouches.

Les hommes qui sont restés dans l'état de nature, loin d'avoir la beauté qu'on leur prête, sont repoussants. Il n'y a pas de sauvages plus authentiquement sauvages que les Hottentots; les Iroquois sont des damerets par comparaison. Or les Hottentots ont le nez épaté, le corps recouvert d'un enduit de graisse et de suie; leurs cheveux puent l'huile rance. Tquassow admire les charmes de la belle Knomquaïha : « il fut frappé de la couleur luisante de son teint, aussi brillant que le jais qui couvre en duvet les noirs cochons de Hessaqua; il fut ravi d'admiration en contemplant le cartilage écrasé de son nez, et reposa ses yeux avec enchantement sur les flasques beautés de sa gorge qui descendait jusqu'au nombril. » Knomquaïha ajoute une savante parure à ses attraits : « son visage qui brillait comme l'ébène le mieux poli était agréablement diversifié par des marques de terre rouge, et ressemblait aux voiles noirs de la nuit lorsqu'ils sont

parsemés d'étoiles. Elle saupoudra ses membres de cendre et les parfuma de cendre de civette. Autour de ses bras et de ses jambes étaient entrelacés les intestins brillants d'une génisse. A son col pendait une poche, faite de l'estomac d'un chevreau. Les ailes d'une autruche ombrageaient les deux promontoires charnus de sa partie postérieure, et par devant elle portait un tablier fait des oreilles hérissées d'un lion. »[1] Quelle caricature à opposer à l'image idéale du Bon Sauvage! D'ailleurs les savants faisaient observer qu'il n'y avait pas, qu'il n'y avait jamais eu un bon sauvage; que l'histoire et les voyages constataient, au contraire, l'existence de beaucoup d'espèces de sauvages, très différentes; que la plupart étaient encore féroces, et anthropophages à l'occasion. Devant ce fait, les *ferini*, ceux qui soutenaient que l'humanité première était bestiale, triomphaient des *anti-ferini*, et marquaient un point.

L'artifice avait mauvaise réputation, mais l'art était sacré. L'artifice étouffe la nature, mais la nature a besoin d'être corrigée par l'art. Conviction si profonde alors, qu'elle anima les expressions de la beauté, plastique ou littéraire; qu'elle se développa dans des traités innombrables; qu'elle dicta les préceptes de la composition, et qu'on essaya même de réunir en un seul les deux concepts : toutes les notions que nous possédons étant naturelles, l'art est naturel. On crut volontiers que la vraie nature était celle que l'art avait transformée; par l'art elle s'étend, se corrige et se polit; elle élague le

1. Lessing, *Laocoon*, 1766. Par. XXV.

chardon et la ronce, elle multiplie la rose et le raisin; la vraie nature n'est pas la montagne aride, mais bien plutôt le champ cultivé. Quelquefois on fit de la nature elle-même une artiste : car elle travaille sur un plan qu'elle s'est fixé, prépare en silence les germes de ses productions, ébauche les formes de tout être vivant, les perfectionne par un mouvement continu et dans un temps donné. Ses premières créations sont manquées : sans se décourager elle se reprend, pour arriver à la savante ordonnance que nous admirons.

Qui sait si l'idéal, dont le besoin tourmentait, était un héritage du passé, ou au contraire un espoir ? si la ligne de notre destin était descendante ou ascendante ? Si, au lieu de chercher derrière nous les temps heureux que de toute manière nous ne pourrons ressusciter, nous ne devrions pas les attendre au terme de notre route ? Ici intervenait l'idée de progrès. On a marqué, justement, sa valeur animatrice dans la pensée du siècle; on a rappelé sa première proclamation solennelle, faite par Turgot devant Messieurs de la Sorbonne, le 11 décembre 1750 : la nature naît et meurt sans cesse; au contraire, « le genre humain, considéré depuis son origine, paraît aux yeux d'un philosophe un tout immense qui, lui-même, a, comme chaque individu, son enfance et ses progrès... Les mœurs s'adoucissent, l'esprit humain s'éclaire, les nations isolées se rapprochent les unes des autres; le commerce et la politique réunissent enfin toutes les parties du globe; et la masse totale du genre humain, par des alternatives de calme et d'agitation, de biens et de maux, marche toujours,

quoique à pas lents, à une perfection plus grande ». Essayons de voir de quelles sources ont jailli les eaux qui ont conflué pour former ce grand courant.

La querelle des Anciens et des Modernes avait contesté aux classiques grecs et latins leurs prérogatives, et plus profondément, elle était allée jusqu'aux motifs qui justifiaient la rébellion : le fait est suffisamment acquis. — Leibniz avait préconisé l'idée de continuité : et ce pouvait être, encore, l'une des composantes d'un progrès qui demandait l'action du temps. — La science se développait, voilà qui était incontestable; un enfant dans les écoles en possédait plus, en matière de géométrie, que Pythagore lui-même; le nouveau type de connaissance, l'histoire naturelle sous toutes ses formes, n'avait pas seulement servi à reculer nos bornes, mais nous avait procuré une méthode qui nous permettrait d'aller jusqu'à l'infini; en même temps, elle avait assuré notre pouvoir. — Le progrès matériel n'était pas moins certain : nous avions à portée de la main une foule de commodités que nos ancêtres ne soupçonnaient même pas; les arts mécaniques en multipliaient l'abondance et en diminuaient le prix. — Plus récent était le progrès politique; les gouvernements commençaient à trouver leurs vrais principes, dans un siècle l'équilibre interne et l'arbitrage universel assureraient définitivement la sécurité des citoyens. — Progrès social, dont la perspective était plus nouvelle encore, et dont la théorie du moins s'élaborait : la conscience du besoin que nous avions les uns des autres nous rendrait plus humains; le bonheur, sans être également réparti, s'étendrait à une plus

grande masse d'individus; le bien-être deviendrait plus commun; la division du travail diminuerait la peine.

L'atmosphère était telle, que des adversaires même, la respirant, cédaient. Le souvenir du péché originel, d'Adam chassé de l'Éden, de la malédiction qui se perpétuait sur sa postérité misérable, s'atténuait; un Dieu de bonté l'emportait sur un Dieu de justice; certains chrétiens se ralliaient à un progrès qui n'arriverait jamais à sa limite extrême, mais qui s'accroîtrait jusqu'au voisinage des joies paradisiaques. La perfection divine se devait de permettre sur terre une perfection toujours plus grande; la science divine n'ignorait pas que ce qui est le premier dans l'ordre de la nature est moins bien réussi que ce qui vient ensuite; la sagesse divine, ayant créé les moyens qu'elle avait mis à notre disposition pour améliorer notre sort, ne pouvait nous interdire l'utilisation de ces moyens; en fait, la vérité divine avait favorisé une progression religieuse : au polythéisme avait succédé le monothéisme; au monothéisme, le judaïsme; au judaïsme, le christianisme. Le choix d'un peuple auquel le dépôt sacré serait remis avait été soigneusement préparé; la vraie foi ne s'était répandue que peu à peu, elle avait encore à se répandre; l'Église avait dû graduer ses conquêtes. L'âme individuelle, pareillement, passait de ses ténèbres à des clartés successives. Donc, il aurait été impie de penser que nous vivions dans des temps plus pervers; pourquoi, bien plutôt, ne pas participer au mouvement général ? La certitude que le présent était plus éclairé que les époques antérieures,

devait hâter notre marche. C'est d'Angleterre que venaient ces développements; les laïcs et les pasteurs qui parlaient de la sorte étaient persuadés que leur argumentation servait à réfuter les impies, et particulièrement ce Tindal qui avait fait remarquer qu'il était absurde de croire que Dieu avait attendu le règne de Tibère pour se manifester. Il n'y a pas deux vérités, disaient Tindal et ses adeptes; ou bien le christianisme se confond avec la vérité éternelle, ou bien il est faux. Il n'y a pas deux vérités, répondaient maintenant leurs contradicteurs : mais il y a une vérité graduelle. Rien n'opère que par degrés; rien, pas même le christianisme; rien, pas même la révélation. Le progrès est la loi du monde des âmes. [1]

Irradiant enfin toutes les manifestations de la pensée, agissait la raison empirique. Elle n'était pas innée; elle se formait, se fortifiait, s'achevait en quelque manière elle-même. Lessing apportait une contribution décisive à l'idée de progrès, en transférant à l'histoire de l'espèce le processus des individus, et en interprétant la raison comme un lent devenir.

Toutes ces données, réunies, emportaient la conviction. « Nous valons infiniment plus que nos ancêtres. Il y a plus de mœurs qu'autrefois, plus de politesse, plus de lumières, plus d'humanité. Nos pères sous François Ier étaient dans la barbarie, leurs mœurs étaient féroces. Aujourd'hui, tout est changé en mieux. Il me semble que M. l'abbé de Saint Pierre a tout à fait raison, dans ce qu'il dit

1. Ronald S. Crane, *Anglican Apologetics and the Idea of Progress. Modern Philology*, 1934.

des progrès que le genre humain fait peu à peu vers la raison universelle. » On saisit dans ces paroles d'un observateur européen, Jean-François de Boissy, Suisse qui a parcouru la France et l'Allemagne, et qui a vécu en Hollande, l'accent d'une ferme assurance. Il ne restera plus qu'à passer du progrès constaté à sa projection sur l'avenir, du progrès discontinu au progrès continu, du progrès croyance au progrès théorie; ce sera, plus tard, l'œuvre de Condorcet : *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* (1794).

* * *

Déjà nous avons dû dresser des actes de baptême pour des mots naissants : en voici encore un. En français, *civilisation* était un terme de jurisprudence, désignant l'opération qui transférait un procès du criminel au civil. Sans perdre tout à fait son sens juridique, il marque pour la première fois la différence entre un état sauvage et un état soumis aux lois dans l'*Antiquité dévoilée par ses usages*, de feu M. Boulanger (1766) : « Lorsqu'un peuple sauvage vient à être civilisé, il ne faut jamais mettre fin à l'acte de civilisation en lui donnant des lois fixes et irrévocables; il faut lui faire regarder la législation qu'on lui donne comme une civilisation continuée... » Le livre de feu M. Boulanger ayant été publié par le baron d'Holbach, on ne sait auquel des deux appartient la paternité. Toujours est-il que dans les années suivantes, le sens courant du mot devient celui que nous lui donnons encore aujourd'hui. Il se plaçait au sommet d'une

hiérarchie : au plus bas, la sauvagerie; ensuite, la barbarie; ensuite, la civilité, la politesse; ensuite, « une sage police »; enfin, la civilisation : « le triomphe et l'épanouissement de la raison, non seulement dans le domaine constitutionnel, politique et administratif, mais dans le domaine moral, religieux et intellectuel. »[1]

Si, au lieu du mot abstrait et de sa définition, nous voulons une vignette vive, spirituelle et mordante, qui serve à illustrer la grande pénurie de l'état primitif du monde, et le triomphe de l'état civilisé, nous la trouverons beaucoup plus tôt, dans *Le Mondain* (1736) et *La Défense du Mondain* (1737) de Voltaire. Nos pères étaient pauvres : y a-t-il du mérite à être pauvre ? Leur vie était frugale : moins par vertu que par ignorance. Cincinnatus est retourné à sa charrue parce qu'il n'avait rien de mieux à faire. Qu'on ne nous parle plus d'Ithaque ou de Salente, trop vantées par Fénelon; pour rien au monde nous n'aurions voulu y vivre. Le siècle d'or n'était qu'un siècle de fer. Illusion, la béatitude du premier couple, dans le jardin où il n'avait pas encore goûté aux fruits de l'arbre de la science, du bien et du mal :

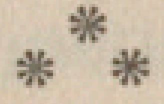
Mon cher Adam, mon gourmand, mon bon père,
Que faisais-tu dans les jardins d'Eden ?
Travaillais-tu pour ce sot genre humain ?
Caressais-tu Madame Ève, ma mère ?
Avouez-moi que vous aviez tous deux
Les ongles longs, un peu noirs et crasseux,
La chevelure un peu mal ordonnée,
Le teint bruni, la peau bise et tannée,

1. Lucien FEBVRE, *Civilisation. Évolution d'un mot et d'un groupe d'idées*, 1930.

Sans propreté l'amour le plus heureux
N'est plus l'amour, c'est un besoin honteux.
Bientôt lassés de leur belle aventure,
Dessous un chêne ils soupent galamment
Avec de l'eau, du millet et des glands :
Le repas fait, ils dorment sur la dure :
Voilà l'état de la pure nature.

Aujourd'hui, le plaisir s'offre à nous sous mille formes heureuses et délicates : nous jouissons des produits que le monde entier nous envoie; les beaux-arts rivalisent pour charmer nos yeux; nous habitons de belles maisons, nous nous promenons dans de beaux jardins; à nous, les carrosses, les bains parfumés, les tables élégamment servies, les mets savoureux, le champagne, les petits soupers. Reconnaissons ce que nous ne saurions nier sans hypocrisie; que chacun de nous ose s'écrier :

Le Paradis terrestre est où je suis.



Entre les deux directions on hésitait, surtout quand il s'agissait de cas d'espèce. Utilité ou nuisance des lettres et des arts ? Il était vrai que ce produit de la richesse corrompait les mœurs; que la corruption des mœurs causait la ruine des empires; et non moins vrai que ce produit du goût embellissait les jours; et que l'homme, sans les joies de la beauté, était le plus misérable des animaux. Si on abordait la question du luxe, on était perdu; le premier venu saisissait sa plume, composait une apologie ou un réquisitoire; radotages jamais finis, « mine inépuisable de sottises ».

Le luxe était dangereux en soi, le luxe ne devenait dangereux que dans les États mal gouvernés. Il y avait deux luxes, l'un coupable et l'autre vertueux. Deux luxes encore, l'un aristocratique et l'autre populaire. Et deux encore, l'un commençant, qui était légitime; l'autre qui devenait illégitime à partir du moment où l'envie de briller poussait à se procurer des ornements qu'on ne pouvait plus payer. D'autres concluaient qu'on discutait bien vainement sur le luxe, puisqu'il était une réalité : bonne ou mauvaise il fallait l'accepter. Helvétius était pour les mœurs primitives, pour l'égalité des conditions, et pour le luxe; le baron d'Holbach était contre le luxe et pour la civilisation. Des sondages provoqués par une vaste enquête sur le primitivisme, et qu'on vient de pratiquer dans la littérature inférieure de l'Angleterre du XVIIIe siècle, les romans populaires, les tracts à bon marché, les poèmes de poétastres, y révèlent la diffusion de la philosophie à la mode, obscurément acceptée dans toutes ses tendances; et on n'a pas été peu surpris de trouver dans les mêmes œuvres, côte à côte et fraternelles, l'idée que le monde dégénérait, l'idée que le monde progressait. [1] Le même héros, la même héroïne, sans se sentir déchirés, allaient vers une nature heureuse et disparue, vers une nature heureuse et encore à venir.

Mais ce n'est pas dans ces régions obscures; c'est à la pleine lumière du jour et en grand appareil que

1. *A Documentary History of Primitivism and related Ideas.* Vol. I, *Primitivism and related Ideas in Antiquity*, by Arthur O. Lovejoy, George Boas. Baltimore, 1935. — *Primitivism and related Ideas in English Popular Literature of the Eighteenth Century*, by Lois Withney. Baltimore, 1934.

Physis et Anti-Physis s'affrontaient; et qu'au moment où Physis emportait la victoire dans le sentiment de l'Europe, Anti-Physis s'imposait à son action.

Vers le milieu du siècle, en effet, un grand changement se produisait dans l'économie politique. Au mercantilisme allait succéder la physiocratie. Le mercantilisme n'avait pas mis moins de trois siècles à épuiser sa force; il s'était installé, avait recueilli l'adhésion des gouvernements, trouvé un grand ministre, Colbert, qui l'avait appliqué par système, suscité enfin des théoriciens qui l'avaient mis en formules. L'enrichissement national ne pouvait venir que d'une politique adroite des métaux précieux; en conséquence, la conquête de ces métaux devait être confiée à l'État; celui-ci favoriserait l'exportation, réduirait l'importation, de façon que la balance du commerce lui fût profitable; tout le monde ne pouvant gagner à la fois, il prendrait toutes mesures nécessaires pour entrer dans une concurrence victorieuse avec ses voisins, et établirait sur eux son hégémonie. Or c'en était fait; l'équipe des mercantilistes, Melon, Dutot, Véron de Forbonnais, et leurs Essais et leurs Réflexions sur le commerce, cédait la place à une autre, Gournay, Quesnay, Mirabeau, Turgot, Lemercier de la Rivière; et celle-ci, savante, éloquente, animée de la foi des prosélytes, défendait à la fois une nouvelle pratique et une nouvelle philosophie. Elle exaltait Physis. Assez longtemps on avait cru que l'or et l'argent constituaient la richesse; la terre, et la terre seule, possédait une vertu productrice. L'industrie était stérile, parce

que précaire, transférable à l'étranger, toujours menacée par quelque changement; même prospère, était un travail de seconde main, ne faisant jamais que transformer ce que fournit la terre. Stérile, le commerce, ne faisant jamais que transférer ce que fournit la terre. Stérile, le revenu des capitaux, n'étant jamais qu'un prélèvement onéreux et abusif. Au contraire, la terre créait, et créait annuellement; la puissance qui multipliait ses richesses était l'agriculture. La prospérité du monde venait de la propriété foncière; sur ce principe devaient s'organiser la politique, la morale, la pédagogie même : le tout.

Le mercantilisme portait de préférence la marque anglaise, la physiocratie la marque française : aussi cette dernière était-elle une idéologie. Toutes les idées que nous avons montrées en circulation, le libéralisme qui laisse agir les lois par elles-mêmes avec un minimum de contrainte, le despotisme éclairé qui, étant éclairé, opère dans le sens de la raison, le caractère sacré de la propriété, l'intérêt de chacun est l'intérêt de tous, revenaient dans les prêches de ses sermonnaires. Toutes ces idées, et notamment celle-ci, qu'une réforme universelle s'accomplirait facilement, grâce à quelques principes enfin reconnus; rien de plus aisé que de ne pas entraver le bien qui tend à se réaliser de lui-même; les directives suffisantes pour assurer le bonheur du plus vaste empire pouvaient se contenir en cinquante pages, soixante au plus. Aussi la Nature se devait-elle d'intervenir, ici encore : et en effet, la voici. Elle apparaissait comme la bonne mère nourricière, qui avertit par l'ordre des

saisons qu'il est temps de semer et de récolter, qui donne la pluie aux pâturages et le soleil aux vergers, qui multiplie inlassablement les biens véritables, pour peu qu'elle soit sollicitée par l'homme. Le Physiocrate est celui qui se sent englobé dans les lois essentielles de l'ordre naturel, la Physiocratie est le Code de la Nature.

Le *Journal économique*, feuille du parti, enregistrait avec joie l'adhésion des pays voisins. A Florence on établissait une Académie d'agriculture; la nation suédoise faisait admirer la grandeur de sa sagesse en formant une Académie dont le soin principal était d'étudier la nature, les propriétés du pays, et d'en diriger l'exploitation; le vaste corps de l'Allemagne s'excitait à imiter l'Angleterre dans son rôle économique; la Hollande avait compris qu'il fallait donner dans sa république une grande place aux propriétaires du sol. Aussi l'Europe fut-elle particulièrement attentive lorsque Louis XV tenta l'expérience par laquelle le sort de la réforme devait se décider. Pour que celle-ci montrât son efficacité, il fallait que le grain fût d'un bon prix. Pour que le grain fût d'un bon prix, il fallait que fonctionnât la loi de l'offre et de la demande : laissez faire et laissez passer. Une déclaration du mois de mai 1763 et un avis du mois de juillet 1764 établirent la liberté de la circulation des grains à l'intérieur du royaume, la liberté de l'exportation à l'étranger. S'ensuivirent des difficultés, des mécomptes, une disette dans plusieurs provinces, qui amenèrent des mesures rétrogrades : l'abbé Terray, nommé en 1769 contrôleur général, sans revenir tout à fait au protectionnisme, limita

les mesures qui venaient d'être prises. Il tomba du pouvoir en 1774, et un grand espoir ressuscita lorsque Turgot fut nommé à sa place. Ami de Gournay; ayant fait ses preuves dans l'intendance de Limoges; philosophe, ami du bien public, inscrivant dans son programme que sous son gouvernement il n'y aurait ni banqueroute, ni augmentation d'impôts, ni emprunt, Turgot fut accueilli avec enthousiasme. Mais bien vite attaqué, dépopularisé, devenu l'affameur, il fut disgracié le 12 mai 1776; et la physiocratie, bien qu'il ne s'identifiât pas entièrement avec elle, fut ruinée par sa chute.

Celle-ci ne s'expliquait pas toute par des raisons particulières à la France. 1776; c'était l'année où Adam Smith publiait *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations*. Adam Smith partait de la Nature, comme tout le monde; l'homme n'avait qu'à suivre le Code de la Nature, une fois de plus. Seulement, le Code de la Nature parlait un autre langage. La valeur suprême devenait le travail. Déjà résonnait le bruit des tissages; déjà la cellule n'était plus la famille, mais l'usine; déjà le centre de gravité de la vie économique était déplacé; déjà commençait l'ère de l'industrie; déjà, par elle, naissaient d'autres progrès et d'autres maux pour le monde.

CHAPITRE III

DIDEROT

« Lorsqu'on essaie de définir Rousseau par opposition aux philosophes de son temps, un homme nous gêne : c'est Diderot, cet adorateur de la nature, cette machine à sensations, cette source d'enthousiasme. Dès qu'on parle en termes généraux, il semble qu'il recouvre Rousseau, qu'il le double, et souvent se confonde avec lui... »[1] — Le fait est que si l'on veut établir des classifications tranchées, — Raison ici, et là, Sentiment — Diderot est un gêneur. Mais à qui tente de suivre le devenir des esprits et des âmes, Diderot est utile, Diderot est nécessaire. Car il montre la coexistence, instable et provisoire, de deux forces qui, bientôt, iront divergeant.

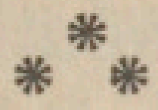
Qu'on a plaisir à vivre dans sa compagnie! Si pittoresque, vêtu de sa grande redingote de peluche grise, aux poches bourrées de livres; ou de sa vieille robe de chambre, qu'il a fait passer à la postérité en la décrivant. Si simple, si franc, si peu poseur; on n'a pas l'air d'un intrus qui veut forcer ses confidences : il suffit de l'écouter; il se

1. Gustave LANSON, *Histoire de la littérature française. Jean-Jacques Rousseau.* Début.

confesse lui-même et tout au long du jour. Comme lorsque Garat lui rendit visite; Garat ne put placer un mot; et Diderot, ayant esquissé un plan de législation, donné à choisir entre cinq ou six sujets de drames et de tragédies, exposé ses idées sur Tacite et sur les traductions, joué une scène de Térence, chanté une chanson qu'il avait faite en impromptu dans un souper, récité une comédie, déclara que la conversation de ce jeune Garat avait beaucoup de mérite, et prit congé de lui avec douleur. Bouillonnant; mélange tumultueux d'idées, de projets, d'occupations, de rêves. Rousseau, qui le connaissait bien, écrit un jour à Mme d'Épinay : « Je suis perdu s'il s'arrange pour me venir voir, cent fois il en fera le projet et je ne le verrai pas une. C'est un homme qu'il faudrait enlever de chez lui et prendre par force, pour lui faire faire ce qu'il veut. » Et une autre fois : « Quant à moi, je pense que le Diderot du matin voudra toujours aller vous voir, et que le Diderot du soir ne vous aura jamais vue. Vous savez que le rhumatisme le tient aussi quelquefois, et quand il ne plane pas sur ses deux grandes ailes auprès du soleil, on le trouve sur un tas d'herbe perclus des quatre pattes. » Diderot du matin, Diderot du soir, Diderot qui plane, Diderot à quatre pattes : c'est fort bien vu. Si généreux, aussi; prodigue de tous ses biens, donnant son argent, son temps, sa peine, et même sa prose : un des rares hommes de lettres qui n'aient pas été désespérément attachés à leurs écrits; capable de les laisser de côté, de ne pas les imprimer, de les passer à ses amis, de les abandonner comme un fruit tombé entre cent du grand arbre fécond, le ramasse qui

voudra. Un peu lourd, un peu vulgaire; faisant honneur, en un seul souper, à plusieurs bouteilles de champagne rouge, de champagne blanc mousseux, de vin des Canaries, sans compter des liqueurs de deux ou trois espèces; sentant son ventre s'arrondir et lutter contre les boutons de sa veste, après dîner. Étourdi; prompt à se mêler de ce qui ne le regardait pas; familier, prodigue d'embrassades et de claques amicales; encombrant. Mais jamais mesquin, jamais hypocrite, jamais envieux; de sorte que ses défauts même ne sont pas moroses. Si fertile, si prodigue de connaissances et d'idées, qu'on peut trouver des génies plus profonds peut-être : mais plus riches, non pas.

Richesses qui sont chez lui paisiblement contrastées, et qu'il accumule sans souffrir de leur disparate. Pourquoi souffrirait-il ? Il est joyeux de sentir tant de forces diverses affluer vers lui, émaner de lui.



Une épigraphe : « Mes parents ont laissé après eux un fils qu'on appelle Denis le Philosophe : c'est moi. »

Il est Denis le Philosophe. Il fait partie des frères; il les connaît tous, puisqu'il les a groupés autour de lui; et il est l'ami intime de quelques-uns, Grimm, Helvétius, d'Alembert, Condillac, le baron d'Holbach; il admire Montesquieu, auquel il a rendu un solennel hommage; il n'aime pas beaucoup Voltaire, son caractère est trop différent, mais Voltaire l'estime parce qu'il le tient pour un des premiers du monastère : aussi voudrait-il

le faire entrer à l'Académie; si l'Atlas de l'*Encyclopédie* comptait parmi les Quarante, le parti s'en trouverait renforcé. Pour le philosophe, Diderot a toutes les ambitions; le magistrat rend la justice, le philosophe lui apprend ce qu'est le juste et l'injuste; le militaire défend la patrie, le philosophe lui apprend ce qu'est la patrie; le prêtre recommande au peuple le respect pour les dieux, le philosophe apprend au prêtre ce que sont les dieux; le souverain commande à tous, le philosophe lui apprend l'origine et les limites de son autorité. S'il était le maître, il ornerait de la couronne civique la tête du philosophe, *ob servatos cives*.

C'est lui qui a trouvé la métaphore, que nous avons citée, pour dire que les lumières allaient dissiper les grandes taches d'ombre qui couvraient encore la surface de la terre; et le symbole que nous avons rappelé, pour montrer l'Expérience, devenue géante, ébranlant les colonnes du temple de l'erreur. Il a suivi l'évolution même de la science, passant de la géométrie à la physique mathématique, et de la physique mathématique à l'histoire naturelle : il s'est passionné pour l'anatomie, pour la physiologie : il a étudié les fibres et les tissus, les nerfs et les os, les organes; il a vu palpiter la chair et circuler le sang; il a enlevé au métaphysicien le droit de parler de l'homme, pour le confier au médecin.

Étudier sa morale équivaut à retrouver à peu près toutes les affirmations et les hésitations de la philosophie. Le goût des questions morales; la morale-science; la morale rationnelle; la morale instinctive; la morale qui lie l'intérêt particulier

au bien de l'espèce. Mais aussi, le regret de n'arriver point à faire un code de morale; la conscience de la relativité de la morale; la crainte que la même morale ne fût pas adaptée au sage et à la foule; et, plus que toutes choses, le déterminisme envahissant, qui excluait la possibilité même d'une moralité. Le maître de Jacques le Fataliste aurait bien voulu se croire libre; mais les arguments que Jacques le Fataliste jetait dans la balance la faisaient pencher vers le non; nous sommes tels qu'il convient à l'ordre général, à l'organisation particulière de chaque être; nous ne pouvons rien changer aux lois qui nous conditionnent; et dès lors, si la liberté est, philosophiquement parlant, un mot vide de sens, il n'y a point d'acte qui mérite la louange ou le blâme, il n'y a ni vice ni vertu, il n'y a rien dont il faille récompenser ou punir.

C'est ce Diderot-là qui a déclamé contre les tyrans; qui a déclaré que l'homme possédait un droit indiscutable à la liberté politique; que les citoyens ont bien voulu se dépouiller d'une partie de leur indépendance pour la confier à un pouvoir qui n'était que leur délégation; qui a défendu la sécurité et la propriété. C'est ce Diderot-là qui, en matière de pédagogie, a préconisé, pour remplacer l'éducation monastique, une éducation d'État, obligatoire et laïque; une éducation où le latin céderait la place aux langues vivantes; où les maîtres suivraient l'évolution de l'esprit des enfants, allant du plus simple au plus compliqué; où l'on formerait des hommes de science, des agriculteurs, des économistes, en un mot des citoyens utiles à l'État; où les arts mécaniques, ses protégés, seraient à

l'honneur. C'est ce Diderot-là, curiosité universelle, qui, comme tout le monde, a recherché le principe des beaux-arts; qui a lu Platon et saint Augustin, Shaftesbury et Hutcheson, l'abbé Le Batteux et le P. André, Wolff et Hagedorn, tous ceux qu'on pouvait lire et quelques autres encore; qui, après tant d'avis différents, s'est trouvé bien embarrassé; et qui s'est décidé à définir le beau en ces termes : « J'appelle beau, hors de moi, tout ce qui contient en soi de quoi réveiller dans mon entendement l'idée de rapports; et beau par rapport à moi tout ce qui réveille cette idée »; le rapport se trouvant être « une opération de l'entendement, qui considère soit un être, soit une qualité, en tant que cet être ou cette qualité suppose l'existence d'un autre être ou d'une autre qualité. » — « Placez la beauté dans la perception des rapports, et vous aurez l'histoire de ses progrès depuis la naissance du monde jusqu'aujourd'hui. »

Ce Diderot-là n'a pas fait de l'anticléricalisme l'occupation dominante de sa vie; il n'en a pas moins été un des accusateurs les plus violents du Christ, dans le grand procès. Il a d'abord professé le déisme, et vite l'a dépassé : si on ne croit pas aux dieux, pourquoi les reléguer dans les intervalles des mondes ? Mieux vaut les nier franchement. Il l'a fait; il est devenu athée. Il a cru, ainsi que Naigeon qui le suivait comme un caniche son maître, que la terre apaisée serait heureuse, si on effaçait l'image de Dieu. Contre Dieu il a éprouvé de la colère, de l'amertume, de la fureur : témoin sa fable sur le misanthrope qui s'était réfugié dans une caverne où il méditait profondément sur les moyens de se

venger de l'espèce humaine; alors ce misanthrope sortit de sa caverne en criant : Dieu! Dieu! « Sa voix s'étendit de l'un à l'autre pôle, et les hommes commencèrent à se disputer, à se haïr et à s'entr'égorger. C'est ce qu'ils ont fait depuis que cet abominable nom fut prononcé, et c'est ce qu'ils continueront à faire jusqu'à la consommation des siècles. » Matérialiste, il a cru aux atomes d'Épicure et de Lucrèce, en leur prêtant la sensibilité et l'intelligence confuses dont les avait douées Maupertuis; et il s'est donné la fête d'assister à la production et à la destruction des mondes.

Si nous nous bornions à cet aspect de son caractère, même du fond du royaume des ombres il trouverait le moyen de protester. Lorsque Van Loo fit son portrait, il ne fut pas content. Van Loo n'avait rendu qu'une physionomie : or, disait Diderot, j'en avais cent par jour, selon l'humeur qui m'affectait. J'étais serein, triste, rêveur, tendre, violent, passionné, enthousiaste. Les impressions multiples de mon âme se succédaient si rapidement sur mon visage, que l'œil du peintre le trouvait différent d'un moment à l'autre, et le manquait. — De même pour son esprit : il était Pantophile, il aimait tout. Sa forme favorite était l'effusion; et après l'effusion, le dialogue : la voix qui affirme et celle qui contredit; Lui et l'Autre; sans risquer de tomber dans les concetti, constatons qu'il restait toujours un peu de Lui dans l'Autre, un peu de l'Autre dans Lui. Toujours le Neveu de Rameau et son interlocuteur, non pas qu'il fût indécis et que, comme le personnage dont parlera plus tard Manzoni, entre le oui et le non il fût d'un

avis contraire En fait, il prenait parti nettement; mais son intelligence était si compréhensive, qu'elle regrettait toujours une partie de ce qu'elle devait abandonner. On a dit, excellemment, qu'à la vérité simple et ingénue que beaucoup de ses contemporains croyaient avoir fixée, il avait opposé le mouvement de la vie, qui rend cette vérité mobile; et que sa pensée, en s'attaquant aux données qui se présentaient à elle, leur ôtait leur caractère de résistance, jusqu'à ce qu'elle régnât en souveraine sur un monde qu'elle transformait à son gré. Explication profonde de tous les Diderots qui sont dans Diderot. Laissons maintenant celui qui, par l'*Encyclopédie*, a été le héraut du siècle des lumières; et voyons celui qui, par l'influence avouée qu'il a exercée sur les initiateurs du Sturm und Drang, a été l'un des initiateurs du romantisme européen.

***

Une autre épigraphe : « Si la nature a fait une âme sensible, vous le savez, c'est la mienne... »

Et d'abord une âme imaginative. Jaillissement perpétuel, ébauches, sujets, développements, digressions chéries, une foule d'œuvres en une seule œuvre. Force vive, qui trouve le réel un peu mesquin par rapport à ce qu'elle crée : commodément installé dans un coin de sa maison, l'homme d'imagination multiplie ses songes; il n'a pas besoin de voyager s'il veut découvrir; pourquoi descendre du grenier à la cave et remonter de la cave au grenier, quand on rêve si bien sans quitter son fauteuil? S'il consent à se rendre à la campagne

pour répondre à une invitation, il y porte un romanesque dans lequel des nuances subtiles sont déjà contenues. De sa fenêtre, au Grandval, il regarde le petit bois qui défend la maison contre le vent du Nord, le ruisseau qui court à travers des ronces, des joncs, de la mousse et des cailloux; le coup d'œil lui paraît « pittoresque et sauvage ». La nuit, de son lit même, il prend plaisir à entendre le vent qui souffle avec violence, la pluie qui frappe les gouttières, l'orage qui agite les arbres avec fracas, la basse continue qui gronde. Il n'ira pas beaucoup plus loin, sauf à Langres et à Bourbonne; dans sa vieillesse et malgré ses serments, en Russie. Il n'en contribuera pas moins, et puissamment, à faire entrer la nature pittoresque dans les acquisitions humaines. Par le détour des tableaux : il décrira si bien les paysages qu'il aura vus aux Salons, les rochers, les précipices, les ruines, les couchers de soleil, les clairs de lune, et particulièrement les naufrages, que les privilégiés qui le liront finiront par s'émouvoir à son contact. Qui a donné les conseils suivants à l'artiste ? « Ne quitte ton atelier que pour aller consulter la nature. Habite les champs avec elle. Va voir le soleil se lever et se coucher, le ciel se colorer de nuages. Promène-toi dans la prairie, autour des troupeaux. Vois les herbes brillantes des gouttes de la rosée... »[1] C'est Diderot. Qui a orienté la poésie de la façon suivante : « La poésie veut quelque chose d'énorme, de barbare et de sauvage ? »[2] C'est Diderot.

Son cœur est effervescent. Il frémit, il ne sait

1. *Salon de* 1765. *Lauterbourg.*
2. *De la poésie dramatique. XVIII, Des Mœurs.*

ce qu'il éprouve, comme il se sent triste, comme il se sent heureux! Tout l'être s'agite, et son exaltation se traduit par des larmes. Diderot marie sa fille, et, la perdant, il pleure de chagrin; il la voit heureuse, du coup il pleure de tendresse; il songe à la mort de ses parents, et il pleure de désespoir. Diderot entre dans de telles colères qu'il s'arrache les cheveux, qu'il se frappe la tête contre le mur : « le mal est que je ne me fâche jamais jusqu'à un certain point que les entrailles une fois émues ne tressaillent plusieurs jours de suite ». Diderot ne demeure pas dans l'état paisible que procure une raison satisfaite; sa température habituelle est excessive; il brûle d'une fièvre de sensibilité.

Cette sensibilité, loin de rougir d'elle-même, est fière de ses emportements : si quelqu'un ne les partage pas, ce quelqu'un est bien à plaindre. Elle s'exclame : « O mon ami! » Elle interpelle les vivants : « O ma Sophie »! Et les morts : « O Sénèque! » Elle gourmande, elle bouscule, elle s'irrite. Elle prend des attitudes, exagère son pathétique, se regarde et s'écoute avec complaisance : elle est particulière, elle est unique, elle est fatale; par elle le drame est dépassé, le mélodrame est atteint.

Ces facultés-là, déchaînées, le font différer de ses amis; et de d'Alembert, par exemple, comme le feu diffère de la glace. Elles inspirent à l'athée l'éloge du culte catholique : qui, assistant à l'adoration du Vendredi Saint, ou bien à la procession de la Fête-Dieu, voyant la majesté du cortège, écoutant le chant des prêtres et les répons de la foule, touché par le grand, le sombre, le solemnel, le mélancolique qui se dégagent des cérémonies religieuses, ne pro-

testerait contre « les absurdes rigoristes » qui demeuraient insensibles ? Si bien que l'ennemi du christianisme s'associe, en passant, au mouvement d'apologétique qui veut montrer que la religion est vraie parce qu'elle est touchante. Ce matérialiste croyait fermement à la suprématie de l'esprit; ce déterministe, lorsqu'il songeait à son amour pour Sophie Volland, ne voulait pas admettre qu'il fût le résultat de causes indépendantes de son choix personnel, s'indignait contre Naigeon qui l'aurait fait dépendre du passage de quelque comète, et enrageait contre une philosophie que son cœur ne pouvait s'empêcher de démentir. Cet ennemi des tyrans s'enthousiasmait pour Catherine de Russie. Ce partisan de la morale de l'intérêt ne pratiquait que la morale du sentiment; il professait cette maxime, déjà fâcheusement illustrée par l'abbé Prévost, que tout était permis à celui qui était bon. Cet esthéticien réduisait le beau à un rapport rationnel; en même temps, il faisait révolution, parce qu'à travers la foule de ses préjugés, celui du sujet, celui de l'utile, celui de la morale, celui de la philosophie, celui de l'idéal, et beaucoup d'autres, il arrivait à défendre la sincérité contre l'artifice, « le démon intérieur » de l'artiste, contre les conventions, et à proclamer la valeur émotive de l'art, disant : Soyez émus, quand les autres disaient : Soyez raisonnables. De même il exaltait la valeur émotive de la scène : O spectateur insensible, pourquoi es-tu venu au théâtre, sinon pour pleurer ? Il pleurait avec délices; il pleurait en lisant le récit des malheurs de Paméla, de Clarisse; et à travers l'espace, il embrassait Richardson, en pleurant.

Tout céderait à l'analyse; à moins que notre vie psychologique ne fût animée par les petites perceptions obscures qui échappent à l'analyse. Tout devait se faire par méthode; à moins que la méthode ne fût un procédé, froid et lourd, infiniment inférieur à l'esprit d'invention qui s'agite, se meut, se remue d'une manière originale; la méthode, par rapport au génie, était le cri du coucou par rapport au chant du rossignol. Et comme il était agréable de se lancer à perte de vue dans les hypothèses, dans les systèmes grandioses qui n'étaient peut-être pas tout à fait certains, mais qui étaient si séduisants! Sa sensibilité, il la prêtait aux infiniment petits, aux particules indivisibles de la matière; et il la projetait jusqu'aux étoiles. Par elle il espérait défier la mort. Le marbre qui avait enfermé le corps de deux amants s'effriterait et se mêlerait à la terre; la terre nourrirait les cellules des plantes; les plantes nourriraient des cellules animées : et deux de celles-ci, se reconnaissant, se retrouveraient peut-être quelque jour. Sa spéculation philosophique prenait des allures de lyrisme :

Le premier serment que se firent deux êtres de chair, ce fut au pied d'un rocher qui tombait en poussière ; ils attestèrent de leur constance un ciel qui n'est pas un instant le même ; tout passait en eux et autour d'eux, et ils croyaient leurs cœurs affranchis de vicissitudes... [1]

A cette poésie manque seulement le vers, que Musset lui prêtera dans son *Souvenir* :

1. *Jacques le Fataliste*, Œuvres, tome VI, p. 117.

Oui, les premiers baisers, oui, les premiers serments
Que deux êtres mortels échangèrent sur terre,
Ce fut au pied d'un arbre effeuillé par les vents,
Sur un roc en poussière.

Ils prirent à témoin de leur joie éphémère
Un ciel toujours voilé qui change à tout moment,
Et des astres sans nom que leur propre lumière
Dévore incessamment.....

***

Si nous voulions réunir les sens divers que nous avons vu s'accumuler autour du mot Nature, il serait aisé de les trouver, sinon tous, du moins en grand nombre, sous la plume de Diderot.

Pour lui, suivant l'instant, le jour, l'humeur, le caprice, la réflexion, la théorie, le système, la Nature est l'ensemble des phénomènes extérieurs à nous; notre entendement est le petit cadre sur lequel son image vient se peindre. — Elle est le créé : on devrait lui élever un temple immense, où figureraient les représentants de tous les animaux et de toutes les plantes. — Elle est bonne et pleine d'attentions : il lui plaît quelquefois de placer une âme sensible et un cœur très délicat dans un homme de la condition la plus commune. — Elle est artiste; elle a réservé le bleu pour les cieux, et, avec le vert, elle a tissé le manteau de la terre au printemps; l'art imite la manière subtile avec laquelle elle nous dérobe la liaison de ses effets. — Elle sait ce qu'elle fait; elle ne produit pas de forme qui n'ait sa raison d'être, pas de mal sans son remède, et même pas de gouvernement où elle ne pose des limites au malheur des peuples. — Elle est habile;

elle a voulu que l'amour et la haine fussent redoutables, parce que son but est la production et la conservation des êtres; l'énergie des passions de l homme est toujours proportionnée à cet intérêt. — Elle s'occupe du plus petit détail; elle prépare le tissu cellulaire, elle fabrique les membranes, aidée en ceci, il est vrai, de la maladie et du hasard. — Elle est juste; elle châtie les délits contre la société : vous êtes débauché, vous serez hydropique.

Elle est indifférente; pourvu que l'espèce se propage elle est satisfaite; elle ignore le bien et le mal.— Elle est capricieuse : l'espèce est pourtant composée des individus, et des individus elle n'a aucun souci. — Elle est inégale : tantôt elle reste longtemps engourdie et comme épuisée, tantôt elle fait effort pour donner de grands hommes. — Elle est capable de commettre d'étranges bévues et ne conseille pas toujours le bon parti dans le danger. — Elle est traîtresse, gardez-vous de vous fier toujours à son attrait. — Elle est cruelle; elle extermine les êtres dont l'organisation s'arrange mal avec les lois de l'univers. — Elle est l'ennemie infatigable qui poursuit l'homme depuis sa naissance; l'homme, s'il veut vivre, doit lutter contre elle en s'unissant aux autres hommes, ses frères. Elle est immorale; tout ce qui vit cherche son bien aux dépens d'autrui. Elle est incohérente. Elle est aveugle : elle ne veut pas, elle est, tout simplement. Est-elle, à proprement parler? Multiplicité et enchaînure de séries contingentes, elle n'a pas en soi de raison d'être. Nos sens peuvent-ils l'atteindre? Certaines causes des phénomènes sensibles n'ont pas de rapport avec nos sens.....

Mais parmi tant de sens, dont nous ne prétendons pas épuiser la liste, il en est un qui semble l'emporter : la Nature est l'instinct profond qui anime l'individu, qui le magnifie, et qui lui confère sa grandeur privilégiée, fût-ce en opposition avec tout l'univers. Sans cet instinct, pas de caractères forts, pas de types originaux, pas de génies. Sans lui, nous serions emportés dans le flot mouvant des choses. Car nous passons, sans que nous puissions connaître soit la place que nous occupons, soit les limites réelles du temps qui nous est assigné; nous passons comme des éphémères; le monde est un composé qui tend sans cesse à sa destruction, une succession rapide d'êtres qui s'entre-suivent, se poussent, et disparaissent : mais du moins l'individu obtient, par l'intensité de ses puissances, ce que lui refuse la durée. Sans ce même instinct, nous serions un esclave dans un troupeau d'esclaves. L'individu peut bien essayer d'établir un compromis entre le spontané et l'acquis, le barbare et le corrompu; il peut bien vouloir se bâtir une demeure intermédiaire entre la hutte et le palais : au moment même où il pense se contenter de ce compromis, il pousse un cri et s'échappe :

L'enfant de la nature abhorre l'esclavage;
Implacable ennemi de toute autorité,
Il s'indigne du joug; la contrainte l'outrage;
Liberté, c'est son Vœu; son cri, c'est Liberté.
Au mépris des liens de la société,
Il réclame en secret son antique apanage.
  Des mœurs ou grimaces d'usage
Ont beau servir de voile à sa férocité;
  Une hypocrite urbanité,
Les souplesses d'un tigre enchaîné dans sa cage,
  Ne trompent point l'œil du sage;

Et dans les murs de la cité,
Il reconnaît l'homme sauvage
S'agitant dans les fers dont il est garrotté.[1]

Ainsi l'éleuthéromane se retrouve sous le civilisé. Il tressaille quand il lit le récit que Bougainville a fait de son séjour dans l'île heureuse où ses vaisseaux ont abordé; il sent s'émouvoir ce « je ne sais quoi de sauvage » qui reste au fond de son âme; il voudrait redevenir l'Otaïtien qui goûte à toutes les voluptés de la vie primitive. Mais il sait bien qu'il ne le peut pas; et ici s'engage le combat non seulement contre la société, mais contre lui-même, le combat qui déchire l'homme romantique. « Voulez-vous savoir l'histoire abrégée de presque toute notre misère ? La voici. Il existait un homme naturel; on a introduit au dedans de cet homme un homme artificiel; et il s'est élevé dans la caverne une guerre civile qui dure toute la vie. Tantôt l'homme naturel est le plus fort; tantôt il est terrassé par l'homme moral et artificiel; et, dans l'un et dans l'autre cas, le triste monstre est tiraillé, tenaillé, tourmenté, étendu sur la roue; sans cesse gémissant, sans cesse malheureux, soit qu'un faux enthousiasme de gloire le transporte et l'enivre, ou qu'une fausse ignominie le courbe et l'abatte. »[2]

Lorsque Rousseau est venu voir Diderot, tandis qu'il était prisonnier au donjon de Vincennes, et qu'il lui a fait connaître le sujet du concours de l'académie de Dijon, *Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les*

1. *Les Eleuthéromanes*, 1772.
2. *Supplément au voyage de Bougainville, ou Dialogue entre A et B.* Écrit en 1772. Œuvres, tome II, p. 246.

mœurs, Diderot l'inventif lui a-t-il conseillé de prendre le contre-pied de l'opinion reçue, et de commencer la carrière qui devait le conduire à bouleverser la psychologie de l'Europe ? Sans doute ne saurons-nous jamais ce qui s'est exactement passé ce jour-là; mais son intervention est dans la logique des possibles. De cet instant, je fus perdu, dit Jean-Jacques. De cet instant s'est prise une attitude nouvelle devant la vie.



TROISIÈME PARTIE

DÉSAGRÉGATION

LIVRE TROISIÈME



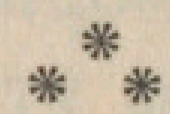
CHAPITRE I

LES DÉISMES : BOLINGBROKE ET POPE

Ainsi les philosophes des lumières n'ont pas résolu les problèmes qui naissaient de leur recours à la nature; ainsi des forces opposées à celles de la déesse raison se sont déchaînées sous leurs yeux, au milieu d'eux, et quelquefois grâce à eux. Nous arrivons maintenant au plus grave peut-être des malentendus qui ont désagrégé leur doctrine, puisqu'il s'agit des rapports de l'humain et du divin. Une religion demeurerait encore, l'athée était l'ennemi. Mais peut-il y avoir une religion sans dogmes ? sans Église ? Si elle est ce qui lie, peut-il y avoir une religion qui ne lie pas ? « Une grande question à décider, ce serait de savoir si cette partie de l'armée fait un corps... Car ici, point de temples, point d'autels, point de sacrifices, point de guides. On ne suit point d'étendard commun, on ne connaît point de règlements généraux; la multitude est partagée en bandes plus ou moins nombreuses, toutes jalouses de l'indépendance. »[1] Le fait est

1. DIDEROT, *La Promenade du sceptique*. 1747.

qu'au lieu de la catholicité qu'on voulait atteindre, on aboutissait à l'éparpillement, à l'isolement, à des différences irréductibles dans cette affirmation si simple, Je crois en Dieu : encore fallait-il savoir au juste à quel Dieu on croirait. A regarder de près, on constate qu'il n'y a pas eu un déisme, mais plusieurs déismes, différents, en opposition, voire en dispute. Le déisme de Pope n'est pas celui de Voltaire, et celui de Voltaire est extrêmement loin de celui de Lessing. Dès lors, l'unité de croyance était décidément perdue.



Un libertin dans sa jeunesse; un cynique, ne prenant pas la peine de cacher ses vices, dont il disait seulement qu'il espérait qu'ils seraient compensés par ses vertus. Un homme à bonnes fortunes, un ami des femmes, qui, même quand il s'est rangé, a gardé le goût des femmes, et qui a volontiers pris des airs de grande coquette. Un Lord anglais, sachant ce qu'il devait à son rang : un somptueux train de vie, de la dépense et de la prodigalité, des châteaux, des jardins, des invitations, des réceptions, des amis, une clientèle; une sociabilité qui n'excluait pas des manières légèrement hautaines, juste assez pour marquer les distances. Un politicien d'envergure, ayant longtemps exercé le pouvoir; et déchu du pouvoir, ayant pris une position plus avantageuse peut-être, celle de chef de l'opposition. Il n'ignorait ni les procédés par lesquels on mène habilement un parti,

ni le tarif exact des consciences; et c'est de cela, outre de sa disposition naturelle, que lui venait ce dédain à peine perceptible pour les êtres humains, généralement semblables à ceux qu'il avait commandés ou achetés. Un esprit cultivé, surtout en superficie; une intelligence rapide et brillante; une mémoire qui lui permettait d'utiliser à point ce qu'il avait lu : et il avait beaucoup lu. Un excellent orateur, un causeur prodigieux, paraît-il : nous voudrions bien l'avoir entendu, car ses livres déçoivent un peu; de son vivant déjà, on avait l'impression d'être séduit par une première lecture, et un peu moins par une seconde; il laissait tomber ses écrits plutôt qu'il ne les publiait; il donnait des lettres, des essais, des brochures, plutôt que des livres compacts. Un cosmopolite, qui avait profité de deux longs exils pour faire de la France sa seconde patrie, et qui pratiquait le français aussi bien que sa langue maternelle. Un philosophe, mais qui regardait sa doctrine comme plus convenable à des êtres privilégiés qu'à la foule, et qui ne s'en servait pas toujours dans la pratique. Il laissait aller ses idées aussi loin qu'elles le voulaient, sans oublier qu'un tory, âme du parti conservateur, doit pourtant conserver quelque chose. — Tel était le vicomte Saint-John, devenu, par la grâce de la reine Anne, Lord Bolingbroke. Il y avait peu de noms plus fameux que celui-là.

Un poète. Enfant, il n'avait vécu qu'en compagnie des poètes anglais, français, italiens, latins et grecs; adolescent, il n'écrivait qu'en vers; jeune homme, ses vers passaient de main en main, soulevant un murmure d'admiration; un prodige

qui, à vingt-trois ans, s'était classé comme le premier des écrivains de son époque. Les dieux ne l'avaient pas doué d'une pensée profonde, ni même d'une forte imagination créatrice : mais ils lui avaient donné le rythme et l'harmonie. Un hypersensible; un inquiet; dans le souffle du vent il voyait un orage, un orage qui ne s'élevait que contre lui; les caresses même lui semblaient égratignures; les compliments cachaient quelque intention maligne; sa vie, sans événements et, vue de l'extérieur, toute heureuse, était un continuel tourment. Toujours blessé, il blessait les autres en retour; et même il n'attendait pas, il prenait les devants : après quoi il se plaignait de l'injustice qu'on lui avait faite. Malingre et difforme; fils de papistes, et papiste lui-même, il n'avait pas été élevé dans les écoles aristocratiques; les louanges, le succès, la fortune, n'avaient pu effacer le souvenir premier de sa timidité et de sa solitude. Accueilli et fêté par les grands, bien qu'il fût simplement le fils d'un marchand drapier, il faisait payer aux gens de lettres le prix de son humeur chagrine. Ceux-là étaient les criminels qui empoisonnaient par leur jalousie chacun de ses triomphes successifs : il s'ingéniait à les atteindre au vif, comme il s'imaginait qu'ils voulaient l'atteindre lui-même; il appelait ses ennemis ceux qui l'étaient, ceux qui auraient pu l'être, ceux qui auraient pu le devenir un jour, ceux qui ne lui disaient rien : ils ne lui disaient rien, donc ils le persécutaient par leur silence.

Comme écrivait M. de Silhouette, un de ses traducteurs français : M. Pope, le plus grand poète

de l'Angleterre, et un des plus beaux génies qui aient jamais paru.

***

De bonne heure il avait connu Bolingbroke; la connaissance s'était renouvelée et affermie quand ce dernier, rentrant de France, s'était installé à Dawley, dans le Middlesex. Twickenham, résidence de Pope, n'était pas loin; aussi avait-on voisiné. Il ne manquait au poète que d'avoir abordé la philosophie; c'était une exception singulière et presque impardonnable; qui n'avait pas philosophé en vers n'accomplissait pas tout son devoir. Bolingbroke le lui fit entendre et devint son maître, répondant à son appel presque anxieux :

> Come then, my friend ! my Genius ! Come along !
> O master of the poet, and of the song !

Le lord et l'écrivain se promènent dans le vaste parc que découpent des allées géométriques; un Bolingbroke que l'âge épaissit, dont les fatigues de l'action et des plaisirs ont marqué la face, une face qui sera ravagée plus tard par le cancer. Pope, frileux, fragile, souffrant, écoute dévotement la leçon.

Celle-ci : que votre Muse continue ses chants incomparables; mais qu'elle ne se contente plus de distraire et d'amuser les hommes, qu'elle les instruise et qu'elle les réforme; car une tâche plus digne d'elle doit être maintenant entreprise. J'ai consulté bien des livres : les scolastiques, ce produit des âges ténébreux, ces oiseaux de nuit; saint Thomas, ce présomptueux, ce cerveau fou de métaphysique; Leibniz, un des plus vains et des plus chimériques

esprits qu'on ait comptés parmi les penseurs ; bien d'autres et de toute espèce : Platon, qui a eu le tort de projeter sur les murs de la caverne des fantômes d'idées ; Socrate, chimérique ; les Stoïciens, trop durs ; les Épicuriens, trop efféminés. Mais je n'ai pas rencontré la vérité.

Alors je suis descendu en moi-même ; là m'attendait un guide plus sûr que les feux follets que j'avais inconsidérément suivis. J'ai dépouillé toutes les notions secondes, auxquelles il est vain de s'appliquer ; je suis allé aux principes simples ; j'ai écouté ma raison ; ne vaut-il pas la peine de substituer, une fois pour toutes, son autorité à celle des hommes qui se sont montrés incapables de juger pour nous ? Jugeons par nous-mêmes... La connaissance vraie n'est pas l'effet inexplicable d'une révélation surnaturelle : la science, pour être science, ne doit pas venir d'en haut ; elle doit venir d'en bas ; il ne faut pas qu'elle soit divine, mais humaine. A ce point, Bolingbroke prononce une formule décisive : *Truth of existence is truth of knowledge* : *Vérité d'existence est vérité de connaissance ;* le fait, et le fait seul, commande la connaissance et conduit à la vérité.

Entendons-nous sur cette raison dont l'observation intérieure nous montre la présence. Elle est si faible et si limitée qu'elle nous interdit la recherche du transcendant. Cette faiblesse et cette limitation, affirmons-les sans cesse dès que nous les avons découvertes, car nos erreurs et nos malheurs viennent de notre prétention à nous dépasser nous-mêmes. Si notre espèce existait pendant des milliers de générations, si elle poursuivait ses recher-

ches pendant tout le temps que ces générations supposent, elle serait toujours incapable de pénétrer le secret des choses, d'atteindre substances, essences, causes premières. Et l'humanité serait condamnée à cesser d'être, qu'elle disparaîtrait de la surface de la terre en ignorant le pourquoi du monde, de la vie, du corps qu'elle a revêtu. La raison en tant qu'instrument de travail intellectuel est notre bien très précieux; elle est, en tant qu'elle veut saisir des valeurs surnaturelles, une maîtresse d'erreur. Elle est proportionnée aux faits qui lui sont accessibles, et rien qu'à eux.

Donc, notre connaissance doit être superficielle pour être réelle; elle ne peut pas savoir ce qu'est Dieu, mais elle peut savoir qu'il existe un Dieu. Elle perçoit, en effet, une loi naturelle dont l'existence s'affirme hors de notre âme et dans notre âme. Autre formule non moins décisive, non moins chargée de conséquences : *Nature and truth are the same everywhere, and reason shows them everywhere alike :* la nature et la vérité sont les mêmes partout, et la raison les montre partout semblables. La raison nous prouve un ordre dans les faits, et cet ordre est la garantie de la vérité; il est aussi la garantie de l'existence de Dieu. On ne saurait supposer une création ordonnée sans un esprit qui a voulu cet ordre. Cette constatation suffit aux besoins de notre vie morale. Elle nous amène, en effet, à rendre à Dieu le respect, la reconnaissance que nous lui devons; conformément aux sentiments que nous portons en nous et à notre intérêt, elle nous engage à traiter autrui comme nous voudrions qu'on nous traitât nous-même.

Dès sa jeunesse, Bolingbroke s'était fait cette conviction; il l'avait mûrie pendant son exil. Détaché de la foi, il avait repoussé l'athéisme que lui proposait un érudit français, Levesque de Pouilly. Il était arrivé à une philosophie moyenne, que Pope, maintenant, allait propager.

* * *

La première Épître de l'*Essay on Man* parut au mois de février 1733; la deuxième et la troisième, au cours de la même année : elles étaient anonymes, car Pope n'était pas sûr de son succès. La quatrième Épître, signée cette fois de son nom, date du mois de janvier 1734.

C'était une profession de foi, éclatante. Pour la première fois, le déisme devenait poésie; il sortait des retraites des philosophes et allait vers la foule, paré de beauté. L'*Essai sur l'homme* était d'une langue si pure et d'un tour si heureux, que l'Angleterre l'accepta comme un chef-d'œuvre. L'étranger l'accepta et se mit à le traduire. On ne s'arrêtait plus : quand avaient paru une version en vers et en prose, une imitation, une paraphrase, un autre interprète se présentait pour tenter la même aventure. En 1762 fut publié un volume qui donnait la traduction en plusieurs langues; et ce volume fut plusieurs fois réédité, rare fortune. La popularité de l'*Essay on Man* dura jusqu'à la fin du siècle et au delà.

C'était la profession de foi de la religion nouvelle et l'opinion ne s'y trompa point. Dès 1737 un pasteur de Lausanne qui n'était pas sans renom-

mée, dans son pays et hors de son pays, Jean-Pierre de Crousaz, consacra tout un ouvrage à sa réfutation; il l'aggrava d'un autre l'année suivante, contre un des interprètes français de l'ouvrage, l'abbé du Resnel : Pope avait eu tort de partager l'optimisme de Leibniz; Pope avait suivi la doctrine du fatalisme; Pope — sans s'en rendre tout à fait compte, peut-être — était de la tribu des impies. L'impétueux Warburton, qui avait d'abord maltraité son compatriote, quand il le vit attaqué prit feu et flamme, devint son défenseur acharné et réfuta les réfutations de Crousaz.

Pauvre Louis Racine, héritier d'un trop grand nom! Il était plein de bonne volonté; il ne lui manquait que le génie. Chrétien très fidèle, il voyait les progrès de l'incroyance et voulait s'opposer au torrent; il s'inspirait de Bossuet, de Pascal; en vers il exposait la doctrine de la grâce, en vers il défendait la foi. Dans son poème sur *La Religion*, en 1742, il discerna quelques-uns des responsables, dénonça l'*Essai sur l'homme*, et fit même à Pope l'honneur de lui consacrer deux Épîtres. Non pas, comme il l'expliquait à J.-B. Rousseau, qui de Hollande l'approuvait, qu'il eût le bonheur de pouvoir lire dans l'original les ouvrages de M. Pope, le plus célèbre poète de l'Angleterre; aussi ne prétendait-il pas attaquer ses véritables sentiments, dont il n'était pas certain : mais il attaquait les sentiments qui étaient devenus si communs depuis la lecture de son *Essai*, bien ou mal compris. Les vers de Louis Racine n'étaient pas bons : ce qui n'empêcha pas qu'ils ne fussent appréciés, réédités, traduits. Le chevalier de Ram-

say, converti jadis par Fénelon, prenait la défense de l' « Homère anglais » : le dessein de Pope avait été seulement de montrer que *depuis* la nature dégradée, tout est proportionné avec poids, mesure et harmonie, à l'état d'un être déchu, qui souffre, qui mérite de souffrir, et qui ne peut être rétabli. L'abbé J.-B. Gaultier, janséniste, était contre Pope, ce disciple de Spinoza; le P. Tournemine était en faveur de l'*Essai*, qui nuirait seulement aux esprits corrompus qui tournent tout en venin. Bref, une vive querelle, et qui dura longtemps.

Pope souffrait, comme de juste. Troublé par tout ce bruit, il avait chaudement remercié Warburton de l'avoir défendu, prié Ramsay d'intervenir, écrit à Louis Racine pour s'expliquer : ses principes étaient diamétralement opposés à ceux de Spinoza et même à ceux de Leibniz, tandis qu'il les tenait pour conformes à ceux de M. Pascal et de M. l'archevêque de Cambrai. Et même, pour donner une preuve éclatante de sa bonne foi, il publiait un hymne qu'il intitulait : *The Universal Prayer* (1738) : les malveillants verraient bien qu'il était fidèle à l'esprit de l'Évangile.

Mais il réussissait mal dans son dessein d'apaisement. Le Dieu qu'il invoquait, s'il était le père de toutes choses, et s'il avait préexisté à la création, n'en était pas moins celui que les saints, les sauvages et les sages adoraient indistinctement; son nom était à la fois Jéovah, Jupiter et Notre-Seigneur :

Father of all! in every age
In every clime adored,
By Saints, by Savage, and by Sage
Jehova, Jove, or Lord!

Aussi ne fit-il qu'exciter davantage les esprits. On appela son hymne la Prière du déiste.

C'était une profession de foi et c'était une prière; on y retrouvait à peu près tous les enseignements de Bolingbroke : mais combien l'ensemble était différent, ne fût-ce que par le ton; et combien la pensée elle-même était incertaine et troublée! L'*Essai sur l'homme* nous touche encore, malgré le changement de notre goût, parce que nous y percevons une sensibilité frémissante, celle d'une âme qui ne se satisfait pas entièrement des préceptes que lui dicte la raison; elle a besoin de se convaincre à nouveau, dès qu'elle s'est dite convaincue. Pope s'adresse à un interlocuteur qu'il voudrait à tout prix gagner, qu'il interpelle et qu'il gourmande, contre lequel il s'indigne quelquefois, tant il le trouve obstiné : cet adversaire, qui ne prend jamais la parole et dont on sent d'un bout à l'autre la présence, n'est autre que le poète lui-même, que la partie de sa conscience qui se refuse ou qui se dérobe. Nous sommes émus par ces contradictions, par le désespoir inopportun qui vient troubler une sécurité toujours affirmée, jamais atteinte. Les formules, souvent répétées, sont d'une netteté absolue; elles enferment, dans une suite de vers, dans un seul vers, des axiomes qu'on ne saurait exprimer avec plus de force et plus d'harmonie; il n'y a peut-être pas au monde de poésie didactique qui se grave plus aisément dans les mémoires. L'homme doit accepter, l'homme doit se contenter; l'homme est à sa juste place dans l'univers; l'homme doit admettre une intelligence infiniment supérieure à la sienne, qui sait bien ce qu'elle sait,

qui fait bien ce qu'elle fait; l'homme doit croire à l'existence d'un Être suprême, qui ne saurait avoir agencé le monde autrement que pour le bien général : chacun de ces articles de doctrine trouve une maxime décisive pour s'exprimer. Et cette fermeté dans la forme fait un étrange contraste avec les vacillements, les hésitations, les doutes, les appels, les refus.

Déisme poétique; déisme encore à l'état de nébuleuse. Pope avait voulu « naviguer entre les extrêmes de doctrines apparemment opposées... et former, en empruntant à toutes, un système de morale qui fût tempéré, sans être inconsistant; et court, sans être imparfait ». Un mélange inconsistant, voilà ce qu'il avait réussi à produire. On distinguait chez lui, avec raison, du paganisme, du panthéisme, du fatalisme, et du catholicisme persistant : car il parlait d'un état de nature qui était parfaitement heureux, et qui s'était corrompu, laissant ainsi supposer la croyance au péché originel. La réalisation de l'anarchie, prononcera Thomas de Quincey; Taine : « Un amalgame de philosophies contradictoires »; Louis Cazamian : « Sa plus forte dissertation philosophique, l'*Essay on Man*, est faite de lieux communs rafraîchis, rehaussés d'inspirations contemporaines..... »

Déisme impur; déisme où persistaient quelques-unes des données psychologiques que, précisément, on voulait proscrire : un effort de volonté, plus qu'une évidence rationnelle; et une acceptation du mystère.

CHAPITRE II

LES DÉISMES : VOLTAIRE

S'il n'avait pas existé, le siècle aurait-il eu le même caractère ?

Il a mis sur le déisme sa marque ineffaçable. C'est lui qui l'a refaçonné; ou si l'on veut une autre métaphore, c'est lui qui a filtré le breuvage; et quand son travail a été fini, restait seulement une pure liqueur cristalline. Qu'on relise, pour faire l'épreuve, le livre qui fut l'un des manuels du déisme anglais, *Religion of nature delineated*, de Wollaston; publié pour la première fois en 1722, l'ouvrage a fait fortune dans son texte original et dans ses traductions. Comparé aux comprimés voltairiens, il paraît n'être que verbiage et que fatras. Au lieu de ses longues dissertations, voici qu'apparaissent quelques raisonnements rapides, quelques formules agiles, simples au point qu'un enfant même pourrait les retenir; voici des arrêts impérieux qui prennent force de loi.

C'est lui qui a insisté sur l'argument des causes finales; c'est par lui que l'homme fut reconnaissant à l'Être suprême qui ne s'était pas contenté de le

mettre à sa juste place, mais qui lui avait donné le plaisir :

Mortels, venez à lui, mais par reconnaissance ;
La nature, attentive à remplir nos désirs,
Vous appelle à ce Dieu par la voie des plaisirs.
Nul encor n'a chanté sa bonté tout entière :
Par le seul mouvement il conduit la matière :
Mais c'est par le plaisir qu'il conduit les humains.[1]

C'est lui qui a précisé les refus : croyons en Dieu, mais refusons de parler de sa nature, refusons de parler du mode de ses opérations. Un grillon, se trouvant en présence d'un palais impérial, reconnaît que l'édifice est dû à quelqu'un de plus puissant que les grillons ; pourtant il n'est pas si fou que de se prononcer au sujet de ce quelqu'un [2] : imitons cette sagesse.

Soit qu'un être inconnu, par lui seul existant
Ait tiré depuis peu l'univers du néant ;
Soit qu'il ait arrangé la matière éternelle,
Qu'elle nage en son sein, ou qu'il règne loin d'elle ;
Que l'âme, ce flambeau si souvent ténébreux,
Ou soit un de nos sens, ou subsiste sans eux,
Vous êtes sous la main de cet Être invisible...[3]

Donc, on s'interdira de raisonner sur l'âme : que sais-je ? Sur l'au-delà : que sais-je ? Chaque fois que l'on veut affirmer, on constate la même impuissance, reconnue comme un fait initial.

C'est lui qui a formulé le Credo de la doctrine, une page suffit à le contenir : *Dictionnaire philosophique*, article *Théiste* :

1. *Cinquième Discours sur l'Homme*, 1739.

2. Voltaire, *Catéchisme chinois*. Dans le *Dictionnaire philosophique*, 1764.

3. Id., *Poème sur la loi naturelle*, 1756. Première partie, début.

Le théiste est un homme fermement persuadé de l'existence d'un Être suprême aussi bon que puissant, qui a formé tous les êtres étendus, végétants, sentants, réfléchissants ; qui perpétue leur espèce, qui punit sans cruauté les crimes, et récompense avec bonté les actions vertueuses,

Le théiste ne sait pas comment Dieu punit, comment il favorise, comment il pardonne ; car il n'est pas assez téméraire pour se flatter de connaître comment Dieu agit ; mais il sait que Dieu agit, et qu'il est juste. Les difficultés contre la Providence ne l'ébranlent point dans sa foi, parce qu'elles ne sont que de grandes difficultés, et non pas des preuves ; il est soumis à cette Providence, quoiqu'il n'en aperçoive que quelques effets et quelques dehors ; et jugeant des choses qu'il ne voit pas par les choses qu'il voit, il pense que cette Providence s'étend dans tous les lieux et dans tous les siècles.

Réuni dans ce principe avec le reste de l'univers, il n'embrasse aucune des sectes qui toutes se contredisent. Sa religion est la plus ancienne et la plus étendue : car l'adoration simple d'un Dieu a précédé tous les systèmes du monde. Il parle une langue que tous les peuples entendent, pendant qu'ils ne s'entendent pas entre eux. Il a des frères depuis Pékin jusqu'à la Cayenne, et il compte tous les sages pour ses frères. Il croit que la religion ne consiste ni dans les opinions d'une métaphysique inintelligible, ni dans de vains appareils, mais dans l'adoration et dans la justice. Faire le bien, voilà son culte ; être soumis à Dieu, voilà sa doctrine. Le Mahométan lui crie : « Prends garde à toi si tu ne fais pas le pèlerinage de la Mecque ! » « Malheur à toi, lui dit un récollet, si tu ne fais

pas un voyage à Notre-Dame de Lorette ! » *Il rit de Lorette et de la Mecque ; mais il secourt l'indigent et il défend l'opprimé.*

C'est lui qui a prêté au déisme le secours de son art, en l'illustrant. Dites que vous vous refusez à tout anthropomorphisme, et vous aurez peu de chances d'être compris par le commun des lecteurs. Mais vous les amuserez en écrivant : « Il faut que je vous conte ce qui m'est arrivé un jour. Je venais de faire bâtir un cabinet au bout de mon jardin : j'entendis une taupe qui raisonnait avec un hanneton. « Voilà une belle fabrique », disait la taupe; « il faut que ce soit une taupe bien puissante qui ait fait cet ouvrage. » — « Vous vous moquez », dit le hanneton, « c'est un hanneton tout plein de génie qui est l'auteur de ce bâtiment. » Depuis ce temps-là, j'ai résolu de ne jamais disputer. »[1] Si vous dites qu'à votre avis, le déisme a une valeur universelle, vous resterez dans l'abstraction; mais vous serez concret, et pittoresque, si vous écrivez : « Je consultai tous les passages par lesquels on prouve évidemment que tous ceux qui n'avaient pas demeuré dans le quartier de la Sorbonne, comme par exemple les Chinois, les Indiens, les Scythes, les Grecs, les Romains, les Germains, les Africains, les Américains, les blancs, les noirs, les jaunes, les rouges, les têtes à laine, les têtes à cheveux, les mentons barbus, les mentons imberbes, étaient tous damnés sans miséricorde, comme cela est juste; et qu'il n'y a qu'une âme atroce et abominable qui

1. *Dictionnaire philosophique*, 1764, Article : *Dieu*.

puisse jamais penser que Dieu ait pu avoir pitié d'un seul de ces bonnes gens. »[1]

C'est lui, entre tous, qui a fait de la vérité le synonyme de la clarté. Philosophe, en ce que son art était imprégné de pensée; en ce qu'il se demandait, sans relâche,

> Ce que c'est que l'esprit, l'espace, la matière,
> L'éternité, le temps, le ressort, la lumière,
> Étranges questions...[2]

Philosophe, en ce qu'il n'y avait pas de philosophie, lointaine ou proche, ancienne ou moderne, qui n'excitât sa curiosité et ne lui parût digne d'attention. Mais si l'on entend par philosophes les audacieux qui osent faire de leurs hypothèses une création égale à celle de l'univers, ceux qui essaient de donner à notre prison des ouvertures sur l'inconnu et sur l'inouï, ceux qui nous proposent une explication totale du mystère, alors Voltaire n'appartient pas à la tribu. Celui qui a prononcé le plus expressément le grand refus de la métaphysique, c'est toujours lui. Il s'est approché de Spinoza et il a reculé : Baruch Spinoza, je sais bien que tu as mené une vie exemplaire, quoi qu'en disent tes calomniateurs; je sais bien que tu n'as pas été un athée, dans le sens grossier qu'on attribue d'ordinaire à ce mot; je sais bien que tu as eu des vols vertigineux : je refuse cependant de te suivre et je te renie, parce que tu n'es pas clair. Leibniz, je sais bien que tu as été un génie; je sais bien que tu as cherché partout l'harmonie, que tu as vu partout

1. *Seconde anecdote sur Bélisaire*, 1767.
2. *Deuxième discours sur l'homme*, 1739.

la continuité, que tu n'as pas craint de t'en prendre au mal lui-même, pour l'expliquer : mais je ne t'aime pas, et même je dis que tu es un peu ridicule, que tu es un peu charlatan, que tu ne te comprenais pas toi-même; je me moque de toi, parce que tu as parlé des perceptions obscures, parce que tes monades ne sont pas claires. Wolff, tu es volumineux, verbeux, lourd, je refuse de te prendre en considération, bien que le prince héritier de Prusse te tienne en quelque estime, parce que tu n'es pas clair. Mais Locke est simple et clair, et donc je m'en tiendrai à la sagesse de Locke.....

Il allait si loin dans ce sens, qu'il n'était plus cohérent, lui suffisant que chaque pièce de son assemblage fût transparente, même si elle ne s'accordait pas très bien avec les pièces voisines. Lockien, il affirmait qu'il n'y avait rien d'inné dans notre âme : à moins toutefois qu'il n'y eût des dispositions innées, ce qui remettait tout en question. Il croyait fermement à la vertu d'une règle morale, mais plus il avançait dans sa méditation et moins il était sûr de la liberté; moralité et fatalité lui paraissaient deux principes également clairs; et s'ils s'ajustaient mal, tant pis. Le Dieu inconnu dans lequel il plaçait sa confiance récompenserait les bons et châtierait les méchants : mais il doutait qu'il y eût une autre vie, où les bons seraient récompensés et les méchants punis. Était vrai, uniquement, le fait que l'analyse dépouillait, pour ne plus lui laisser d'autre caractère que la clarté; « un chaos d'idées claires » reste une des définitions les plus justes que l'on ait données de l'ensemble de sa pensée.

De même qu'il se sentait mal à l'aise, dès qu'il

arrivait au voisinage des régions du confus, de l'imperceptible, de l'inconscient; de même, il ignorait les évolutions, les obscures poussées du temps, l'effort du devenir. Est intelligible ce qui est fixe : fixité des langues, fixité des espèces, fixité de la nature. La raison était fixe, elle n'avait jamais eu d'autre forme que celle que ses contemporains et lui-même lui avaient donnée, elle n'en aurait jamais d'autre; le présent éclairait le passé. S'il y a jamais eu deux langages incompatibles, c'est celui de Vico et celui de Voltaire.

Au déisme, il a enlevé le caractère aristocratique et quasi sceptique que lui avait donné Bolingbroke, le caractère poétique que lui avait donné Pope, pour le mêler intimement à la vie et à l'action. Il ne se faisait pas d'illusion sur la vie; et souvent il l'a regardée avec le sentiment poignant de son imperfection. *Quid est felicitas?* Des ennemis s'acharnent contre vous, les amis vous trahissent, les femmes que vous aimez vous trompent, ou meurent. L'histoire du genre humain est affreuse à considérer; à réunir quelques-unes des phrases que l'auteur de l'*Essai sur les mœurs* a employées pour la peindre, on obtient un réquisitoire : massacres dans l'Orient, massacres au Nouveau Monde; guerres de toute espèce, et parmi les plus funestes les guerres de religion. « Est-ce l'histoire des serpents et des tigres que je viens de faire ? Non, c'est celle des hommes. Les tigres et les serpents ne traitent point ainsi leur espèce. » — « Il est des temps où la terre entière n'est qu'un théâtre de carnage, et ces temps sont trop fréquents. » — « L'histoire des grands événements de ce monde n'est guère que l'histoire

des crimes. » — « Telle est la déplorable condition des hommes, que les remèdes les plus divins ont été tournés en poison. » — *Quid est justitia?* Les criminels sont récompensés, les justes souffrent; les jeunes gens, les enfants, meurent sans qu'on puisse dire pourquoi; les vieillards sont misérables. Il y a une bouffonnerie dans la disproportion des effets et des causes. Vanité des vanités.

Quid est veritas? Ignorances éternelles. Les bornes de notre esprit sont au bout de notre nez; les fleuves ne vont pas à la mer avec autant de rapidité que les hommes à l'erreur. « Pilate dit à Jésus : Qu'est-ce que la vérité ? Et, ayant dit cela, il sortit. Il est triste pour le genre humain que Pilate sortît sans attendre la réponse; nous saurions ce qu'est la vérité. [1] » *De las cosas mas seguras, la mas segura es dudar* : des choses les plus sûres, la plus sûre est de douter. Seulement, les doutes sont tristes. Bref, si la nature ne lui avait donné deux antidotes excellents, l'amour du travail et la gaîté, il y a longtemps qu'il serait mort de désespoir.

Mais ne pouvant rien changer aux maux dont nous ne sommes pas responsables, atténuons du moins ceux que nous nous faisons à nous-mêmes; défendons-nous par la sagesse et par la modération, profitons plus consciemment des biens qui nous sont offerts. Les raffinements de la civilisation. L'indépendance de l'esprit. Et ici — ce que n'avaient guère fait ses prédécesseurs — il intervient directement dans la direction de la vie. Il bataille à la fois pour ses principes généraux et pour les appli-

1. *Questions sur l'Encyclopédie*, Article *Vérité*, 1772.

cations concrètes à propos desquelles se pose la question de leur efficacité et de leur valeur; il estime qu'il n'a pas rempli sa tâche, s'il ne travaille à obtenir une meilleure production des richesses, une moins mauvaise administration, de plus justes lois; s'il ne sauve les malheureux iniquement condamnés, ou s'il ne réhabilite leur mémoire. Il emploie un troisième antidote : l'action.

***

C'est lui qui a voulu affronter Pascal. [1] Non pas seulement au passage, comme faisaient les autres, qui ne se privaient pas de dénoncer en lui « l'un de ces moralistes mélancoliques, qui nous reprochent perpétuellement notre bonheur »[2] ; mais dans un duel sans merci. Des coups qu'on lui avait portés, il n'était pas mort : mais Voltaire tuerait Pascal, et ce serait sa gloire. Il le défierait en champ clos, l'Europe étant spectatrice et juge. Il amènerait Pascal sur ce terrain, il l'abattrait, il l'achèverait. « Va, va, Pascal, laisse-moi faire ! » Il savait qu'il était très grand : tant mieux; avec sa fronde, il jetterait à bas ce Goliath.

Il s'approche, il sautille, il bondit. En vain voudrait-il réfréner une passion qui, d'un respect apparent, va passer à l'insulte. Pour commencer, il s'efforce de parler doucement : il se permettra seulement d'émender quelques *Pensées*, car celles-

1. *Lettres philosophiques*, 1734. Lettre XXV, *Remarques sur les Pensées de M. Pascal.*

2. Adam SMITH cite Pascal parmi « those melancholy moralists, who are perpetually reproaching us with our happiness ». *The Theory of moral sentiments*, 1759. Part III, chap.

ci, on le sait bien, ont été laissées dans un certain état d'imperfection; il rendra service à l'auteur, voire il rendra service à la religion, en les corrigeant. Attitude qu'il est incapable de maintenir; chacun des arguments qu'il rapporte le fait tressaillir et excite sa colère; c'en est fait de son calme apparent. Bientôt il contredit mot pour mot. Cela est contre tout ordre, dit Pascal; cela est selon tout ordre, répond Voltaire. Le sot projet que Montaigne a eu de se peindre, dit Pascal; le charmant projet que Montaigne a eu de se peindre naïvement, comme il l'a fait, dit Voltaire. Il interpelle son adversaire; comment un homme comme M. Pascal pouvait-il donner dans un lieu commun aussi faux que celui-là ? Il attaque son style, c'est du galimatias. Il en vient aux idées, cette idée est aussi absurde que métaphysique, cette autre est un peu indécente et puérile, cette autre encore est d'un fanatique. L'homme n'est ni ange, ni bête, et le malheur est que qui veut faire l'ange fait la bête, dit Pascal. Qui veut réduire les passions au lieu de les régler veut faire l'ange, dit Voltaire : et il sous-entend, goguenard, que Pascal fait la bête.

Peu à peu se dégage, jusqu'au pathétique, le caractère irréductible de l'opposition. D'un côté, ces *Pensées* qui portent encore la trace du tourment et de l'effroi dans lesquels elles ont été conçues, ces fragments qui doivent leur densité à toute une expérience humaine, la vie libertine, l'inquiétude, la recherche, la maladie, la conversion, la science et l'érudition qui viennent au secours de la foi; et la joie aussi de celui qui a enfin trouvé, de celui qui s'élance avec confiance vers le Christ aux bras



VOLTAIRE PRÉSIDANT UN REPAS DE PHILOSOPHES,
Diderot, le Père Adam, Condorcet, d'Alembert, l'Abbé Maury, la Harpe

étroits, de celui qui tient désormais les certitudes éternelles. D'un côté, le prosélyte qui propose à ses frères la solution que cette expérience douloureuse et triomphante a fournie à son âme libérée du doute. D'un côté, l'homme qui a revécu l'agonie du Mont des Oliviers, qui a gravi la pente du Golgotha. D'un côté, une explication religieuse du monde : la misère qui est en nous; la mort qui nous appelle, prisonniers qui sortent de leur cachot pour être égorgés tour à tour; la tare originelle qui nous vicie; l'impossibilité où nous sommes de guérir ou seulement d'atténuer cette perversion qui est au plus profond de notre être, et qui ne nous laisse d'autre ressource que de détourner la tête et que de nous divertir pour oublier. Notre grandeur, réminiscence et désir.

La seule explication qui nous permette de résoudre cette contradiction et d'expliquer ce mystère : la religion chrétienne, notre condition heureuse lorsque nous sommes sortis des mains de Dieu, la liberté de choix qui nous a été donnée, le choix du péché, la rédemption. L'unique religion qui nous assure de la vérité parce qu'elle tient compte de toutes les données du problème; parce qu'elle se prouve à la fois par la raison et par l'intuition; parce qu'elle se confirme enfin par les prophéties et par les miracles. Ensemble dont toutes les parties se tiennent; solution qui restitue un sens à notre destin.

Toutes visions d'un « misanthrope sublime », répond, en face, l'adversaire qui s'est lui-même suscité. Le sentiment du péché n'est qu'un préjugé parmi les autres. Oui, nous souffrons quelquefois;

mais cette loi n'est pas si impérieuse qu'on n'arrive à l'adoucir. Un amour-propre nous a été octroyé pour la conservation de notre être; d'aimables jouissances nous attendent : Paris et Londres, villes opulentes et policées, ressemblent-elles à un cachot ou à une île déserte ? Aucune énigme; l'homme est à sa juste place dans l'ordre de la création; il n'est déraisonnable que lorsqu'il cherche à en sortir; il doit accepter sa condition comme un fait : le sage n'ira pas se pendre parce qu'il ne sait pas comment on voit Dieu face à face et qu'il ne peut débrouiller le mystère de la Trinité. Autant vaudrait se désespérer de n'avoir pas quatre pieds et deux ailes. Pas d'instinct secret qui reste de la grandeur de notre première nature, et qui nous porte à chercher le divertissement : bien plutôt un instinct, non secret, qui nous pousse à aller vers les autres hommes, à fonder société avec eux. Ainsi, aucun besoin d'imaginer une déchéance, une chute; à moins que les tribulations d'un cheval de fiacre ne prouvent que les chevaux étaient tous autrefois gros et gras et ne recevaient jamais de coups de fouet; et que, depuis que l'un d'eux s'avisa de manger trop d'avoine, tous ses descendants furent condamnés à traîner des fiacres. Pas de pari, qui risquerait de nous amener à tout perdre, sous prétexte que nous ne voulons que l'absolu. Qu'est-ce que l'absolu ? Il n'y a que le relatif. A un pari, seuls quelques élus trouveraient bénéfice; si Dieu n'était venu que pour un petit nombre de personnes, mieux vaudrait ne pas croire en Dieu. Autrement grand que le Dieu des chrétiens est le Dieu sans colère que l'univers adore, et qu'on atteint

par l'exercice de la raison. Pas de place, dans un cerveau bien équilibré, pour les intuitions, pour les ravissements, pour les extases; il est absurde de dire que le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas, c'est une contradiction dans les termes. Pas de tradition, sinon celle d'un peuple grossier et imbécile; pas de prophéties, jamais de miracles. Forts de ces convictions, les seules que la mesure exacte des forces limitées de notre esprit et des réalités de notre existence nous permettent, nous comprendrons le sens véritable de notre destin.

Dès lors il n'y avait plus d'échappatoire possible. Deux familles d'esprits, il fallait savoir à laquelle on voudrait appartenir. Deux interprétations de la vie, il fallait choisir. Puisque lumière il y avait, les lumières naturelles, avec Voltaire; et surnaturelles, avec Pascal.

***

Il semblait qu'il fût éternellement jeune. Il avait soixante-dix ans, il avait quatre-vingts ans; et il faisait encore des gambades sur le bord de son tombeau. « Je suis flexible comme une anguille, et vif comme un lézard, et travaillant toujours comme un écureuil » [1] : son caractère restait aussi flexible, aussi vif; et la roue continuait à tourner. D'apparence, il était « maigre comme la mort et laid comme le péché » : mais il n'avait rien perdu de « la mobilité de son âme de feu ». « M. Pigalle, écrit-il lui-même, doit venir modeler mon visage; mais il faudrait que j'eusse un visage; on en devinerait à peine la place.

1. VOLTAIRE au comte d'Argenta, 26 octobre 1739.

Mes yeux sont enfoncés de trois pouces, mes joues sont du vieux parchemin collé sur des os qui ne tiennent à rien; le peu de dents que j'avais est parti. » Il n'en gardait pas moins sa force de combattant et sa volonté de chef; il dirigeait les philosophes, leur prêchait l'union, leur indiquait une tactique. « Il était le seigneur de Ferney avec cens, dîmes, inféodés, hommages, fiefs, emphythéotes, domaines directs, et l'omnino de juridiction haute, moyenne, et basse, avec le dernier supplice » : ce dont il n'était pas peu fier : mais il était fier, surtout, de se sentir l'un des Princes de l'Europe. Il n'écrivait pas une lettre qui ne passât de main en main, pas une page qui n'agît sur les esprits, pas un livre qui ne devînt célèbre. Il se vantait d'avoir brelan de rois dans son jeu, sûr de gagner sa partie contre le temps; quiconque voyageait, se faisait devoir de venir lui rendre hommage; les pères lui amenaient leurs enfants pour que ceux-ci pussent raconter un jour qu'ils avaient eu l'honneur de contempler le grand homme; si quelqu'un manquait au pèlerinage, si le comte de Falkenstein, dont ce nom ne cachait rien de moins que le futur Empereur, Joseph II, passait en brûlant l'étape, il s'en irritait comme d'une irrévérence. Qui fut plus certain, jamais, d'être immortel ?

Seulement, un phénomène de cristallisation s'opérait dans son esprit. On a justement remarqué[1] qu'aux alentours de 1760, il avait procédé à un examen de conscience, dont le résultat avait été non pas qu'il avait changé, mais qu'il s'était durci.

1. NORMAN L. TORREY, *Voltaire and the English Deists*, 1938.

Il se fermait, il se concentrait. L'appel au sentiment que Richardson avait lancé, il refusait de l'entendre. La transformation de la mentalité anglaise, dont il avait été l'initiateur, trente ans plus tôt, il ne la suivait plus; du mouvement Wesleyen il n'a tenu aucun compte. Shakespeare même cessait d'être un barbare de génie pour n'être plus qu'un barbare. Dante, qu'il avait tenu pour composé de matériaux grossiers où brillaient cependant de l'or et des diamants, n'était plus qu'une manière de fou. Les Italiens contemporains lui semblaient se réduire à quelques écrivains de mérite qui avaient le bon goût de penser comme lui, Bettinelli, par exemple; et à quelques critiques imbéciles qui avaient le tort de le critiquer, comme Baretti, qui lui reprochait sa volte-face au sujet de Shakespeare. De l'effort de l'Italie, qui cherchait la voie qui devait la conduire aux résurrections, il n'avait aucun souci. L'éveil de la littérature allemande lui demeurait insoupçonné.

En même temps, son opposition au christianisme s'accentuait, s'exaspérait, devenait idée fixe. Cet esprit si charmant, si fin, si sobre, était violence et démesure dès qu'il s'agissait d'écraser l'infâme, comme il disait. Soit que le triomphe définitif de sa cause, qu'il espérait proche, l'ait enhardi et excité; soit que l'ait irrité la résistance obstinée qu'il percevait encore; soit que cette résistance fût plus profonde, au fond de lui-même et contre lui-même, de sorte qu'ayant déclaré tous les soirs que l'ennemi était vaincu sans recours, tous les matins il ait éprouvé le besoin de recommencer le combat, pour

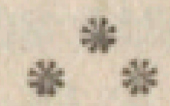
le vaincre : il a porté jusqu'à la fureur l'hostilité qui était en lui dans sa jeunesse et qui, maintenant, devenait manie. De la fabrique de Ferney, plus redoutable aux croyants que celles d'Amsterdam, de Londres, de Paris, de Berlin, partaient inlassablement des pamphlets où paraissaient à la fois le génie de l'artiste et le zèle du sectaire. Sa négation, il l'exprimait non pas dix fois, non pas cent, mais sous mille formes différentes : de sorte que l'obsession, caractère général du siècle, devenait chez lui une manière d'être : il ne voulait pas, il ne pouvait plus se dégager d'elle. La Bible était sans grandeur et sans beauté; l'Évangile n'avait apporté que malheur sur la terre; l'Église, tout entière et sans exception, était corruption ou folie; pas un seul confesseur de la foi qui n'eût été un fanatique; les plus purs, les plus nobles étaient traînés dans la boue; saint François d'Assise lui-même était dépossédé de sa douce auréole, et devenait un pauvre fou. Simplification caricaturale; volonté de ne jamais entrer dans les raisons de l'adversaire, à passer sous silence ou à défigurer; inlassable répétition : tels étaient quelques-uns de ses procédés. Quand on lit l'un ou l'autre des sermons, des catéchismes, des discours, des dialogues, des contes, qu'il jetait à pleines mains de par le monde, on admire une manière qui semble toujours plus aisée, un pittoresque toujours plus piquant, un style toujours plus voisin du naturel; quand on en lit dix ou vingt, on perçoit le mécanisme du propagandiste. Il est l'initiateur de cette manière basse, indigne de lui, qui consiste à dire qu'il ne faut pas croire, parce qu'il est rapporté dans les Livres Saints

que le démon transporta le Christ sur une montagne d'où il lui fit voir tous les royaumes de la terre, alors qu'il est impossible de voir tous les royaumes de la terre du haut d'une montagne; ou encore parce que l'Église demande aux fidèles de faire maigre le vendredi. Au besoin il allait jusqu'à l'ignoble, ce dont il serait facile de donner des exemples, s'ils n'étaient salissants. Infidèle, en se dégradant ainsi, à la mémoire de son maître Bayle, qui ne s'était pas montré moins hostile à la tradition, à l'autorité, à la foi, mais qui était toujours resté dans le grand.

« Combien a-t-il fait de personnages différents pour nous instruire ? » disait Mably. « Ne paraissant presque jamais sous son nom, tantôt c'est un théologien, un philosophe, un Chinois, un aumônier du roi de Prusse, un Indien, un athée, un déiste; que n'est-il pas ? Il écrit pour tous les esprits, et même pour ceux qui sont plus touchés d'une plaisanterie ou d'un quolibet que d'une raison. »[1] Le fait est que telle était son arme favorite, l'ironie; qu'il la maniait de telle manière que personne ne l'égalait, que personne peut-être ne l'égalera ; qu'il s'en servait, à grande raison, pour combattre les exagérations; qu'il finissait par s'en servir indistinctement contre tous objets, et non seulement contre les idoles, mais contre les valeurs dont la disparition avilit et appauvrit l'humanité, les élans, les ferveurs. Il léguait cette ironie à une race malhabile et grossière, qui prendrait l'habitude de rire devant ce qu'elle ne comprendrait pas.

1. *Du développement, des progrès et des bornes de la raison. Œuvres*, t. XV, p. 7.

Il prenait une apparence surhumaine; il était — c'est Diderot qui l'appelait ainsi — l'Antéchrist. Mais à ce point, une partie de l'Europe ne le suivait plus, ne voyant plus en lui que « le génie de la haine ». [1] Non pas seulement ceux qui allaient demander au cœur des délices que la raison leur refusait; non pas seulement ses ennemis, innombrables : mais quelques-uns de ses amis l'abandonnaient avec un sentiment d'effroi. Parmi les tenants des lumières, un Genovesi lui reprochait d'exciter parmi les hommes une violence qui était contraire à la maxime qu'il préconisait pour son compte : aimez-vous les uns les autres; un Alessandro Verri parlait de ces philosophes français qui, s'ils l'avaient pu, auraient institué l'Inquisition contre ceux qui n'étaient pas de leurs avis; un Nicolaï, un Mendelssohn, un August Wilhelm Schlegel, un Johann August Eberhardt, estimaient qu'il risquait de gâter leur cause; Voltaire finissait par leur faire peur.



D'Alembert rêvait un jour d'établir en face de la vieille maison surmontée de la croix, où les hommes avaient coutume de se réfugier contre les maux de la vie, un autre édifice. Il en aurait montré les avantages; il aurait fait valoir la logique de son plan, le bien-être dont on jouirait dans ses demeures : après cela le choix serait demeuré libre; serait entré qui l'aurait voulu soit dans l'une, soit dans

1. « Voltaire ist der Genie des Hasses. » H. A. Korff, *Voltaire im literarischen Deutschland der* 18. *Jahrhunderts, Heidelberg*, 1918. Zweiter Buch, pp. 235 et suivantes.

l'autre; on n'aurait pas jeté l'anathème sur le passé, on ne se serait pas déchiré, on aurait suivi la décision de sa conscience, en respectant la décision de la conscience d'autrui. C'était trop beau sans doute; c'était une attitude trop éloignée des habitudes de notre espèce. Le déisme français, rejoignant au delà de Pope celui de Toland et de Collins, était essentiellement agressif. Du fait qu'est née au dix-huitième siècle, que s'est perpétuée ensuite une race d'hommes qui n'a plus eu pour nourriture spirituelle que l'anticléricalisme, qui a fait de l'anticléricalisme son programme unique, qui a cru que l'anticléricalisme suffirait à refondre les gouvernements, à rendre les sociétés parfaites, et à conduire au bonheur; de ce fait, il y a beaucoup de responsables, et tous ne sont pas dans le camp des Encyclopédistes. Mais nul n'en est responsable au même degré que Voltaire.

CHAPITRE III

LES DÉISMES : LESSING

Gottlob Ephraïm Lessing ressemblait aux penseurs d'Angleterre et de France par quelques traits fraternels. — La clarté, qui l'a désirée plus que lui ? Il l'atteignait, non pas en se jouant, grâce à des rencontres heureuses, mais par son travail, sa patience, sa volonté. — La critique, qui l'a exercée avec plus de loyauté ? Il se sentait personnellement provoqué par les textes, et il fonçait sur leurs auteurs, sans pitié pour la faiblesse humaine; de ses adversaires il ne laissait rien, parce que les hommes ne représentaient guère pour lui que des idées; aux idées fausses, pas de quartier. Je ne suis pas, disait-il lui-même, un de ces êtres privilégiés qui créent spontanément le beau, un magicien, un enchanteur; je suis un critique, et c'est par la critique que j'arrive à l'art. — Tant d'affirmations hasardées couraient le monde, que pour rétablir l'équilibre il prenait volontiers le parti de l'opposition; en présence des opinions reçues, spontanément il se rebellait; lisait-il des écrits en faveur de la religion, si nombreux qu'ils formaient les trois quarts de la production allemande, aussitôt il avait

envie de connaître l'autre quart; devant toute condamnation, il interjetait appel.

Comme ses frères encore, il avait incroyablement lu, étudié, cherché. Écolier, un de ses maîtres disait qu'il était un jeune cheval auquel il fallait double ration d'avoine; il avait continué à manger des rations doubles ou quadruples. A ce compte-là, tout imprimé lui paraissait bon à lire, ne fût-ce que pour faire la chasse aux sottises; mais il aimait surtout ce qu'il n'était pas obligé de connaître et ce que les autres ne connaissaient pas, ce qui était à côté, ce qui était en marge; si bien qu'à force d'accumuler, outre l'ordinaire, l'inédit et l'imprévu, il finissait par avoir à sa disposition un arsenal immense, qu'il utilisait largement dans ses combats. — Comme ses frères, il était inlassable; par nécessité, puisque, aussi longtemps qu'il l'a pu, il a vécu de sa plume; et par goût, dramaturge, esthéticien, théologien, philosophe, journaliste; laissant encore après lui une foule de fragments, d'essais, de matériaux pour des œuvres commencées ou projetées, non finies. — Volumes et manuscrits n'avaient toute leur saveur que quand il revenait vers eux après les avoir quittés pour humer l'air de la vie. La vie batailleuse et agitée, la vie qui pour se bien remplir doit apporter à l'être humain mille expériences, y compris celles de l'aventure et de la bohème, comme il l'a chérie! Il n'a pas taillé sans fantaisie la courte étoffe qui est concédée à chacun de nous. Le ministère l'attendait, on l'avait envoyé à l'Université de Leipzig pour y faire les études qui le conduiraient vers les ordres : or sa pieuse famille apprenait, avec scandale, qu'on le voyait plus sou-

vent dans les coulisses du théâtre de Mme Neuberg que dans les salles de cours, qu'il traduisait des pièces et qu'il en composait lui-même; l'étudiant Gottlob Ephraïm avait décidé qu'il ne serait plus timide, qu'il ne serait plus gauche, qu'il n'aurait plus l'air d'un pauvre candidat en théologie, qu'il fréquenterait le monde et qu'il commencerait par apprendre l'escrime et la danse. Les livres, c'était une de ses convictions arrêtées, les livres peuvent faire un bon savant, jamais à eux seuls ils ne formeront un homme; la froide science livresque n'imprime dans le cerveau que des lettres mortes.

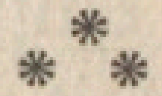
Cette crise initiale sera suivie de plusieurs autres; une impulsion le saisit, il faut qu'il change de place; sans adieux il déménage, oubliant derrière lui quelques dettes : il va partir, il est déjà parti. Installé à Leipzig et commençant de s'y faire un nom, il se transporte à Berlin; il abandonnera Berlin pour revenir à Leipzig, et Leipzig pour entreprendre à travers l'Europe un voyage que la guerre arrêtera dès sa première étape. Cet homme aux allures militaires, parfaitement à l'aise parmi les soldats, ce secrétaire du gouvernement prussien auprès du général Tauenzin, commandant la place de Breslau, c'est Lessing encore; le soir il prend les cartes et mène rondement la partie : si on lui reproche sa passion, il répond que ce n'est pas la peine de jouer, si l'on joue froidement. Ce qui ne l'empêche pas de lire toujours, d'étudier encore, de penser, d'observer autour de lui les originaux qui lui fourniront les caractères de la meilleure de ses pièces, *Mina von Barnhelm*. Nouvelle éclipse : il n'a plus

rien à voir avec le gouvernement, avec l'armée; il est devenu le conseiller du théâtre de Hambourg. — Or ces variations ne sont pas des caprices, elles sont la sauvegarde de sa liberté. Les faibles se laissent emprisonner avec résignation ou avec joie, par le métier, les habitudes, l'entourage; les forts, dès qu'ils se sentent menacés d'enlisement, s'échappent. Brisons les chaînes, franchissons les portes, secouons la poussière de nos pieds sur ce que nous avons aimé, et chaque fois redevenons nous-mêmes! Ne cherchons pas la fortune : à chaque aventure Lessing est moins riche d'argent, parce que l'argent n'a pas de valeur pour lui, parce qu'il le dépense et qu'il le jette; à chaque aventure il est plus riche d'humanité.

Certains dons intérieurs lui manquaient, la fantaisie, la souplesse, les nuances; il était dur, et quelquefois rogue; son caractère comportait une nuance de pédanterie pédagogique. Il avait choisi son champ et suivait son sillon, sans regarder les prés ou les montagnes, les arbres ou les fleurs. Il admirait son ami Ewald Christian von Kleist, qui trouvait dans la contemplation de la nature son repos et sa joie : pour son compte, quand il avait besoin de se divertir, il allait parler littérature ou philosophie avec des amis de son espèce, au cabaret. Ce n'est pas qu'il fût insensible, ses ironies, ses colères et ses emportements le prouvent assez; assurément il n'était pas sentimental. Klopstock l'agaçait, et les autres angéliques; il n'éprouvait qu'une sympathie médiocre pour les passions du jeune Werther. A l'amour il a donné peu de place : a-t-il vraiment aimé, l'homme qui disait

qu'il n'avait jamais écrit à une femme une lettre qu'on ne pût montrer à qui que ce fût ? a-t-il fait d'autres confidences qu'intellectuelles ? a-t-il seulement rêvé ? Il a aimé cependant, sans confidences et sans rêves; il a épousé, sur le tard, une compagne qu'il avait choisie comme la meilleure possible dans une espèce difficile à comprendre. L'enfant que lui donna Eva König mourut au bout de quelques jours et entraîna sa mère dans la mort. Lessing fut déchiré et laissa entendre une émouvante plainte; il n'avait pas été exigeant, il avait seulement demandé la petite part de bonheur qui était concédée aux autres hommes, et voici que cette part lui était refusée. Mais ce qu'il regrettait surtout, c'est cette possibilité d'intelligence, apparue au monde et disparue. Il porterait sa croix; et pour essayer de la rendre moins lourde, il se remettrait à travailler. Une dose de laudanum, faite d'occupations théologiques et littéraires, l'aiderait à passer une journée après une autre; il redeviendrait ce qu'il avait été : une raison en marche.

Un de ses amis, Mylius, publiait un journal qui s'appelait *Der Freigeist*. Le nom aurait pu convenir à Lessing lui-même. Il était de la famille des libres esprits.



Mais Lessing, s'il porte la marque de son temps, n'est pourtant pas de ceux qui restent confondus avec l'ensemble du troupeau : il commande. A

quelques-unes des idées et des volontés communes, nous le voyons qui se rebelle, avec un air de mépris. — Locke, un penseur qui a dit le dernier mot en philosophie ? Pope, un métaphysicien ? Il hausse les épaules. Ceux-là, il les laisse au pays de Gulliver; et il fréquente d'autres compagnons, d'une autre stature : Leibniz, Spinoza. — Sur Wolff il laisse tomber son ironie : « En général, nous ne manquons point en Allemagne d'ouvrages systématiques. Choisir quelques définitions reçues, pour en déduire dans le plus bel ordre tout ce qu'il nous plaît d'établir, c'est un art dans lequel nous pouvons défier toutes les nations du monde. » Un certain pragmatisme est nécessaire, d'accord; lorsque le paralytique reçoit les décharges bienfaisantes de l'électricité, il ne demande pas si c'est Nollet, si c'est Franklin qui a raison, ou si ce n'est ni l'un ni l'autre. Mais n'allez pas lui faire croire que pour expliquer un fait, il suffise de le constater. Vous cherchez à conquérir la foule; soit, si tel est votre talent. Toutefois, ceux qui agissent sur ceux qui agiront sur la foule sont d'une espèce supérieure. Autre chose est un éblouissement de brillants, vrais ou faux, autre chose une démonstration solide qui emporte l'adhésion des penseurs. Un homme qui s'est exclusivement occupé de belles-lettres, ou qui a passé tout son temps à jouer de la flûte, est-il satisfait de lui-même lorsqu'il arrive au terme de sa vie, et pense-t-il franchir le front levé les portes du tombeau ? L'évidence n'a pas besoin d'être parée de dentelles; elle plaît ou elle déplaît, et tant pis pour ceux auxquels elle ne plaît pas. Car ils sont incurables. Ce sont des impurs, et ils ont beau faire :

si on se sert d'une éponge sale, inutile d'effacer.

Il attendait avec impatience l'ouvrage de Winckelmann, qui devait lui apporter les révélations qu'il souhaitait sur la beauté antique; et il était tout prêt à l'admirer. Mais l'admiration, chez lui, n'était jamais si fervente, qu'elle émoussât la pointe de son esprit. Or Winckelmann ajoutait à son histoire de l'art une théorie du beau : encore une. Il disait que les principes de l'art, après tant et tant d'écrits, n'avaient pas été approfondis autant qu'il conviendrait; que la beauté restait un des mystères de la nature; et qu'enfin il allait en donner l'explication définitive. Alors il faisait intervenir l'essence divine, dont ces œuvres belles sont l'expression humaine. « La beauté suprême réside en Dieu. L'idée de la beauté humaine se perfectionne à raison de sa conformité et de son harmonie avec l'Être suprême, avec cet Être que l'idée de l'unité et de l'indivisibilité nous fait distinguer de la matière. Cette notion de la beauté est comme une substance abstraite de la matière par l'action du feu, comme un esprit qui cherche à se créer un être à l'image de la première créature raisonnable formée par l'intelligence de la divinité. »

Ce sur quoi Lessing revêtit son armure, et entra en lice : il lui plaisait de fondre sur un champion qu'il estimait. Impossible de s'abstenir, et de laisser passer une fausseté. Impossible d'admettre que l'art grec fût l'archétype de la beauté, sous quelque forme qu'elle existât ; et qu'on voulût imposer ses principes à tous les arts, notamment à la poésie. Sans doute Laocoon et ses fils, enlacés par un serpent monstrueux, gardent-ils, dans leur physio-

nomie, leurs gestes, leur attitude générale, une majesté : la sculpture ne saurait légitimement reproduire une douleur qui, ravageant les traits, serait laide. Mais le Philoctète de Sophocle ne craint pas d'exprimer sa douleur par des gémissements; les héros d'Homère crient, se lamentent, se mettent en colère. Il faut donc qu'il y ait entre les deux arts une différence. C'est que le peintre et le sculpteur rendent un moment unique, les moyens de leur art leur imposent ce choix; comme ce moment reçoit d'eux une valeur constante, ils ne doivent rien lui conférer de ce que nous considérons comme transitoire. Le poète, lui, ne se concentre pas sur un seul instant; il est maître de prendre une action à son origine, de la suivre, de la mener jusqu'à sa fin. La poésie ne peut donc être, sans abus, assimilée aux arts plastiques. Et la différence n'est pas seulement chronologique; elle ne s'explique pas seulement par le fait que les Anciens n'aimaient qu'une beauté calme, au point que Timante, dans le sacrifice d'Iphigénie, a jeté un voile sur la figure d'Agamemnon, qu'il n'aurait pu peindre que contractée, révulsée, hideuse, tandis que les Modernes ont élargi leur goût. La différence est spécifique. [1]

Lessing a repris son argument sous plusieurs formes, aboutissant à la même conclusion : mon principe reste dans sa force, la succession dans le temps est le domaine du poète, l'espace est le domaine du peintre et du sculpteur. Il n'en fallait pas moins pour rompre la vieille alliance, *Ut pictura*

1. *Laokoon : oder über die Grenzen der Malerei und Poesie*, 1766.

poesis; pour bouleverser les idées reçues sur une foule de sujets d'esthétique, il ne fallait pas moins que la vigueur, la combativité, l'opiniâtreté du même lutteur. Celui-ci continuait, en effet, à renverser les idoles. La poésie, plus souple que les autres arts, pouvait reproduire la laideur, s'en servant comme d'un ingrédient : dans le ridicule, laideur impuissante; et dans le terrible, laideur cruelle. La poésie, plus riche que les autres arts, n'avait pas besoin d'attributs mythologiques, les balances de la Justice, la colonne sur laquelle la Fermeté s'appuie, le frein de la Modération : elle n'était pas à ce point dénuée d'expression. La poésie n'était pas réduite à en revenir toujours à des types universellement connus, Vénus, Mars ou Jupiter; l'invention proprement dite avait peu d'importance pour l'artiste, un sujet banal le favorisait plutôt qu'il ne le gênait; pour le poète, au contraire, l'invention avait plus d'importance que l'exécution. Chemin faisant, Lessing réhabilitait Shakespeare, infirmait les règles, dénonçait le dogmatisme, établissait les droits de la spontanéité, demandait pour les vivants la permission de n'être pas semblables aux morts, même illustres. Mais le travail qu'il accomplissait par-dessus tout était la libération de la poésie. Il n'est pas de l'essence de la poésie d'être didactique. Il n'est pas de l'essence de la poésie d'être minutieusement descriptive. Haller, dans son poème *Die Alpen*, a tellement décrit que l'imagination du lecteur n'a plus à s'exercer; l'Arioste, au lieu de disperser dans plusieurs stances les traits du portrait d'Alcine, aurait dû nous indiquer seulement quelques tou-

ches qui nous auraient laissé la liberté du rêve. Il y avait, dans la poésie, ce qu'elle disait; et aussi un élément plus puissant : ce qu'elle ne disait pas, ce qu'elle suggérait; la vraie poésie était l'ineffable.

C'est ainsi qu'il était toujours prêt à affirmer sa maîtrise. Mais rien ne lui tenait plus à cœur que la solution du problème religieux, dont tout dépendait.

***

En lui survivait l'âme du pasteur son père et des autres pasteurs ses ancêtres : des croyants, des apôtres, qui ne s'étaient pas contentés de remplir machinalement leurs fonctions, d'administrer la communion de leurs ouailles et de débiter des sermons dans leurs temples, mais qui avaient fait de la croyance l'aliment unique de leur vie spirituelle, défenseurs de la foi, enfants de Dieu. D'un tel héritage on ne se débarrasse pas à sa guise; même le jour où l'on sort de l'orthodoxie, on le garde et on l'aime. La religion est chose grave; et celui qui la raille n'est jamais qu'un petit esprit : sur cette affirmation, Lessing n'a pas varié; la religion ne souffre pas de plaisanteries; elle est une forme de la vérité, et la vérité ne ricane pas ; certes, il a pensé que c'était un devoir de la débarrasser des impuretés qui s'étaient glissées en elle; aussi a-t-il fait partie du chœur qui a dénoncé la superstition; a-t-il lancé son mot contre les Croisades, dont il a dit qu'elles étaient le chef-d'œuvre de la politique pontificale, et qu'elles avaient abouti aux plus

atroces persécutions dont le fanatisme se soit jamais rendu coupable; a-t-il déclaré qu'il vivait à une époque où la voix de la saine raison retentissait trop haut pour que tout furieux qui, sans nécessité et au mépris de ses devoirs civils, se jetait de gaîté de cœur au-devant de la mort, s'arrogeait le titre de martyr; a-t-il peint en traits noirs les moines ignorants et les évêques fourbes. Mais les chevaliers des Croisades, les martyrs intempestifs, les mauvais prêtres, n'incarnaient pas à ses yeux l'essence de la religion, qui représentait en soi une valeur éternelle.

Déiste à sa manière, il demandait qu'on le distinguât des autres déistes, de ceux qui suivaient la mode, qui n'entendaient rien à la philosophie profonde, et qui formaient non pas des chrétiens raisonnables, mais des disciples déraisonnant. Le sort avait fait qu'au début de sa carrière, il avait rencontré Voltaire, et qu'il l'avait détesté. Comme Voltaire se trouvait à Berlin, qu'il avait pris en qualité de secrétaire un professeur de français nommé Richier, et qu'il lui avait demandé un Allemand qui fût capable de lui servir de traducteur, Richier avait proposé un de ses amis, le jeune Gottlob Ephraïm Lessing, très intelligent et très pauvre. Les choses n'avaient pas mal marché tout d'abord; mais Richier avait eu l'imprudence de prêter à Lessing le manuscrit du *Siècle de Louis XIV*; Voltaire avait redemandé son bien : or Lessing avait quitté Berlin en emportant la pièce. Aux réclamations de son ami, il avait répondu par une lettre mi-respectueuse et mi-goguenarde; il n'avait jamais eu l'intention de garder l'exem-

plaire; mais il n'avait pas tout à fait fini de le lire, et il n'avait pas résisté à la tentation de connaître jusqu'au bout l'œuvre d'un si parfait écrivain. Encore moins avait-il eu l'intention de le traduire, car il savait que l'entreprise était déjà en main; pour bien traduire M. de Voltaire, il aurait fallu se donner au diable. Au reste, il avait l'impression qu'il s'agissait là d'une grande fâcherie pour un petit objet, et la certitude que Richier serait bientôt pardonné. Alors Voltaire avait écrit personnellement à Lessing, en le flattant, pour qu'il ne disparût pas avec le manuscrit; et en le menaçant, pour l'avertir qu'il ne prendrait pas l'affaire à la légère, et que la carrière de M. Lessing se trouverait compromise si lui, Voltaire, était obligé de s'adresser à la justice pour demander restitution. Lessing, outré, avait répondu à son tour par une lettre en latin dont le texte est perdu, mais dont il a dit plus tard que Voltaire n'avait pas eu lieu de l'afficher à la fenêtre. Le manuscrit avait été rendu et la querelle avait pris fin, non sans laisser dans l'âme du débutant une hostilité qui devait croître et se développer chez l'homme.

***

C'était le temps où la pensée allemande tendait à prendre conscience d'un caractère spécifique, qu'il s'agissait d'affirmer pour elle-même d'abord et ensuite pour les peuples voisins; elle sentait, obscurément encore et seulement dans son élite, que l'affirmation de ce caractère et de sa dignité

impliquait un droit à la vie et devait avoir pour effet la reconnaissance publique de ce droit. Une poussière de petits États, séparés, divisés : mais aussi un effort vers une âme commune, tel qu'à un moment donné et après une longue préparation, la politique elle-même serait obligée de le traduire. On voulait manifester une pensée nationale, premier appel de la patrie.

Les Aufklärer entendaient participer au mouvement qui entraînait l'Europe vers les lumières, mais n'entendaient pas s'y perdre et s'y réservaient, au contraire, un rôle particulier. A les entendre, les Anglais n'étaient philosophes que jusqu'à une certaine limite où ils s'arrêtaient; ils étaient trop fiers pour lire les Allemands, trop amis de leurs aises pour creuser la pensée. Les Français étaient brillants, légers, superficiels. Les Anglais philosophaient avec leurs sensations, les Français avec leur esprit : les Allemands, seuls, avec leur raison. [1] Les Allemands, écrivait l'*Allgemeine Deutsche Bibliothek*, dont le seul titre était un programme, et qui s'adressait non pas seulement aux Berlinois et aux Prussiens, mais aux lecteurs et aux collaborateurs de toute la Germanie, les Allemands sont capables de tenir une place qu'aucun autre pays ne saurait occuper. Car ils sont calmes et refusent de se laisser entraîner par une fantaisie trop vive; la nature leur a inspiré le goût de la recherche; ils se situent entre les doutes trompeurs qui ne sont que des égarements de l'esprit et les enthousiasmes excessifs d'une imagination échauffée. On leur

1. Moses Mendelssohn à Lessing, 20 février 1758

fait généralement ce reproche, que leur caractère national consiste à n'en avoir aucun : à eux de vouloir.[1]

De cette Allemagne pensante, Lessing était le premier citoyen. Citoyen du monde, voilà ce qu'il croyait être, ne se faisant pas faute d'afficher son cosmopolitisme : qu'il n'avait aucune envie d'avoir la réputation de patriote, c'était la dernière qu'il ambitionnerait jamais; qu'il n'avait aucune idée de l'amour de la patrie, et qu'il se passait fort bien de cette faiblesse héroïque. En fait, il était profondément Allemand : l'un des créateurs de l'esprit nouveau de l'Allemagne. Leipzig, Berlin, Hambourg : chacune des villes où il s'établit comme par un coup de tête, a sa fonction dans la grande aventure de la formation d'un peuple : Leipzig, le centre de la vie intellectuelle, la capitale des livres, des modes, des élégances, du théâtre, de la critique; Berlin, qu'anime le génie de Frédéric II; Hambourg marché des échanges internationaux. Le secrétaire du gouvernement auprès du général Tauenzin, l'homme qui boit sec et qui joue gros jeu, se trouve participer à l'épreuve décisive de la Prusse et de l'Allemagne, à la guerre de Sept ans.

Les professeurs qui ne voulaient plus répéter la doctrine des maîtres, et éveillaient les jeunes gens; les pasteurs qui estimaient que les progrès de l'incroyance étaient dus à ce que beaucoup de leurs confrères, s'imaginant qu'ils enseignaient Dieu,

1. *Allgemeine Deutsche Bibliothek*, 1765, article I; *Ibid.*, 1768, vol. VI, article I : compte rendu de l'ouvrage *Von dem deutschen Nationalgeiste*, Francfurt am Mein, 1765; et *Noch etwas Zum deutschen Nationalgeiste*, Lindau am Bodensee, 1766.

ne voyaient plus que son ombre déformée; les savants, les exégètes, qui prétendaient vivifier l'arbre sacré; les critiques, qui animaient de leur esprit les revues éducatrices : tous se plaignaient de voir l'Allemagne étouffée sous la vieille orthodoxie. Et Lessing a répondu à leur demande. Prendre la défense des prétendus hérésiarques injustement condamnés; soutenir la cause des frères Moraves contre leurs persécuteurs; choisir à chaque occasion le parti du Samaritain contre le Pharisien : c'était sa joie. Mais parmi tant de combats, un combat est resté particulièrement célèbre, parce qu'il porta jusqu'au paroxysme l'âcreté de sa critique et la fureur de ses ennemis. Il était à Wolfenbüttel, alors; il avait accepté, faute de mieux, la place de conservateur de la bibliothèque du Grand-Duc de Brunschwig. Il n'était pas âgé, il avait quarante-deux ans; pourtant il se sentait las, et malheureux : cette défaite dans sa lutte contre le destin, cette condition médiocre, ce havre de grâce; cette servitude acceptée pour finir..... Ce fut le moment où il lança contre l'orthodoxie luthérienne son éclatante provocation.



Samuel Reimarus était un sage et paisible professeur, qui enseignait les langues orientales au gymnase de sa ville natale, Hambourg. Content de vivre des jours sans orages, bon mari et bon père de famille, il avait toutes les apparences d'un homme dont l'existence est de cristal. Il avait écrit des livres

estimés en faveur de la religion naturelle et contre l'athéisme, montrant en particulier que la merveilleuse organisation des insectes ne pouvait s'expliquer que par la sagesse de l'Être suprême. Ce juste avait vu sereinement s'approcher sa fin; le 19 février 1768, il avait invité quelques amis de choix à dîner chez lui pour le repas des adieux; trois jours après il était tombé malade, et le 1er mars 1768, il était mort.

Or, le plus profond de sa pensée était resté caché, il l'avait confié à un manuscrit sur lequel il avait écrit : *Schutzschrift für die Vernünftigen Verehrer Gottes*, Apologie pour les adorateurs raisonnables de Dieu; et ce manuscrit, soupçonné plutôt que connu par quelques intimes, aurait peut-être été ignoré pour toujours, si Lessing n'avait eu l'occasion d'en prendre connaissance, et en 1774, en 1777, en 1778, n'en avait révélé des passages sans donner le nom de l'auteur : *Fragmente eines Ungenannten*, Fragments d'un inconnu.

Ce n'est pas un Jean Meslier qui recommence; Reimarus n'a pas ses emportements, ses haines, sa rage destructrice; il ne vide pas une querelle personnelle entre le Seigneur et lui, il ne se laisse pas brûler par une rancune qui de proche en proche consume tout. Au contraire, il croit très sincèrement qu'il va vers Dieu, écartant les épines et les ronces, chassant la foule des impies et des idolâtres, dénonçant l'origine du vice et du mal, s'imaginant qu'il aura purifié la terre et le ciel lorsqu'il aura anéanti la croyance à une religion révélée. Il est étonnamment sûr de lui; il répète qu'il veut voir clair, *ich will die Sache klar machen*, et il en

possède une autre, par laquelle il lui semble qu'on peut pleinement exprimer les règles fondamentales de la raison : *Ein jedes Ding ist, was es ist ; ein Ding kann nicht zugleich sein und nicht sein* : chaque chose est ce qu'elle est; une chose ne peut pas à la fois être et ne pas être. Ainsi muni, Reimarus s'engage dans l'examen de l'Ancien Testament, sans se faire faute d'interrompre son travail critique par des exclamations passionnées, des interrogations, des appels : ah! comme les esprits tombent facilement dans l'erreur! comment est-il possible qu'on ait tenu pour vrais, pendant des générations et des générations, des faits aussi manifestement contradictoires ? — Une religion qui est bonne et sage dans son essence ne peut avoir eu que des intermédiaires bons et sages; or regardez les personnages de la Bible, regardez David : ils n'étaient ni bons, ni sages; ils étaient vindicatifs, cupides, immoraux; donc une religion qui se fonde sur la tradition juive ne saurait être bonne et sage; elle ne saurait être vraie. Pas une histoire au monde où tout dépende aussi directement de Dieu; et pas une où les dépositaires des ordres divins ne soient moins dignes de les recevoir; dès lors il s'agit d'une histoire juive et non pas divine. Une religion qui prétend donner aux hommes un code de conduite morale doit formuler des règles précises, intelligibles à tous, parfaitement déterminées dans leur rédaction et dans leur contenu; or la Bible ne contient pas cet enseignement; elle ne considère même pas l'âme comme immortelle : donc ses préceptes ne sauraient provenir d'une révélation divine.

Reimarus ne procède pas autrement au sujet de

l'Évangile : le Nouveau Testament, qui devrait contenir une vérité unique, et qui, rédigé par quatre personnes, varie sur les temps, sur les lieux, sur les discours tenus, sur les faits accomplis, implique contradiction, et donc ne saurait faire foi. Le protestantisme est examiné à son tour : la doctrine du salut par la grâce est-elle raisonnable ? la croyance au péché originel est-elle raisonnable ? Le protestantisme, comme le catholicisme, est déraisonnable; ils sont, tous les deux, des impostures humaines, qui ont déformé la loi naturelle, à laquelle les hommes religieux doivent aujourd'hui revenir.

***

Telle est l'œuvre que Lessing exhuma. Aussi provoqua-t-il un scandale qui se prolongea sur plusieurs années. Melchior Gœtze, pasteur, releva le défi : l'étroitesse et l'obstination en personne; l'homme qui avait dénoncé pour cause d'impiété même ses collègues, même ses amis; bref, un adversaire de taille, pour lequel Lessing avait une certaine estime, parce qu'il était l'Intransigeance. Gœtze invoqua contre lui la vindicte du monde chrétien, demanda châtiment pour le blasphémateur; et Lessing continuait. Sermons, pétitions, brochures, livres, injures, menaces, ne faisaient que l'exciter : « J'ai publié ces Fragments et je les publierai encore, dussent tous les Goetze du monde me damner jusqu'au fond de l'enfer. »

Et cependant, même lorsqu'il prenait cette attitude exaspérée, il ne se croyait pas l'adversaire de

la religion en tant que telle. Il continuait à mépriser les plaisantins qui tournaient en ridicule les choses sacrées; la pauvre ruse de ceux des philosophes qui, par le biais de la superstition, s'en prenaient à la croyance, lui paraissait misérable. Il ne pensait pas que depuis le commencement des âges, les hommes se fussent trompés, en adorant et en priant; il ne partageait à aucun degré l'opinion simpliste, que l'Église de Dieu s'est établie par un complot grossier, conçu par les prêtres et par les rois complices. Puisque l'exigence d'une foi était un fait, primitif, essentiel, puérils étaient ceux qui le niaient: il fallait seulement déterminer sa nature, le sauver de ce qui n'était pas lui-même, et lui donner son vrai sens.

Pour ce faire, Lessing reprenait quelques-unes des idées exprimées avant lui, et autour de lui, non sans mettre sur elles la marque propre de son esprit. L'idée que la religion ne procédait pas d'une lettre dictée, d'une Bible, d'un Coran; qu'elle était une vérité interne; que Dieu était la présence dans notre âme d'une raison universelle et éternelle, à laquelle aucun individu ne pouvait refuser son adhésion. La foi était un fait de conscience, antérieur à la théologie, indépendant d'elle. La religion existait avant qu'il y eût une théologie; quand il n'y aurait plus de théologie, la religion existerait toujours.

Il reprenait l'idée que la moralité était religion. Comme le disait son ami Nicolaï, l'éditeur, dans son roman intitulé *Das Leben und die Meinungen des Herrn Magister Sebaldus Nothanker*, La vie et les opinions de Maître Sebaldus Nothanker (1773-1776), un pasteur qui s'en tient au dogme dans

sa lettre la plus stricte, qui fait œuvre pie, qui recueille de l'argent pour bâtir des chapelles, n'en est pas moins un mauvais pasteur, s'il est dur envers les pauvres, impitoyable aux malheureux, et s'il voue aux peines éternelles ceux qui ne pensent pas comme lui. Au contraire : même si vous êtes déclaré hérétique et schismatique, si votre existence est vertueuse, si vous pratiquez la bonté autour de vous, vous serez selon le cœur d'un Dieu Raison qui est en même temps un Dieu Humanité. Les Collegiants d'Amsterdam, qui ne font partie d'aucune Église, mais qui admettent tous les hommes dans leurs assemblées fraternelles, parce qu'ils disent qu'on peut entrer par plus d'une porte dans la Cité de Dieu, et qui ne demandent pas à un homme qui meurt de faim son certificat de baptême avant de lui donner à manger, sont plus près de la religion véritable que les plus orthodoxes des Luthériens.

Lessing reprenait l'idée d'une ascension rationnelle, telle que l'exposait un autre de ses intimes du temps de Berlin, Moses Mendelssohn, dans son *Phédon* (1767) : un Phédon qui avait lu, lui aussi, Leibniz et Spinoza, et qui prêtait à Socrate des propos comme celui-ci : « Nous sommes bien fondés à croire, d'après cette tendance irrésistible des êtres raisonnables à un état plus parfait, que leur perfection est la fin suprême de la création. Nous pouvons dire que cet immense univers a été produit afin qu'il y eût des êtres raisonnables qui pussent s'élever de degré en degré, croître peu à peu en perfection, et trouver dans cet accroissement leur félicité. »

Enfin l'idée de Semler, qu'il y avait dans toute religion un élément local, national et transitoire, qu'il ne fallait pas confondre avec sa substance durable. Mais Semler ne suivait pas Lessing jusqu'au bout, et même il se rangeait parmi ceux qui lui jetaient l'anathème, parce que Lessing, hardiment, achevait ces préparations et transformait cet ensemble, en leur ajoutant la philosophie du devenir.

***

Qu'est-ce, en effet, pour lui que la révélation ? Rien d'autre que l'éducation progressive du genre humain. C'est le titre du livre capital qu'il publia l'année 1780 : *Die Erziehung des Menschengeschlechts*.

Ce que l'éducation est pour l'individu, la révélation l'est pour l'humanité. Comme l'éducation ne fournit rien à l'homme, qui ne soit déjà en lui-même, mais le lui donne plus facilement et plus rapidement : ainsi la révélation ne fournit rien à l'humanité que celle-ci ne puisse atteindre d'elle-même, mais elle l'aide à dégager ses richesses obscures. La révélation n'est pas fulgurante; elle se sert du temps. Quoique le premier homme ait été doué de la notion d'un Dieu unique, il était impossible que cette notion, communiquée et non trouvée, persistât dans son état pur; et l'homme s'est livré à l'idolâtrie, au polythéisme, qu'il ne faut pas mépriser si on les remet dans leur ordre chronologique et à leur place, et qui sont déjà la possibilité grossière d'un développement futur. Ces égarements auraient pu durer pendant des mil-

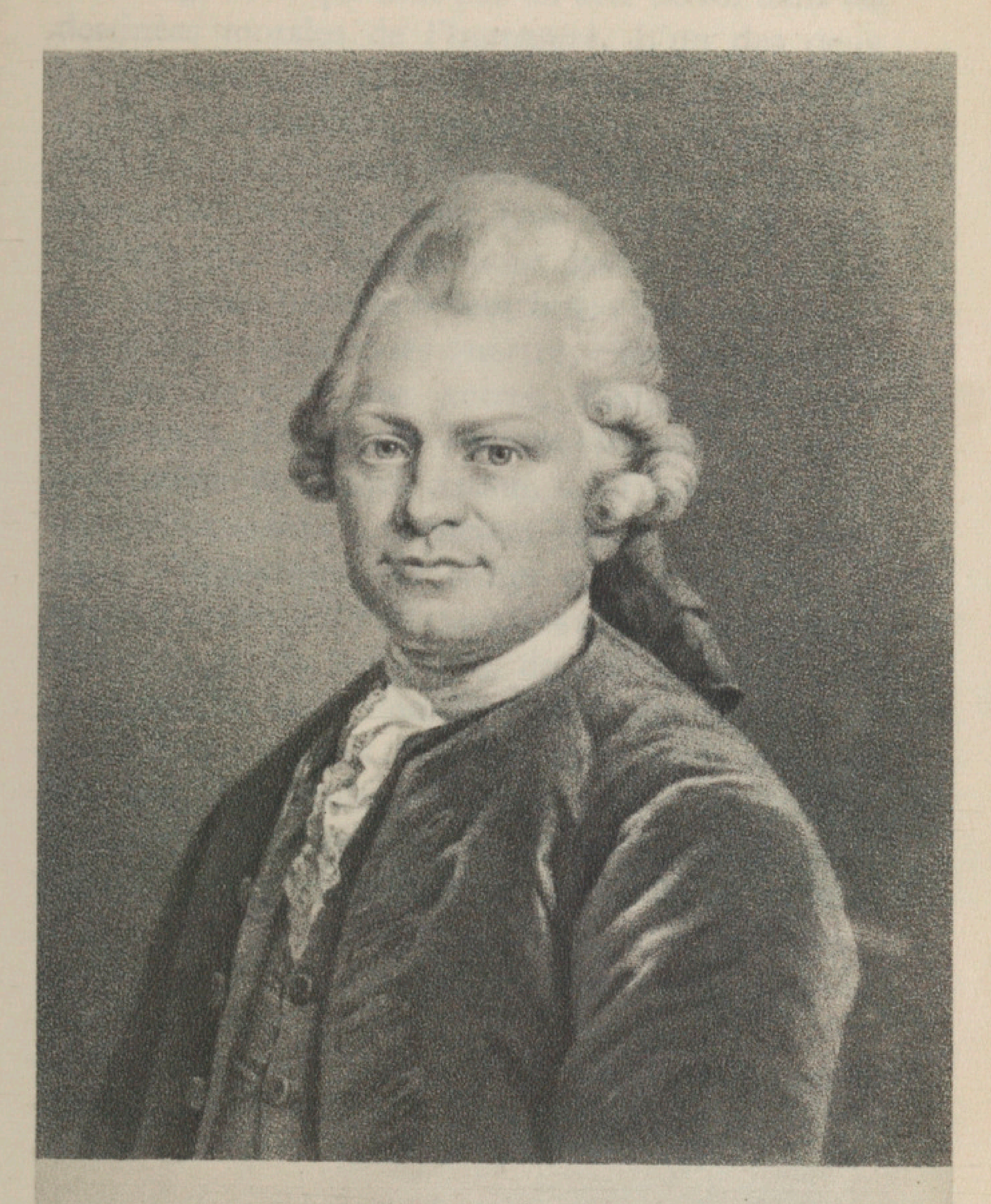
lions d'années, si Dieu n'était venu leur donner une nouvelle direction. Il a choisi un peuple — le plus ignorant de tous, le peuple israélite — pour lui communiquer l'idée d'un Dieu unique; et ce progrès était considérable. Mais comme on était loin encore du concept transcendantal de l'unité! Il ne pouvait, ce peuple enfant, recevoir d'autre éducation que celle qui convient à un peuple enfant. Cependant les autres peuples avaient continué leur route à la lumière de la raison; beaucoup étaient en retard, quelques-uns étaient en avance. Les Israélites apprirent dans leur servitude, au milieu de la sage nation des Perses, à mesurer leur croyance avec la conception de l'Être des êtres, tel qu'une raison plus exercée l'avait connu et honoré. La révélation avait guidé leur raison; et maintenant la raison, à son tour, contribuait au progrès de la révélation; premier service réciproque que ces deux puissances se fussent rendu; aux yeux du Créateur, une telle influence mutuelle est si peu messéante, que sans elle l'une des deux, révélation ou raison, serait inutile. C'est par ce contact que les Juifs apprirent à mieux connaître Dieu. Il y avait, dans leurs saintes Écritures, des allusions, des indications, au sujet de l'immortalité de l'âme; mais cette croyance, trop élevée pour le commun, resta, à ce stade, l'apanage de quelques particuliers. Dans ces préparations consistait la valeur de la Bible, livre élémentaire qui devait être dépassé.

Il le fut. Christ vint; le Nouveau Testament fut le second livre, supérieur au premier. Il a servi, il a occupé l'entendement humain pendant des

siècles; mais il ne saurait durer éternellement. La progression continuera. Nous aurons des idées plus justes et plus rapprochées du vrai, sur l'essence divine, sur notre nature, sur nos rapports avec Dieu; nous irons vers la moralité désintéressée qui nous fera chérir la vertu pour elle-même. Lessing devient lyrique et prend le ton des prophètes, lorsqu'il nous ouvre les perspectives du lointain avenir. Il viendra, il viendra certainement, le temps de la consommation : il viendra, le temps où l'homme fera le bien parce que c'est le bien, sans l'espoir de récompenses arbitraires placées devant lui, et qui jadis semblaient nécessaires pour fixer le regard. Il viendra certainement, le temps d'un nouvel Évangile, qui dès le livre élémentaire nous était promis. Marche ton pas imperceptible, Providence! Fais seulement qu'à cause de ce caractère imperceptible, je ne désespère pas de toi, alors même que tu semblerais reculer! Il n'est pas vrai que la ligne la plus courte soit la ligne droite : tu as tant de choses à entraîner sur ta route éternelle!

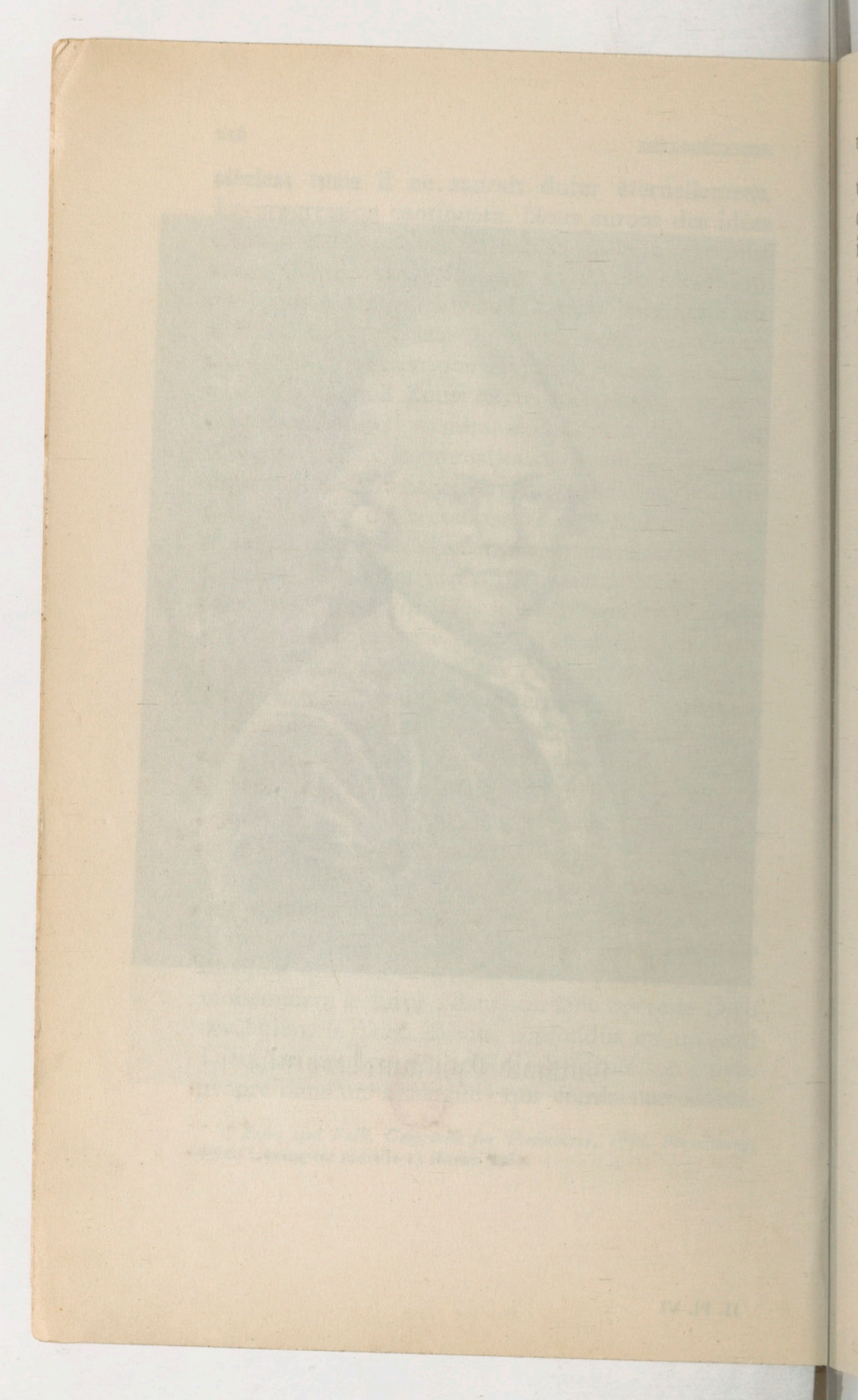
S'il s'exalte ainsi, le dur, l'inflexible Lessing, c'est sans doute qu'il se compte lui-même au nombre des apôtres qui œuvrent et qui peinent, au milieu des ingratitudes et des incompréhensions et des inimitiés, pour étendre à la société civile les bienfaits qui sont en germe dans le présent, et que moissonnera le futur : dans son âme opère le Dieu révélation, le Dieu raison, confondus en un seul Dieu. On peut penser qu'il a représenté son œuvre propre dans un Dialogue [1] qui commence comme

1. *Ernst und Falk. Gespräche für Freimaürer*, 1778. *Fortsetzung*, 1780. Lessing est mort le 15 février 1781.



M A Scheu

Gotthold Ephraim Lessing.



une énigme, et qui finit par un acte de foi dans les destinées morales de l'humanité. L'un des deux interlocuteurs se déclare franc-maçon, non parce qu'il appartient à une loge, mais précisément parce qu'il n'a subi aucune initiation, prêté aucun serment, obéi à aucun rite. Que veut-il dire ? Les sociétés civiles, établies pour assurer le bonheur des hommes, manquent leur but ; elles connaissent les dissentiments et les guerres, elles opposent les nations les unes aux autres, Français, Anglais, Allemands, Espagnols, Italiens, Russes. A l'intérieur même de chaque nation, il est facile de saisir des défectuosités : persistent les abus, les privilèges, l'opposition des riches et des pauvres. Il importe donc qu'il y ait des sages qui soient exempts des préjugés de leur tribu, de leur moment : ils guériront les maux dont le citoyen supposé le plus heureux ne saurait être exempt. Leur progrès sera lent, il s'étendra sur des siècles et des siècles ; ils travailleront pour la paix, pour la justice, pour l'amour, jusqu'au temps où les bonnes actions finiront par devenir spontanées, où l'on pratiquera le bien sans l'espoir des récompenses et sans la crainte des peines.

Tel se voyait Lessing dans les années toutes voisines de sa mort.

***

Lessing, déiste. Mais un déiste qui place un sens tout autre sous le même mot ; qui conserve pour les religions positives, et pour la religion chré-

tienne en particulier, reconnaissance et respect; qui voit en elles un émouvant effort vers la vérité, un épisode d'une lente conquête spirituelle. Voltaire écrivait, dans le troisième entretien du *Dîner du comte de Boulainvilliers* : « En fait de religion, on a eu une conduite directement contraire à celle qu'on a eue en fait de vêtement, de logement et de nourriture. Nous avons commencé par des cavernes, des huttes, des habits de peaux de bêtes, et du gland; nous avons eu ensuite du pain, des mets salutaires, des habits de laine et de soie filée, des maisons propres et commodes; mais, dans ce qui concerne la religion, nous sommes revenus au gland, aux cavernes et aux peaux de bêtes. » Pensée simpliste, à laquelle s'oppose maintenant une des hypothèses les plus hautes qu'on ait jamais conçues pour expliquer la marche de l'humanité.

Lessing, apôtre de la raison; mais d'une raison à la fois immanente et transcendante; d'une raison qui, dans son travail, s'aide quelquefois de l'intuition; qui ne refuse même pas les fulgurations de certains mystiques, qu'elle considère comme des prédécesseurs qui ont été seulement trop hâtifs. De sorte qu'il réhabilitait des forces dont ses prédécesseurs avaient nié la valeur et la présence même.

Lessing, un des maîtres de l'Aufklärung, et non le moins glorieux. Mais de l'Aufklärung, il altérait l'essence. Pour les autres, elle était le privilège du siècle, du siècle des lumières; pour Lessing, elle était une lueur qui avait déjà faiblement brillé dans le fond des âges; que le présent n'avait fait que renforcer; qui devait s'épurer encore, au cours d'un avenir infini. Pour les autres, elle était un fait, par

eux démontré, par eux établi; quelque chose d'arrêté, et de décisif; pour Lessing, elle était un devenir. Pour les autres, elle était un refus de ce qui n'était pas leur vérité; pour Lessing, elle était une acceptation et une interprétation du tout. Pour les autres, elle était la défaite irréparable de la métaphysique et de la foi; pour Lessing, elle était une métaphysique, et presque une foi.

Déjà la Réforme avait brisé l'unité de la croyance, brisé d'une façon telle que tous les efforts accomplis pour la reconstitution, si persistants qu'ils fussent, demeuraient vains. Mais maintenant, c'était une autre affaire; l'unité de croyance ne pouvait plus être autre chose qu'un lointain souvenir. Chaque sage interprétait à sa manière la nature du Dieu qu'il voulait bien garder encore. Quand ces doctrines diverses tombaient dans l'esprit de la foule, elles s'atténuaient, elles se dissolvaient; elles finissaient par disparaître. Il n'y avait plus la masse des fidèles, et quelques rebelles parmi eux; il y avait des indifférents. La chrétienté ne se scindait plus seulement; elle s'émiettait, elle se dissolvait. Restait un troupeau qui ne cherchait plus son bonheur que dans cette vie mortelle et qui l'interprétait bassement. Il ne le voyait plus que dans le bien-être, les satisfactions matérielles, voire même que dans le plaisir. Il n'était même pas athée, puisque l'athéisme suppose un terme à nier; il n'était plus rien. Il était livré à sa propre conscience, et il n'avait plus de conscience; en dehors des devoirs que lui imposait la vie sociale, il ne se sentait plus de devoirs; il ne se souvenait que de ses droits. Des

milliers, des centaines de milliers, des millions d'hommes, n'éprouvant plus rien d'analogue aux angoisses d'un Pope, ne voyant plus dans Voltaire que son côté destructeur, parfaitement incapables de suivre Lessing dans ses spéculations et de l'accompagner dans ses envolées, perdaient la notion du divin, soit comme origine, soit comme terme; et c'était l'aboutissement du déisme.

CONCLUSION

L'EUROPE ET LA FAUSSE EUROPE

L'Europe, qu'était-ce au juste ? On ne le savait pas. Vers l'Est, ses limites étaient incertaines; à l'intérieur, elle n'avait pas toujours eu les mêmes divisions, par rapport aux peuples qui l'habitaient; son nom même s'expliquait mal. Jupiter, déguisé en taureau, avait enlevé Europe, fille d'Agénor, tandis qu'elle se promenait avec ses compagnes sur une plage de Phénicie; en l'honneur de cette belle, il avait appelé Europe l'une des parties du monde; fabuleuse histoire à laquelle Hérodote déjà ne croyait plus. Mais, faute d'une idée précise, on éprouvait un sentiment très fort : « L'Europe surpasse en toutes choses les autres parties du monde. » Sans doute, elle était moins vaste que l'Asie, que l'Afrique, que l'Amérique : et on s'en trouvait quelque peu marri; aussi ajoutait-on, très vite, que cette petitesse était compensée par de multiples causes de grandeur. Incertaine tant qu'on voudra, elle n'en formait pas moins *ein bewunderswürtiges Ganze*, un tout merveilleux.[1] Elle avait des lois communes; et commune, une

1. Joh. Chr. ADELUNG, *Pragmatische Staatsgeschichte Europens...* Gotha, 1762. *Vorlaüfige Einleitung*, p. 4.

religion qui avait fait d'elle la chrétienté, souvenir non aboli au fond des consciences rebelles. Elle constituait « une espèce de grande république, partagée entre plusieurs États, les uns monarchiques, les autres mixtes, ceux-ci aristocratiques, ceux-là populaires; mais tous correspondant les uns avec les autres, tous ayant un même fond de religion, tous ayant les mêmes principes de droit public et de politique, inconnus des autres parties du monde. »[1] Et de même que les Grecs pouvaient se disputer entre eux, mais conservaient des relations de bienséance et de politesse, comme les habitants d'une seule ville, de même les Européans, ou mieux les Européens, pouvaient se battre et se déchirer, mais restaient solidaires. Bref, « ce n'est pas d'un pays, ce n'est pas d'une nation, que le XVIIIe siècle tient sa célébrité; il la doit à tous les peuples, à tous les pays de l'Europe; et c'est ce qui la rend si grande, si intéressante, et si vraie..... »[2]

On ne cessait pas de louer les vertueux Chinois et les sages Égyptiens; mais il fallait bien avouer que ni la Chine ni l'Égypte n'avaient tenu les promesses qu'elles avaient faites, jadis. Elles étaient demeurées inertes, tandis que l'esprit de l'Occident avait manifesté une curiosité inlassable. Jamais il ne s'était arrêté, de sorte que les Grecs et les Latins eux-mêmes étaient dépassés par le présent. Jadis, il y avait eu des centres lumineux, mais en petit nombre; rien n'éclipsait Athènes et Rome, mais au temps de leur splendeur, « Paris... n'était qu'une

1. VOLTAIRE, *Siècle de Louis XIV*, *Introduction*, chap. II.
2. *Esprit et génie des écrivains du XVIIIe siècle*. Amsterdam, s. d.

petite cité barbare, Amsterdam n'était qu'un marais, Madrid un désert, et de la rive droite du Rhin jusqu'au golfe de Bothnie tout était sauvage »[1] : ainsi l'Europe moderne valait mieux que l'Europe ancienne. Que de privilèges à elle réservés! Puissance militaire : immensité des dépenses, grandeur des engagements, nombre des troupes, continuité de leur entretien. Développement de l'agriculture, climat tempéré, fertilité du sol, si l'on exceptait les terres qui se trouvaient à l'extrême Septentrion. Prospérité du commerce, aidé par l'abondance des voies de communication. Densité des habitants, opulence des villes. Mais par-dessus tout, suprématie intellectuelle : les sciences, les beaux-arts, et les arts mécaniques, qui multipliaient les biens; l'empire d'une raison qui tendait à l'universel, qui corrigeait les sottes vanités nationales, qui abolissait l'*ingenium glebae*. Partie philosophique, partie pensante du monde.

Non pas que ses fils fussent exempts de défauts. Agités, leur histoire était celle d'incessantes révolutions, et leurs annales un tissu de malheurs, de folies et de crimes. Corrompus par le luxe, ils exploitaient cruellement les habitants des colonies qu'ils avaient conquises. Pourtant ils gardaient le droit d'être fiers d'eux-mêmes. Pourquoi les Asiatiques et les Africains n'avaient-ils pas abordé dans leurs ports, conquis leurs territoires, imposé leur autorité aux princes autochtones? Parce que les Européens étaient les plus forts; ils étaient les plus forts parce qu'ils étaient les plus sages; étant

1. VOLTAIRE, *L'A. B. C.*, 1768. *Septième Entretien.*

les plus sages, ils représentaient un degré plus avancé de civilisation. [1]

Ils voyageaient, comme pour prendre une plus sûre possession de leur domaine, de leur domaine sans égal. Le voyage changeait de caractère, non plus le caprice de quelque original, trop curieux, mais un apprentissage, un travail, le complément de l'éducation; c'était l'école des Européens. Les Anglais accomplissaient leur Grand Tour, sous la conduite de quelque précepteur; les Allemands savaient que leur formation n'était pas complète s'ils n'étaient allés se polir à l'étranger; les Italiens et les Français étaient partout. Les Russes n'étaient plus ces étranges Moscovites, dont l'apparition avait étonné la génération précédente : ils venaient allégrement dépenser leurs roubles dans les grandes villes occidentales, et particulièrement à Paris. Quand on s'éloignait de son clocher, on ne pensait plus se lancer dans une expédition aventureuse, à grand danger : les routes devenaient meilleures, les correspondances plus faciles; et même — révolution — on commençait à circuler la nuit. Les portes des bourgs ne se fermaient plus quand sonnait le couvre-feu, et les postillons lançaient hardiment leurs chevaux sur les routes obscures; le temps s'économisait de moitié. Les raffinés faisaient construire des carrosses spacieux, le duc de Richelieu avait un lit dans le sien, plus un garde-manger contenant trois entrées; on raconte qu'en 1742, au moment de quitter Choisy-le-Roi, il fit bassiner les draps, « se coucha en présence de

1. Samuel JOHNSON, *Rasselas*, 1759. Chapitre XI. MONTESQUIEU, *Cahiers*, Éd. Grasset, pp. 65 et suivantes.

trente personnes, et dit qu'on le réveillerait à Lyon ». Tous les acteurs que nous avons fait paraître sur la scène, il faudrait les reprendre pour les montrer dans leur mobilité; il n'est guère d'homme de lettres, au dix-huitième siècle, qui n'ait été piqué de la même tarentule; même Samuel Johnson, le plus massif des écrivains, a quitté son home, son fauteuil, et sa place à la bonne taverne d'Old Cheshire Cheese pour voir le continent; même Diderot a fini par consentir à quitter Paris pour Saint-Pétersbourg. Même les princes, attachés à leur place héréditaire, voyageaient; le prince de Suède a su que la mort de son père avait fait de lui Gustave III, tandis qu'il se trouvait dans une loge de l'Opéra, à Paris.

Ils visitaient les célèbres cabinets d'histoire naturelle et les curiosités; ils s'exclamaient devant les pierres qui contenaient de l'eau, devant les fossiles et les monstres, jeux inquiétants de la création. Ils visitaient les savants, dans leurs maisons modestes, et assistaient aux séances des Académies. Ils mesuraient les églises et comptaient les escaliers des tours. Ils fréquentaient les théâtres, ne manquaient jamais un opéra, surtout en Italie; car ils se délectaient de musique, heureux d'emporter dans leur bagage la dernière partition de Pergolèse, pour la faire jouer dans leur pays, après leur retour. Ils entraient dans les ateliers des peintres et des sculpteurs, achetaient tableaux, statues, collectionnaient aussi les antiques médailles. Il y avait des capitales européennes. Paris, où l'on se sentait étrangement libre, où l'on pouvait paraître à son gré, et d'où l'on pouvait aussi bien disparaître sans que personne s'en aperçût;

réunion de merveilles; fusion de ce que chaque contrée avait de meilleur; accueillante entre toutes les villes par la douceur de ses mœurs et la bonne grâce de ses habitants; rendez-vous des étrangers qui séjournaient dans ses hôtels : Paris, la lumière des lumières. La douce Venise, plaisir, séduction et charme : le carnaval et les masques, les promenades en gondole, le jeu, les théâtres qui portaient des noms d'églises, les concerts qui se donnaient jusque dans les couvents des religieuses, les tréteaux de la Place Saint-Marc, les courtisanes qui recevaient dans des palais; Venise, la Sybaris moderne. Rome et sa Semaine Sainte; Naples et son printemps. Vienne, germanique et latine, porte qui s'ouvrait sur l'Orient.

Guides, descriptions, itinéraires, voire même des bibliothèques entières de voyages, enregistraient ce goût toujours croissant. Bien plus! L'étranger devenait un type de comédie. Lord Runebil, le chevalier Le Bleau, Don Alvaro de Castille, le comte de Bosco Nero, s'affrontaient sur la scène; on représentait le *Français à Londres*, et l'*Anglais à Bordeaux*. Les images simplistes par lesquelles on aimait à se figurer les habitants des autres pays, quelquefois justes et le plus souvent fausses, prenaient une telle fixité que le temps même ne les effacerait plus. N'eût-on jamais quitté le Faubourg Saint-Antoine ou la rue Saint-Denis, on voyait paraître sur les planches l'Anglais taciturne, philosophe, splénétique, toujours riche et toujours généreux; l'Italien, toujours ami des beaux-arts; l'Espagnol, toujours noble et fier; et on sentait qu'on faisait partie d'une collectivité bizarre, mais indissoluble.

Des coutumes émigraient, l'opéra à l'italienne, le salon à la française, le thé à l'anglaise, voire la matinée à l'anglaise; et on finissait par parler des « usages communs de l'Europe ».

Les particuliers correspondaient, donnant des nouvelles moins de leur vie privée, de leurs intérêts, de leurs amours, que du mouvement des esprits : tel livre vient de paraître, telle tragédie vient d'être sifflée. Les sociétés savantes correspondaient. Des écrivains à gages avaient pour métier de donner aux princes d'Allemagne la primeur des produits de Paris. Les journaux, autrefois le répertoire des richesses indigènes, étaient envahis par le compte rendu des livres d'outre-mont, d'outre-mer; d'autres se fondaient tout exprès pour activer les échanges, *Bibliothèque anglaise*, *Bibliothèque germanique*, *Journal des nouveautés littéraires d'Italie*, *Journal étranger*; d'autres encore invoquaient jusque dans leur titre leur caractère européen, *L'Europe savante*, *Histoire littéraire de l'Europe*, *Bibliothèque raisonnée des savants de l'Europe*, *Biblioteca universale o gran Giornal d'Europa*, *Estratto della letteratura europea*, *L'Europa letteraria*, *Giornale letterario d'Europa*, *Correo general historico, literario y económico de la Europa*; en les lisant, comme dit un journal italien, « les hommes qui jadis étaient Romains, Florentins, Gênois, ou Lombards, devenaient tous plus ou moins Européens. »[1]

Si, dans les écoles, les langues étrangères n'étaient guère enseignées, on commençait à les apprendre lorsqu'on s'apercevait que, dans la vie, elles deve-

1. *Il Caffè*, 1764. Premier article.

naient nécessaires au commerce des intelligences. Une grammaire paraissait; d'édition en édition, elle suivait une longue carrière; jusqu'à ce qu'un autre auteur, relevant les fautes de celui qui l'avait précédé, cet ignorant, lançât à son tour une grammaire, encore plus fructueuse; il arrivait aux rivales de se fondre plutôt que de se nuire, deux grammaires en une seule, bonne affaire pour l'acheteur, bonne aussi pour les vendeurs. De même paraissaient, nombreux, les dictionnaires. Et les extraits et les morceaux choisis. Les maîtres de langues allaient depuis les plus obscurs aventuriers jusqu'aux écrivains illustres : Baretti a été professeur d'italien à Londres, et Goldoni à Paris.

Que de traductions! comme on les voit se hausser pour peu que du XVIIe au XVIIIe siècle on suive leur courbe! Traductions où s'inscrit, en bévues, en contre-sens, en énormités, l'ignorance des intrépides qui ne connaissent ni la langue étrangère, ni la leur; entreprises commerciales, manufactures où des besogneux travaillent pour le compte d'éditeurs avides; chefs-d'œuvre traités « comme ces infortunés qu'un corsaire dépouillait de leurs habits magnifiques, après les avoir arrachés de leur patrie, et qu'il va vendre dans des terres éloignées, chargés de misère et de haillons. »[1] Insolents traducteurs, qui s'appellent des plénipotentiaires et qui même se croient supérieurs aux auteurs originaux, dont ils élaguent les défauts et accentuent les beautés sans pudeur. Belles infidèles, et nécessairement infidèles, puisqu'il fallait aller sans trop

1. La Barre de Beaumarchais, *Lettres sérieuses et badines*, 1729. Tome II, Deuxième Partie, Lettre dix-neuvième.

de heurts de l'inconnu au connu, et faire goûter une saveur exotique sans inspirer de répulsion. Telles quelles, elles passaient; et par leur action se constituait une littérature internationale.

A mesure que les relations se multipliaient ainsi, un ordre devenait plus nécessaire; une hiérarchie de valeurs; et au sommet, une autorité consentie. Pendant un temps donné, on put croire que la puissance que l'Europe avait choisie pour remplir cette haute fonction était la France. Parce qu'elle avait la force politique, sans laquelle les lettres ne se sentent pas soutenues; parce qu'elle avait le nombre, et qu'elle essaimait; parce qu'elle avait derrière elle une longue tradition de culture; parce qu'elle venait d'avoir Louis XIV et sa constellation de génies, elle s'était, dès le siècle précédent, proposée comme modèle. Voici qu'au lieu de s'obscurcir, ainsi qu'il arrive d'ordinaire après la disparition des pléiades, elle prenait un éclat nouveau. Corneille et Racine, Bossuet et Fénelon, n'avaient pas épuisé leur vertu, que d'autres étoiles apparaissaient dans son ciel. L'ascension continuait; et les écrivains qui l'honoraient maintenant possédaient la qualité même qui excite l'émulation : ils étaient la modernité. Il n'en existait ni de plus vifs, ni de plus hardis, ni de plus prompts à formuler, à défendre, à répandre les idées qui s'imposaient aux mentalités contemporaines. De sorte que la France gardait la suprématie littéraire qu'elle avait reçue en héritage, et justifiait cette faveur par un apport substantiel. A peu près tous les autres peuples avaient l'impression d'être en retard lorsqu'ils se comparaient à elle; et voulant combler ce retard,

leur première impulsion était de la prendre pour guide. Rare privilège d'un pays qui, tout à la fois, règle et inspire; qui, tout à la fois, représente la stabilité qui rassure, et le mouvement qui est la vie! On cherchait à l'égaler dans les genres classiques où elle avait excellé, et où elle excellait encore; en même temps on voulait penser comme elle, vite et audacieusement. C'était le temps où le gallicisme envahissait les langues étrangères, et où, loin d'en être honteux, on s'en disait fier; car le français, déjà si pur, si clair, si raffiné, était devenu l'expression même de la raison : par quel attachement au vieux purisme, par quel préjugé national l'aurait-on repoussé ? aurait-on refusé de puiser dans son vocabulaire ? de prendre son tour analytique ? C'était le temps où on écrivait le français comme à Versailles, jusque sur les bords de la Néva; où beaucoup d'auteurs, abandonnant leur idiome natal, leur préféraient celui des grâces et de la philosophie, qui leur permettait d'être lus en tous pays. C'était le temps où l'Académie de Berlin proposait, comme sujet de prix pour l'année 1784, les questions suivantes : « Qu'est-ce qui a fait de la langue française la langue universelle de l'Europe ? par où mérite-t-elle cette prérogative ? est-il à supposer qu'elle la conserve ? »; et où elle couronnait, avec le discours de l'Allemand Schwab, le discours de Rivarol, qui consacrait l'hégémonie intellectuelle de la France.

« Les Français ont été, depuis plus de cent cinquante ans, le peuple qui a le plus connu la société, qui en a le premier écarté toute gêne... »[1] Autre

1. VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique*, Article *Langues*.

prérogative qui expliquait la même prééminence : si l'Europe devait former une société, la France encore lui présentait un idéal. Paris était comme un grand salon, où il faisait bon causer, briller, écouter seulement. Ceux qui avaient eu la douceur d'y vivre, quand ils s'en allaient sans retour, gardaient la nostalgie du Paradis perdu : tel l'abbé Galiani, qui, lorsqu'il dut regagner Naples bien malgré lui, jamais plus ne se consola. Une existence s'y organisait, meilleure, semblait-il, que celle dont le passé avait donné l'exemple; un *commercio umano*, [1] un commerce plus humain, s'y établissait; on aurait voulu que partout fût suivi cet exemple. L'aristocratie, la haute bourgeoisie des diverses nations, faisaient de leur mieux pour attirer chez elles ceux qui avaient su bâtir cet édifice heureux. Cela commençait par l'aménagement de la maison et par la parure des personnes, par l'œuvre des cuisiniers, des sommeliers, des perruquiers, des tailleurs; en prenant la frisure et l'habillement des Français, on prenait leur ton. Lorsque les couturières de la rue Saint-Honoré envoyaient dans les grandes villes de l'étranger, pour être exposée aux vitrines, la poupée habillée à la dernière mode de Paris, elles exerçaient leur part d'influence sociale; comme les modistes; comme les maîtres à danser. Cela continuait par les comédiens, qui traversaient les cours princières, les capitales, et même qui s'y fixaient quelquefois. « Si vous voyiez notre théâtre, il vous offrirait un spectacle très risible; vous verriez une école d'enfants. Tout le

1. Lettre de Frugoni à Algarotti, de Parme, le 13 octobre 1758.

monde a son livre devant les yeux, tête baissée, sans détourner jamais les yeux pour voir la scène: ils paraissent contents d'apprendre le français. »[1] Cela continuait par les artistes de toute espèce, qui, eux aussi, travaillaient à construire une Europe française au siècle des lumières. [2] Si, à titre d'expérience, on range par catégories les gallicismes qui ont pris, en ce temps-là, droit de cité hors de France, on voit comment ils appartiennent à l'art de bien manger, de se bien vêtir, de se bien présenter, de pratiquer de belles manières, de parler en homme du monde; et comment ils traduisent, aussi, des nuances psychologiques et morales qui contribuent au raffinement de l'esprit; ils forment un ensemble cohérent, après le désordre de leur première venue. Ils impliquent une notion d'art; art militaire; art de converser; art de sculpter ou de peindre; art de penser; art de vivre.

Il s'est même produit ce phénomène singulier, qu'on s'est trompé sur le sens du mot cosmopolite. Voici, en effet, que le cosmopolite, fût-ce à son insu, devenait celui qui pensait à la française : il entrait dans une tribu, il faisait partie d'une espèce, il était le citoyen d'une nation encore, d'une nation qui comprenait les civilisés de toutes les nations, et dont les membres se sentaient unis par une communauté de langage, et même de vie. Le cas extrême est représenté par l'homme qui fut le plus brillant de tous, le prince de Ligne. Le prince de Ligne dit qu'il a tant de patries qu'il ne sait plus au juste à laquelle il appartient; il se sent par-

1. L'abbé Galiani à Mme d'Épinay, de Naples, le 16 janvier 1773.
2. Louis Réau, *L'Europe française au siècle des lumières*, 1938.

faitement à son aise à Vienne aussi bien qu'à Saint-Pétersbourg; toujours en mouvement, l'Europe n'est plus qu'une grande route aux multiples auberges, qu'il parcourt à bride abattue. En réalité, par la langue qu'il parle et qu'il écrit, par la qualité de son esprit, par ses mœurs, par son être tout entier, il appartient à l'élite qu'il rencontre partout, et qui, partout, lui donne l'illusion d'être en compagnie familière, l'élite qui confond Paris avec Cosmopolis.

« Un même courant circule alors à travers toute l'Europe occidentale, réalisant une unité spirituelle comparable à celle de la Renaissance, de l'humanisme, et plus tard du romantisme. »[1] Du moins cette unité a voulu se réaliser. On a cherché à reconstituer une âme européenne. Même les peuples de la périphérie, que leur éloignement, que le caractère particulier de leur langage, que leur individualisme, semblaient exclure du mouvement général, peu à peu s'y sont ralliés. La Suède, condamnée à se replier sur elle-même après Charles XII, entrait d'abord dans une période qui paraissait être de léthargie, et qui n'était que de recueillement. Bientôt elle contribuait à l'œuvre de science qui était celle de toute l'Europe, par Linné; Olaf Dalin, le poète de cour, traitait les thèmes à la mode, dans les genres à la mode; en 1750, Mme Nordenflycht ouvrait le premier salon littéraire qu'eût connu Stockholm. La Hongrie, par les Universités hollandaises où fréquentait bon nombre de ses étudiants; par les Universités allemandes,

1. Rudolf Mertz, *Les amitiés françaises de Hume et le mouvement des idées. Revue de Litt. comparée*, 1929.

où d'autres étudiants apprenaient la philosophie de Wolff; par les Jésuites et par les Piaristes; par Vienne; par ses relations directes avec Paris; par ces représentants divers de la raison qui devenait l'inspiratrice des temps nouveaux, la Hongrie se modernisait. La Pologne divisée contre elle-même, anarchique, incapable de résister aux convoitises de ses voisins, et condamnée à périr, entreprenait depuis l'avènement de Stanislas Auguste une tâche pathétique : elle renoncerait au sarmatisme qui l'avait fait se complaire dans ses vieux défauts; elle prendrait à l'étranger le secret des réformes sociales qui la sauveraient; elle changerait ses méthodes d'éducation; elle demanderait une philosophie à l'*Encyclopédie*, une logique à Condillac; elle retrouverait une force vitale : immense effort, au milieu des partages qui bientôt allaient la faire disparaître du nombre des nations : lutte de vitesse qu'elle espérait gagner; et si elle la perdait, elle aurait du moins assuré la persistance d'une volonté qu'elle confierait à l'avenir. La Russie, tout en regardant du côté de l'Orient, empruntait à l'Europe le secours de ses artistes, de ses savants, de ses ingénieurs, de ses philosophes, pour revenir à la tradition de Pierre le Grand.

Si bien qu'une carte idéale se dessinait. Au centre, le pays qui donnait plus qu'il ne recevait, dont la langue offrait aux peuples divers le moyen de communication qu'ils désiraient, dont la pensée éblouissait : la France. A côté d'elle, et comme pour l'aider, la Hollande avec ses libraires et ses gazettes, la Suisse : *Helvetia mediatrix*. A des distances plus ou moins grandes, suivant la qualité

de leur production, mais toujours gravitant autour d'elle sur cette carte planétaire, les autres nations. Et dans l'ensemble, un ordre spirituel, un ordre européen.

***

Ce n'était pas une pure apparence; c'était un des aspects de la réalité : mais ce n'était pas le seul. Que l'Europe cherche son unité, le fait est sûr; qu'en même temps elle se déchire, le fait n'est pas moins constant. Elle se déchirait donc de son mieux, suivant son habitude. Les écrivains qui parlaient des Suisses ou des Polonais, des Portugais ou des Moscovites, ne manquaient jamais d'ajouter quelque épithète désobligeante à leurs définitions; toujours un *mais* venait limiter l'énumération des qualités, comme pour corriger ou pour détruire l'effet de la louange. Qu'on ouvre le *Dictionnaire historique* de Moreri à l'article *Europe*, et on y trouvera aussitôt l'exemple de ce parti pris, qui est général. « On dit que les Français sont polis, adroits, généreux, mais prompts et inconstants; les Allemands, sincères, laborieux, mais pesants et trop adonnés au vin; les Italiens, agréables, fins, doux en leur langage, mais jaloux et traîtres; les Espagnols, secrets, prudents, mais rodomonts et trop formalistes; les Anglais courageux jusqu'à la témérité, mais orgueilleux, méprisants et fiers jusqu'à la férocité... » Chacun est servi. Qu'on feuillette le théâtre de Boissy, un de ceux qui aimaient mettre à la scène des personnages exotiques :

J'ai parcouru sans faire résidence,
L'Allemagne, la Suisse, où l'on m'a forcément
Enseigné l'art de boire alternativement
En même pot qui fait la ronde,
Et de m'enivrer proprement
Pêle-mêle avec tout le monde.
Puis j'ai vu la Hollande où l'esprit, l'agrément,
Où le plaisir paraît un être imaginaire;
Où le vrai savoir-vivre, où le grand art de plaire,
Est l'art de commercer toujours utilement.
J'ai fait le tour de l'Italie :
Là j'ai, pendant dix mois, subsisté de concert,
Ou n'ai vécu que de dessert... [1]

Qu'on lise le *Voyage de la raison en Europe* (1772), de Caraccioli, un des gallicisants qui firent du français leur langue première. « Voyons », dit la Raison, « si les lumières que j'ai départies aux Européens, comme à ceux d'entre les hommes que j'affectionne de préférence, ne se sont point obscurcies, et s'ils révèrent encore mes lois. » La Raison, personnifiée par un « philosophe aimable », est déçue, car la Hollande, bien que possédant encore des vertus éminentes, est en décadence, le commerce y excite un intérêt trop sordide; les Portugais sont fins, mais entêtés de scolastique; les Espagnols ont quelques hommes rares et sublimes, mais ils sont abrutis par leur paresse.....

Puisque les Français s'arrogent une supériorité, la critique se fera particulièrement dure pour eux. Haro sur « Jean de France », qui aime la bonne chère, le vin et les filles; sur le Monsù, qui agace par ses compliments, ses pirouettes et l'expression de son dédain pour tout ce qui ne porte pas la marque de Paris; sur la Mamselle, coquette et

1. *Le mari garçon*, 1742.

perfide; sur M. de Fatencourt et sur M. Lebhaft; voire même sur le « fripon francese », sur l'aventurier qui se pare d'un faux titre de noblesse et s'insinue dans d'honorables familles afin de les duper; haro sur M. Ricaut de la Marlinière! « Souvent un Français, après avoir épuisé toutes ses ressources, quitte Paris qui ne lui promet point de fortune; le chevalier d'industrie laisse ses dettes à son tailleur et se fait maître de langues, à deux florins par mois, chez la nation germanique... »[1] Bref ils ne sont, ces Français vaniteux, que les Graeculi du monde moderne.

Des querelles éclatent, qui manifestent ces animosités. Paris s'est moqué de l'Anglais Rostbeef; Londres aura sa vengeance et se moquera du petit-maître parisien, mis en farce. Celui-ci, dépouillé de ses atours, laissera voir une chemise en toile à sac; sa tête, tombée la perruque, apparaîtra couverte de gale et d'emplâtres; on trouvera dans ses poches une croûte de pain rongée, quelques oignons grignotés, un peigne crasseux qui a perdu la moitié de ses dents[2]. Walpole a sévèrement réglementé les théâtres londoniens, mais a permis à une troupe française de faire concurrence aux acteurs locaux. La troupe débute au mois d'octobre 1738 : la populace enfonce les portes, s'empare des places, siffle les intrus, leur lance des projectiles divers et des couteaux; au dehors, elle brise vitres et lanternes, elle démolit la façade du théâtre.

1. *Il fripon francese colla dama alla moda*, commedia del marchese Gioseffo Gorini Corio, Milan, 1730.

2. ZACHARIE, *Le Mouchoir*, *Poème héroï-comique*, Chant III. Dans le *Choix de Poésies allemandes*, de Huber, 1766.

Quand il s'agit de ce qui touche le plus profondément peut-être la sensibilité d'un peuple, la musique, la dispute devient interminable. En 1752, une troupe italienne s'installe à l'Opéra de Paris; la musique française se croit menacée jusque dans son sanctuaire. Une bataille s'engage, les adversaires sont face à face : dans le coin du roi, les officiels, les conservateurs, les partisans de Rameau; dans le coin de la reine, les philosophes, les novateurs, les partisans des Bouffons. Guerre de couplets, de pamphlets, de libelles; on brûle dans la cour de l'Opéra un mannequin représentant Jean-Jacques Rousseau, défenseur des Italiens; quand ces derniers sont obligés de quitter la place, les passions ne s'apaisent pas, on continue à se quereller. Tout recommence en 1773, les Gluckistes contre les Piccinistes; pour imposer le silence à ces acharnés, il faudra la Révolution.[1]

Après tout, on peut vivre assez bien en famille, même si on se chicane quelquefois : mais c'est la famille elle-même qui se modifie. Sur la carte dont nous parlions tout à l'heure, il faut inscrire de nouveaux centres intellectuels; Berlin va tendre à éclipser Leipzig, la ville des livres; Dresde, la ville des beaux-arts; Hambourg, la ville du commerce; Londres va tendre à éclipser Paris : rien de moins. Longtemps on n'avait eu que du mépris pour l'Allemagne littéraire. La science et le droit, soit; mais poésie, non pas. Comment les Barbares du Nord auraient-ils eu le front de revendiquer une place? Leur intelligence était grossière, et leur

1. Abbé PRÉVOST, *Pour et Contre*, Nombre 80.

langue imprononçable : ils n'avaient pas un seul auteur qui fît éclat en Europe, autrement on l'aurait su. « Nommez-moi un esprit créateur sur votre Parnasse, c'est-à-dire nommez-moi un poète allemand qui ait tiré de son propre fonds un ouvrage de quelque réputation, je vous en défie. »[1] Le défi était relevé, et l'on devait marquer, étape par étape, cet avènement. 1750, Grimm : « Depuis environ trente ans, l'Allemagne est devenue une volière de petits oiseaux qui n'attendent que la saison pour chanter. Peut-être ce temps glorieux pour les Muses de ma patrie n'est-il pas éloigné... » 1752, le baron de Bielefeld : *Progrès des Allemands dans les belles-lettres et les arts*. 1753, Grimm : « Le goût des traductions de l'allemand semble s'accroître tous les jours... » 1762 : « La poésie et la littérature allemandes sont devenues à la mode à Paris... Si l'on avait parlé, il y a douze ans, d'un poète allemand, on aurait paru bien ridicule. Ce temps est changé... » 1766, Dorat, *Idée de la poésie allemande* : « O Germanie, nos beaux jours sont finis, les tiens vont commencer. » 1766, Huber, *Choix de poésies allemandes* : une Somme présente au public les œuvres d'auteurs aux noms étranges, Uz, Gellert, Rabener, Hagedorn, Lichtwer, et autres, avec lesquels il faut compter. « Il n'y a guère plus de seize ans, écrit Huber, que la poésie allemande était encore entièrement inconnue en France. » Dans ce court espace d'années, on a passé de l'ignorance à l'engouement.

Il s'agissait d'un changement d'espèce. Le berger

1. MAUVILLON, *Lettres françaises et germaniques*, 1740.

d'Helvétie, Gessner, signifiait le simple opposé au factice, le naturel à l'artificiel, la sincérité du cœur à la fade galanterie. Klopstock signifiait la poésie des Bardes et la poésie religieuse. Winckelmann signifiait une autre conception de la beauté. Le *Werther* du jeune Gœthe proposait à ses lecteurs innombrables l'admiration et l'imitation d'un nouveau type humain. Les richesses de l'Allemagne, si profondément différentes de celles qu'offrait la France, exigeaient qu'on les distinguât : il fallait choisir. En 1761, le Piémontais Denina, dans son *Discorso sulle vicende della letteratura*, ne donne que peu de lignes aux Allemands; le seul poète que ceux-ci lui semblent posséder est le Suisse Haller. En 1763, on publie à Glasgow la seconde édition de son *Discours*, qui sera traduite à Paris l'année 1767, sous le titre de *Tableau des Révolutions de la littérature ancienne et moderne*. Cette fois, réparation est faite. Dans le passé lointain, les Allemands n'avaient employé que le latin pour écrire leurs savants ouvrages; il y a vingt ans, ils ne possédaient en langue vulgaire que quelques poésies tout à fait extravagantes; « maintenant, il paraît qu'ils veulent aller de pair avec les peuples les plus savants de l'Europe, et où il y a le plus de littérature ». Ils ne couraient qu'un danger : l'imitation excessive des Français, et des Anglais.

Car on imitait les Anglais, maintenant; les Anglais ne se contentaient pas d'avoir donné à l'Europe le plus illustre des philosophes, la phalange des déistes, des apologistes ingénieux, des moralistes en abondance, voire même des classiques seconds, comme Dryden et comme Pope : ils

entraînaient, par leur exemple, sur des voies inconnues. Ils exportaient les De Foe et les Swift; les Richardson, les Fielding, les Smollett, les Sterne; les Young, les Gray, les Hervey, les Ossian : toute une littérature originale. La qualité, le nombre, ils les possédaient à la fois; de l'île inépuisable partaient sans cesse de nouveaux messages, avidement recueillis sur le continent. C'étaient les Anglais que l'Allemagne, commençant à répudier les Français, prenait pour ses maîtres. Elle écoutait la leçon de ses libres penseurs, de ses journalistes moralisants, de ses romanciers, de ses dramaturges, de ses poètes. Comme disait Uz en reprenant, après tant d'autres, l'image de l'ascension des poètes au Parnasse contemporain : les Allemands, plutôt que de suivre la route la plus fréquentée, odorante de fleurs et aboutissant à la statue d'Homère, prenaient un sentier raboteux, au bout duquel ils trouvaient une statue anglaise de marbre noir. « L'esprit anglais semble avoir aujourd'hui la même influence sur le Parnasse allemand, que les richesses et les armées anglaises en ont sur l'équilibre de l'Europe; Londres est ce qu'a été Paris. »[1]

La mesure, le bon goût, l'équilibre, l'obéissance aux saintes règles : les Anglais rejetaient ces contraintes, heureux de revenir à leur libre génie. L'appréhension du concret, les fêtes de l'imagination, fussent-elles mélancoliques et funèbres, les troubles de la sensibilité, les émois du cœur, s'opposaient au règne de l'intelligence abstraite et de la raison philosophique. Or, que faisait la France

1. Dans le *Choix de poésies allemandes* de Huber, ouvrage cité, tome IV; *Épitres morales*. Pp. 202 et suivantes : *A M. le Conseiller C.*

devant les progrès de cette rivale ? Elle l'acceptait, l'invitait, la fêtait; sa curiosité, sa sympathie, sa faveur, elle les donnait à des mérites qui représentaient assez exactement le contraire des siens. Elle devenait anglomane, obéissant à la mode nouvelle. Bien plus! elle se faisait elle-même l'intermédiaire entre l'Angleterre et l'Europe. Les livres anglais étaient trop lourds, elle les allégeait; trop désordonnés, elle les régularisait; trop longs, elle les abrégeait, par ses traductions. Elle faisait leur toilette, de sorte qu'ils n'effarouchaient plus sa clientèle. Après un bref séjour à Paris, ils repartaient pour les pays latins, et même pour les pays germaniques. Par l'intermédiaire de la France, les Italiens, les Espagnols, les Portugais; et les Allemands, au moins jusqu'au milieu du siècle, ont connu la littérature anglaise. De sorte que ceux même qui prétendaient à l'hégémonie, travaillaient allégrement à la détruire. Et les deux voisines que nous avons données comme propagatrices de leur gloire, changeaient en même temps qu'eux leur orientation. C'est un travail bien caractéristique que celui qu'opère le Hollandais Justus Van Effen : en se servant du français, il fait connaître les journaux anglais, les chefs-d'œuvre anglais. La Suisse évolue : de Berne et en français, Béat de Muralt annonce la supériorité naissante de l'Angleterre sur la France; à Zurich, Bodmer et Breitinger se font les initiateurs de la nouvelle littérature allemande, Haller crée la poésie philosophique sur le modèle anglais; Genève devient, comme Paris, anglomane.

Les temps étaient révolus. Parce qu'elle était séduite; parce qu'elle éprouvait le besoin de se

renouveler; parce que, fournisseur attitrée de la clientèle étrangère, son éventaire ne pouvait manquer de ces marchandises demandées; parce qu'il y avait du prosélytisme dans toutes ses entreprises : pour ces raisons, la France aidait l'Europe à se libérer de la suprématie intellectuelle de la France. Rarement elle voyait qu'elle avait affaire à un esprit tel qu'en l'exaltant elle se niait elle-même. « Les poésies nocturnes d'Young ont fait fortune ici », écrivait Mme Riccoboni à Garrick; « c'est un changement sans réplique dans l'esprit français ». Le plus souvent, elle semblait ignorer cette différence essentielle. Elle ne savait pas que l'Angleterre s'était arrêtée, dans la propagation de la philosophie des lumières; tandis qu'elle faisait fête à Bolingbroke, à Hume, à Gibbon, dans lesquels elle reconnaissait ses compagnons de lutte, elle ne savait pas que l'opinion britannique se décidait pour un retour à la foi puritaine. A peine a-t-on prononcé, dans la France du XVIIIe siècle, le nom de ce William Law, mystique, qui dès 1723 publiait *A Serious Call to a Devout and Holy Life*; et dès 1731, *The Case of Reason* : par lui, l'homme de la nature et l'homme de la raison étaient condamnés; la nature n'était que le sang, la chair, et le péché; la raison n'était qu'une lumière factice, venant de l'extérieur : tandis que le chrétien, éclairé de l'intérieur par la grâce divine, accédait seul à la vérité et à la vie. La France du XVIIIe siècle ne montrait que du dédain, quand par aventure elle le connaissait, pour ce John Wesley qui avait, dès 1738, trouvé son chemin de Damas. Il allait, tous les jours de sa vie, catéchisant les mineurs de

Newcastle, ou les tisseurs de Bristol, ou les miséreux de Londres, ou, de ville en ville et de village en village, tous ceux qui avaient perdu la foi dans le Sauveur; du fond de leur détresse, il leur rendait l'espoir des résurrections, au nom du Christ; croisade parmi les humbles, dont le résultat était que l'Angleterre retrouvait, par le méthodisme, ses assises morales.

Ainsi nous commençons à voir, après les forces convergentes, les forces divergentes qui s'opposent à l'unité de la conscience européenne. En voici d'autres.

***

Assurément, c'est au XIXe siècle que le principe des nationalités se proclame, que les nationalismes s'affirment : mais ils se préparent au siècle précédent. Qu'il est profond, qu'il est vigoureux, le sentiment obscur qui a précédé l'idée! Comme il est habile à discerner, dans les influences étrangères, les éléments qui lui sont utiles et qu'il gardera, des éléments non spécifiques dont il saura se débarrasser! On dirait que chaque pays est un organisme qui persiste dans son être, et qui finit toujours par suivre sa propre loi. Il n'en est pas un, parmi ceux que nous avons considérés, pas un qui n'ait voulu d'abord assurer son existence individuelle; pas un qui n'ait considéré l'adjuvant de la pensée et de la forme françaises autrement que comme un moyen dont il devait provisoirement se servir, pour devenir plus fortement lui-même; pas

un qui ne se soit soumis à une hégémonie intellectuelle, autrement que pour se libérer.

Prenons l'exemple d'un de ceux dont l'unité se trouvait depuis longtemps acquise, l'Espagne. Pour la première fois dans l'histoire des temps modernes, celle-ci semble se franciser. Il lui faut une académie, semblable à celle qui siège au Louvre; et en effet, sous l'impulsion d'un homme qui est en relations directes avec les savants étrangers, le marquis de Villena, la Real Academia española se fonde en 1714, et commence un Dictionnaire dont le premier volume paraît en 1726. Il lui faut un journal, sur le modèle du *Journal des Savants*; et en effet, le *Diario de los Literatos de España* paraît à partir de 1737, plusieurs autres le suivront. Il faut qu'elle soumette son génie au bon goût; qu'elle ait enfin un théâtre classique, et de belles tragédies régulières qui obéissent aux trois unités. Il y a des Espagnols pour renier Calderon et Lope de Vega; il y en a pour demander, et obtenir que les *autos sacramentales*, un des trésors de leur héritage, soient exclus de toute représentation : ce qu'ordonne un décret royal en date du 11 juin 1765. Les modes sont françaises, portées avec ostentation par les femmes et même par les hommes, les *petimetres ;* la langue s'émaille d'expressions françaises; les ministres au pouvoir sont imbus des idées françaises : triomphe des *afrancesados*.

Ou plutôt, vie superficielle et vie simpliste. Ces fragiles victoires des gallomanes ne sont pas remportées sans de longues résistances; encore n'ont-elles pas de lendemain. Aux éloges hyperboliques de Paris, répondent les reproches adressés

aux Français, les injures adressées aux Espagnols qui sont assez fous pour copier les ultramontains. Au bout du compte, on s'aperçoit que les seules œuvres d'une qualité durable sont celles qui ont su traduire l'esprit de la nation : les saynètes de Ramon de la Cruz, les comédies de Nicolas Fernandez de Moratín. L'action de l'étranger n'atteint ni la masse, ni la petite bourgeoisie, ni toute l'aristocratie, ni tous les écrivains, il s'en faut; elle s'arrête à un niveau qui est très vite atteint. Qu'on attaque la gloire espagnole : aussitôt des défenseurs surgiront. C'est un épisode chargé de sens, que la querelle des critiques italiens et des Jésuites espagnols. Ceux-ci ont été chassés, avec quelle brutalité, nous l'avons vu; ils se sont réfugiés pour la plupart en Italie. Or des Italiens reprennent le vieux reproche : que déjà, Sénèque et Martial avaient importé à Rome le mauvais goût qui avait fini par corrompre les lettres latines; qu'aux temps modernes, Gongora avait continué. Là-dessus les Jésuites espagnols prennent la plume, les Pères Juan Andres, Tomás Serrano, Javier Lampillas; oubliant, ces bannis, le tort que leur pays leur a fait, ils défendent ardemment l'honneur national. Un Jésuite expulsé, encore, le P. Juan Francisco de Masdeu, publie à partir de 1783 une monumentale *Historia critica de España*; et dans le premier volume, il énumère les titres de gloire de son pays natal, en montrant qu'il tient ses mérites de son propre fonds, et non de l'étranger. Le fait est qu'on n'entame pas si facilement la vieille Espagne, les traits de son caractère sont trop marqués pour qu'une mode passagère les efface. Qu'elle veuille demeurer

elle-même, dans son indépendance farouche, c'est ce qu'elle montrera bientôt, dans sa lutte contre Napoléon.

Il y a, au XVIIIe siècle, un nationalisme anglais qui date de plus loin; il y a un nationalisme français, qui se manifeste avec éclat lorsqu'en 1765, de Belloy fait représenter le *Siège de Calais*. Le public applaudit, pleure, crie au chef-d'œuvre; moins à cause de la valeur intrinsèque de la pièce que pour les émotions qu'elle soulève. « Voici peut-être la première tragédie française où l'on ait procuré à la nation le plaisir de l'intéresser pour elle-même. » Adieu les velléités de cosmopolitisme, quand il s'agit d'une patrie qui ne se confond plus tout à fait avec le royaume :

> Je hais ces cœurs glacés et morts pour leur pays
> Qui, voyant ses malheurs dans une paix profonde,
> S'honorent du grand nom de citoyen du monde.....

Mais nulle part ce sentiment ne fut plus vif que dans deux grands pays encore morcelés, où une littérature nationale a appelé la nation. Combien l'Italie était divisée, nous le savons; à peu près toutes les espèces de gouvernement étaient représentées chez elle; de l'une à l'autre de ses provinces, ce n'étaient que frontières et douanes; elle semblait composée de morceaux hétérogènes, qui jamais plus ne se rejoindraient. Pourtant elle prenait conscience de sa faiblesse politique; elle souffrait, elle regrettait, et déjà elle espérait obscurément. Toute gallicisée qu'elle fût, elle tressaillait chaque fois que les Français, ou d'ailleurs un autre peuple, la prenaient à partie. Il n'était pas vrai que

son théâtre, sa poésie, sa philosophie, sa science, fussent de qualité inférieure : la suprématie de son art, à elle seule, aurait suffi à lui assurer son droit à la vie. Il n'était pas vrai qu'elle fût réduite à une imitation servile. Il n'était pas juste que dans telle ou telle de ses capitales, et par exemple à Milan, on traitât d'étranger un Italien qui n'était pas milanais : un Italien était partout chez lui en Italie, comme un Anglais en Angleterre, comme un Hollandais en Hollande[1]. Souvent les poètes reprenaient le thème banal, traité dans toute l'Europe, de la décadence de l'Italie présente, comparée à la Rome impériale. Mais ils le traitaient, eux, à leur manière; rappel d'un titre de noblesse, toujours valable; crédit sur l'avenir.

Même si nous ne tenions pas compte, à grand tort, de ces appels, de ces revendications littéraires, de ces exigences, un fait psychologique demeurerait certain. Ceux qui ont étudié les traits profonds de la race n'ont jamais manqué d'insister sur un certain bon sens pratique qui leur semble un des traits dominants de cette âme latine. Il apparaît ici, en effet, irréductible à toutes les idéologies. Liberté, égalité, progrès : fort bien; mais plus qu'à la valeur théorique des principes que ces mots engagent, l'Italie pense à leur application particulière; elle entend se réformer elle-même avant de réformer le monde. Elle n'est point tellement férue de l'État libéral, qu'elle ne s'accorde avec les gouvernements, même autoritaires, qui veulent travailler à son bien; que Naples soit république ou monarchie absolue,

1. G. Rinaldo Carli, *Della patria degli Italiani*. Dans *Il Caffè*, 1764-1765, semestre terzo, p. 12-17.

l'essentiel est qu'on y combatte efficacement la féodalité qui pèse lourdement sur le peuple. Pour elle, l'égalité n'est pas nivellement, mais meilleure organisation des classes. Le progrès est une répartition plus équitable de l'impôt, l'établissement d'un cadastre, les facilités données au commerce et à l'agriculture. On voit chez elle peu d'esprits absolus, et on y chercherait en vain l'équivalent du baron d'Holbach; elle n'éprouve pas le besoin d'abolir sa religion ancestrale, soit à cause d'un scepticisme modéré qui la protège contre les excès, fût-ce celui de l'incroyance, soit par ce qu'elle respecte sa tradition, soit parce qu'elle se contente de remédier aux abus de l'administration ecclésiastique, sans la confondre avec l'essence de la foi. Ses grandes œuvres — celle de Parini, celle de Pietro Verri, celle de Beccaria — sont sociales ou économiques. En Italie, la philosophie des lumières ne se traduira pas en révolution, mais en évolution immédiatement profitable. S'il n'est pas exact de lui prêter, dès ce temps-là, des plans précis d'unité nationale, il n'en faut pas moins reconnaître l'existence d'un vif sentiment d'*italianità*, qui est à l'origine de sa résurrection politique : le Risorgimento commence dès le XVIIIe siècle.

Le second des deux pays qui prononcèrent le grand refus est l'Allemagne. Même sensibilité, chez ses écrivains, à tous les jugements défavorables que l'étranger portait sur eux; mêmes aigreurs et mêmes colères, à l'idée qu'on ne leur rendait pas justice; même façon de revendiquer une haute place, voire la première. Mais en outre, une œuvre d'une telle vigueur, qu'elle résume en elle

toutes les attaques : ici nous retrouvons Lessing.

Hambourg avait voulu posséder son théâtre; et des amateurs s'étaient trouvés pour débarrasser le directeur de troupe de ce qui cause généralement sa perte, du point de vue de l'art : le souci de gagner de l'argent. A ses côtés, ils voulaient un animateur, qui, délivré de toute occupation matérielle, et n'ayant à s'occuper ni du recrutement des acteurs, ni de la scène, ni de l'administration, aurait eu pour fonction unique de guider moralement l'entreprise. Nul n'en était plus capable que Lessing; aussi fut-il appelé. Le 22 avril 1767, il publia le premier feuilleton de sa *Dramaturgie*. « Elle sera une revue critique de toutes les pièces qu'on représentera; elle suivra pas à pas tous les progrès que la poésie et l'art dramatique pourront faire ici. »

Il suivait, en effet, les pièces représentées, une à une, disant pourquoi l'*Olinte et Sophronie* de Cronegk n'était pas bonne, et pourquoi *Le Triomphe des Honnêtes femmes*, de Johann Elias Schlegel, lui plaisait, au contraire. Seulement, on n'avait guère de comédies allemandes dignes de tenir la scène; on n'avait pas de tragédies. Alors on était forcé de recourir au répertoire français, de sorte que par une conséquence inattendue, le théâtre national de Hambourg aurait servi à consacrer la suprématie de la France, sans Lessing. Indulgent pour Regnard et pour Dancourt, sympathique au drame bourgeois de Diderot, pour la tragédie classique il était sans pitié. Elle ne mourrait donc jamais, cette orgueilleuse ? Chaque fois qu'on l'applaudissait, il montrait pourquoi on n'aurait pas dû l'applaudir; il insistait sur ses défauts, chaque fois qu'on vantait

ses mérites; elle n'était que froideur, convention, artifice; incapable de peindre les passions fortes, et de rendre les caractères au naturel. Certaines règles valaient une fois pour toutes, en ce sens qu'elles répondaient à des données immuables de la raison; Aristote les avait formulées, avec la même certitude qu'Euclide avait conférée à ses propositions. Eh bien! les Français croyaient s'y être conformés; et pas du tout, ils les avaient travesties. En somme, tout leur théâtre était un contre-sens; à proprement parler, il n'existait pas.

Lessing était obligé d'écouter, plus souvent qu'il n'aurait voulu, des tragédies de Voltaire. Qu'il s'agît de *Sémiramis*, ou d'*Alzire*, ou de *Mérope* (bien inférieure à celle de Maffei), elles étaient mauvaises. Eh quoi! Voltaire encore? — Toujours Voltaire; et Lessing disait pourquoi : « Il n'y a pas, me semble-t-il, pour un critique, de meilleure méthode que de suivre cette maxime : qu'il cherche d'abord un adversaire à combattre; il arrivera ainsi peu à peu à son sujet, et le reste viendra par surcroît. C'est pour cela que, dans cet ouvrage, je le reconnais franchement, j'ai pris une fois pour toutes à partie les écrivains français, et en particulier M. de Voltaire. Ainsi, cette fois encore, un léger salut, et en garde! » Encore cette exécution ne lui suffit-elle pas, car il veut mettre à mal un autre auteur encore plus grand, le créateur même de la tragédie française : Pierre Corneille. Lessing ne peut pas souffrir qu'on l'appelle le grand Corneille : c'est le gigantesque, le monstrueux Corneille qu'il aurait fallu le nommer; pas de grandeur où il n'y a pas vérité. Et non seulement ses

tragédies sont mauvaises, mais il a voulu faire croire qu'il avait suivi les règles d'Aristote, pour se justifier après coup; dans ses *Discours*, perfidement, une fois son œuvre terminée, il a interprété la pensée du philosophe grec « d'une façon radicalement fausse ». Donc Corneille est le premier corrupteur, le responsable, l'homme qui a donné au monde l'illusion que les Français avaient un théâtre, alors qu'ils n'en avaient pas. « J'ose faire ici une proposition qu'on prendra pour ce qu'on voudra : qu'on me cite une pièce du grand Corneille que je ne refasse mieux que lui! Qui tient la gageure ? »

Personne ne l'a tenue. Le théâtre de Hambourg n'eut qu'une courte vie; le dernier feuilleton de la *Dramaturgie* date du 19 avril 1769. Acrimonieuse, pédante, injuste tant qu'on voudra, elle est cependant si passionnée, si puissamment convaincue, si originale, qu'elle compte à demeure parmi les grandes œuvres de la critique. Elle a marqué un moment historique : elle est la révolte ouverte contre le génie français, nié jusque dans sa gloire suprême, le théâtre. A la place occupée par Corneille, Racine, Voltaire, Lessing mettait Shakespeare, le «géant», qui était, par rapport à la tragédie française, ce qu'une fresque est à une miniature; il appelait même à son secours la Comedia espagnole, parce qu'elle n'était pas conventionnelle, et qu'elle traduisait une âme indomptée. Tant il fallait de compagnons à Lessing irrité, Anglais, Espagnols, à côté des Allemands, pour combattre le prestige de la France.

Ce que l'Italie n'eut pas non plus, ce fut une

incarnation de la patrie; ce fut le grand homme qu'on a défini « une intelligence et une volonté qui manœuvrent une force »; ce fut un Frédéric II. Quiconque, non prévenu, lit la production lyrique allemande qui foisonne vers le milieu du siècle, s'étonne de rencontrer, au milieu de tant d'odes bachiques, anacréontiques, ou moralisantes, ou vides tout simplement, des allusions aux fiers Germains d'autrefois, à leur force, leur vertu, leur indépendance; des plaintes au sujet de la Germanie, maintenant opprimée; des appels à l'union. Ils expriment, ces poètes encore gauches, le même sentiment, déjà national, qui partout s'affirme; et ce sentiment va se cristalliser autour de Frédéric. Les *Chants d'un grenadier prussien*, de Gleim, réunis en 1758, ne sont pas un chef-d'œuvre : mais on peut y voir le passage de l'idée prussienne à l'idée allemande. Gleim feint d'être un soldat, un combattant, déclarant qu'il est autre chose qu'un Pindare ou qu'un Horace : un Tyrtée moderne. Il exalte la guerre, l'héroïsme, la vaillance de ceux qui meurent pour la patrie et méritent de vivre éternellement dans la mémoire de leurs concitoyens; il célèbre la gloire de Frédéric le Grand. « Victoria! Mit uns ist Gott! » La Prusse a vaincu l'Autriche, elle a libéré l'Allemagne :

Wenn Friedrich, oder Gott durch ihn
Das grosse Werk vollgebracht
Gesändigt hat das stolze Wien,
Und Deutschland frei gemacht...

« Quand Frédéric, ou Dieu par lui — a accompli la grande œuvre — il a dompté la fière Vienne — et rendu libre l'Allemagne... »

Mais ce vainqueur, allemand, de quelle langue

se sert-il le plus volontiers, sinon du français ? dans quelle langue compose-t-il ses écrits, sinon en français ? Il faut que sur ce point aussi — le dernier — clarté se fasse.

1779. Frédéric II, *Lettres sur l'amour de la patrie, ou correspondance d'Anapistémon et de Philopatros.*

Le roi est inquiet de certaines tendances de ses alliés les philosophes, il va s'expliquer sans ambiguïté possible. Anapistémon a été reçu chez son ami Philopatros; rentré chez lui, il le remercie de ce séjour heureux. Il a eu avec lui, le dernier soir, une conversation sur les liens de la société et sur les devoirs de ceux qui la composent. Il n'avait jamais réfléchi sur ce grave sujet : Philopatros voudra-t-il, par lettre, le mieux renseigner ?

Ainsi Philopatros fait la leçon à Anapistémon le sceptique, l'épicurien, le cosmopolite. Il reprend les arguments habituels qui tendent à prouver que le bien de l'abeille ne saurait se dissocier de celui de la ruche; mais l'essentiel pour nous est qu'il substitue, à l'idée vague de société, l'idée précise de patrie. « Est-il possible qu'on aime véritablement sa patrie ? » demande Anapistémon; « ce soi-disant amour n'aurait-il pas été inventé par quelque philosophe ou par quelque rêve-creux de législateur, pour exiger des hommes une perfection qui n'est pas à leur portée ? Comment voulez-vous qu'on aime le peuple ? Comment se sacrifier pour le salut d'une province appartenant à notre monarchie, lors même qu'on n'a jamais vu cette province ? Tout cela se réduit à m'expliquer comment il est possible d'aimer avec ferveur et avec enthousiasme ce que

l'on ne connaît pas du tout. » Et Philopatros, qui est Frédéric II lui même :

Le bien de la société est le vôtre. Vous êtes si fortement lié avec votre patrie, sans le savoir, que vous ne pouvez ni vous isoler ni vous séparer d'elle sans vous ressentir vous-même de votre faute. Si le gouvernement est heureux, vous prospérerez ; s'il souffre, le contenu de son infortune rejaillira sur vous... L'amour de la patrie n'est donc pas un être de raison, il existe réellement.

Anapistémon résiste. Il a entendu parler d'un Encyclopédiste, qui a professé que la terre était l'habitation commune des êtres de notre espèce, que le sage était le citoyen du monde, et qu'il était partout également bien. Un homme de lettres a tenu devant lui les mêmes propos, qui l'ont séduit : n'est-il pas beau de cesser d'être le membre obscur d'un petit État, pour devenir partie de l'Univers ?

Là-dessus Philopatros s'échauffe. Ces Encyclopédistes, et les gens de lettres qui les suivent, disent quelquefois des bêtises. La terre entière est l'habitation des hommes : d'accord; inutile de développer avec emphase une vérité aussi triviale. Le sage est citoyen du monde : d'accord. Il ne s'ensuit pas qu'il doive être un errant qui, ne tenant à rien, court le monde par ennui, et devient vagabond par nécessité. Que diraient les Encyclopédistes, si la Patrie elle-même se présentait à eux, et leur tenait ce langage : « Enfants dénaturés autant qu'ingrats, auxquels j'ai donné le jour, serez-vous toujours insensibles aux bienfaits dont je vous comble ?

D'où tenez-vous vos ayeux ? C'est moi qui les ai produits. D'où ont-ils tiré leur nourriture ? De ma fécondité inépuisable. Leur éducation ? Ils me la doivent. Leurs biens et leurs possessions ? C'est mon sol qui les fournit. Vous-même, vous êtes nés dans mon sein... » Si la Patrie lui tenait ce langage, voici comment il répondrait : « Mon cœur, vivement touché de tendresse et de reconnaissance, n'avait pas besoin de vous voir et de vous entendre pour vous aimer. Oui, je confesse que je vous dois tout, aussi vous suis-je aussi indissolublement que tendrement attaché; mon amour et ma reconnaissance n'auront de fin qu'avec ma vie; cette vie même est votre bien; quand vous me la redemanderez, je vous la sacrifierai avec plaisir. Mourir pour vous, c'est vivre éternellement dans la mémoire des hommes; je ne puis vous servir sans me combler de gloire... » Philopatros s'excuse de son lyrisme : « Pardonnez-moi, mon cher ami, ce mouvement d'enthousiasme où mon zèle m'emporte. Vous voyez mon âme toute nue... »

1780. *De la littérature allemande, des défauts qu'on peut lui reprocher ; quelles en sont les causes, et par quels moyens on peut les corriger.*

Ce même Frédéric II sait que les Allemands s'étonnent de sa prédilection pour une littérature étrangère : il va s'expliquer, se disculper presque. Raisonnons : notre Allemagne n'est pas encore arrivée à son point de maturité, elle ne possède même pas encore une langue commune : comment produirait-elle des chefs-d'œuvre ? Nos pères ont bien rempli leur tâche en rendant la patrie forte et

prospère; c'était le premier travail à accomplir, le soin de la parure ne venant que plus tard. Aujourd'hui, le goût général est si décidé pour tout ce qui peut illustrer cette patrie glorieuse, que nous désirons nous introduire à notre tour dans le Temple de mémoire : encore devons-nous mériter ce couronnement. Que nos écrivains se mettent donc à l'école des classiques anciens, à l'école des classiques seconds, les Français : qu'ils se gardent d'imiter un Shakespeare dont les tragédies ne sont que des « farces ridicules, dignes des sauvages du Canada ». Qu'est-ce que *Gœtz von Berlichingen*, qui paraît aujourd'hui sur la scène, sinon une imitation détestable des mauvaises pièces anglaises ? Pourtant le parterre applaudit avec enthousiasme et demande la répétition de ces « dégoûtantes platitudes »..... En ces termes Frédéric II se justifie, désavouant la jeune littérature allemande. Il ne change pas; il est toujours fidèle à son amour de la patrie; mais pour ce qui est des grandes réussites littéraires, il estime qu'il faut les préparer seulement : elles ne viendront que demain. Aujourd'hui, écrire en allemand, c'est s'emprisonner; écrire en français, c'est s'ouvrir toute l'Europe.

1781. Justus Möser, *Ueber die deutsche Sprache und Literatur.*

Des écrits qui traduisirent l'émotion provoquée par le discours du roi, celui-ci est le meilleur. Justus Möser, l'historien d'Osnabrück, est plein de déférence et même de respect; il sait garder la mesure : quand il regrette que les Allemands n'aient encore qu'une patrie littéraire qui leur soit

commune, et quand, par ce regret même, il fait allusion à une unité politique encore à naître, il garde une parfaite discrétion. Son accent n'en est pas moins net : il montre, très fermement, la façon dont il lui semble que le grand Frédéric a dévié. Si les Allemands sont en retard, la faute n'en est point à leur insuffisante imitation des modèles français : elle vient, au contraire, de ce qu'ils n'ont pas osé s'inspirer de leur propre génie. Erreur, que de préférer les jardins à la française aux grands chênes des forêts teutoniques; jamais les produits étiolés des serres étrangères ne croîtront bien sur le sol teuton. *Gœtz von Berlichingen* s'inspire de l'histoire nationale, et c'est pour cela que la pièce est belle. La tragédie à la française se caractérise par une simplicité factice ; elle est le résultat de soustractions successives; et d'abstractions; tandis que le drame allemand du jeune Gœthe rend la multiplicité de la vie : deux conceptions de l'art, dont la seconde est incontestablement préférable; deux conceptions du monde. Autre erreur, que de croire que la littérature allemande ne fleurira que dans la terre promise, car elle a fleuri dès maintenant : Klopstock, Bürger, Gœthe, en sont la preuve. La langue elle-même, pauvre parce qu'on l'a épurée mal à propos, retrouve sa richesse en utilisant les mots et les tours populaires; Lessing, et Gœthe encore, ont heureusement puisé à cette source. Ainsi le roi s'est trompé; la raison en est sans doute qu'il a composé son plaidoyer à une date antérieure, lorsque les changements qui se sont produits en Allemagne n'étaient pas encore certains, lorsqu'il était l'élève d'Algarotti et de Vol-

taire. Qu'il est grand, toutes les fois qu'il met sa confiance dans la force allemande qui assure la durée, qu'il montre un noble cœur allemand! Mais quand il veut rivaliser avec des modèles étrangers, au lieu d'être le premier en toutes choses, il n'est plus que le second; et c'est grande pitié.

Résistances; rébellions; luttes pour déposséder la France de son privilège; des langues, des littératures, des philosophies, qui sont chargées d'exprimer la force d'un sentiment national qui va tous les jours croissant; des États multiples qui affirment leur volonté de vivre de leur vie particulière; une Espagne imperméable, une Italie qui veut retrouver son unité romaine, une Allemagne qui se constitue moralement, une Angleterre dont la pensée conquiert le continent : voilà, pour ne parler ici que des pays qui ont dirigé l'opinion européenne, quelques-uns éléments oubliés par Rivarol, lorsqu'il écrivait sereinement que le temps était venu de dire : le monde français.



Il n'y aurait pas de concorde spirituelle, inspirée par une nation vivante; et même une certaine communauté de culture était menacée. Au temps de la grande période classique, tous les enfants de bonne race avaient vécu en compagnie de César, de Tite-Live, de Virgile; ils avaient hésité entre Annibal et Scipion; ils avaient rêvé d'imiter les héros de Plutarque : l'Urbs était leur cité. Quand ces enfants s'étaient dispersés, et qu'ils étaient devenus des hommes, ils n'étaient pas tout à fait perdus : restait

un moment de la durée, un intervalle dans l'espace, où ils avaient pensé en commun; restaient de communs souvenirs, une commune mesure selon laquelle ils jugeaient le présent; ensemble ils avaient habité une île fortunée, dont ils retrouvaient le souvenir. Mais la nouvelle éducation, l'appétit du moderne, la recherche d'un progrès que chacun pouvait imaginer d'après son mirage individuel, tendaient à abolir ce passé qui les avait unis.

Il n'y aurait pas de concorde politique : tout au plus des coalitions provisoires, qui se déferaient comme elles s'étaient faites, toujours. Les sages philosophes ne gouverneraient pas les États, mais bien plutôt Machiavel, opiniâtre, et triomphant. Il n'y aurait pas de paix universelle; seulement des trêves, pendant lesquelles on se préparerait à la guerre, en cherchant de meilleurs moyens de s'entretuer. Car la science augmenterait, comme on l'avait espéré, la puissance de l'homme, mais augmenterait du même coup sa puissance de détruire. Le dix-huitième siècle finirait par les guerres de la Révolution, le dix-neuvième commencerait par les guerres de l'Empire.

Et cela continuerait : des guerres, des révolutions, des catastrophes amplifiées. A l'Europe, fait géographique difficile à définir, similitudes vagues, velléités de former un tout, projets idéologiques, aspiration à des lendemains où les maux cruellement sentis s'atténueraient par le bienfait d'une union véritable, s'opposerait la fausse Europe, chaos d'intérêts et de passions. Le monde entier serait bouleversé, à la fin.

N'y a-t-il pas d'autre constatation à faire, dans

l'ordre de l'esprit ? Rien d'autre que cette confusion, que ces aigreurs, que ces perpétuelles luttes ? que ces tempêtes, que ces naufrages, que ces épaves ? Faut-il n'aboutir qu'au désespoir ? Il faut pourtant bien que l'Europe possède quelque force indestructible, puisque au milieu de catastrophes inouïes, elle continue à vivre.

Nous nous sommes demandé quelle était cette force, en étudiant la période de l'histoire de ses idées qui va de 1680 à 1715 ; et après avoir dit qu'elle était d'abord un acharnement de voisins qui se battent, nous ajoutions : « Qu'est-ce que l'Europe ? — Une pensée qui ne se contente jamais. Sans pitié pour elle-même, elle ne cesse jamais de poursuivre deux quêtes : l'une vers le bonheur ; l'autre, qui lui est plus indispensable encore, et plus chère, vers la vérité. A peine a-t-elle trouvé un état qui lui semble répondre à cette double exigence, elle sait qu'elle ne tient encore, d'une prise incertaine, que le provisoire, que le relatif ; et elle recommence la recherche qui fait sa gloire et son tourment. » Oui, c'est bien ainsi qu'il en était ; c'est ainsi qu'il en est, pour le dix-huitième siècle ; et sans doute est-ce ainsi qu'il en sera dans la suite : à travers toutes les déceptions, la permanence d'un principe sauveur.

Sa soif inextinguible de vérité : telle est, dans sa misère, sa grandeur ; c'est en cela qu'elle personnifie, plus que tout autre continent, la condition humaine. Elle n'admet pas que ce qui est, doive être nécessairement : elle ne s'abandonne pas au nirvana. Elle ne met pas sa confiance dans un mécanisme qui, augmentant le bien-être, endort la

pensée. Elle n'est pas lâche; elle ne se soumet pas, elle n'accepte pas. La pierre a glissé le long de la montagne, elle est retombée jusque dans la plaine : il faut la hisser de nouveau vers les cimes : donc l'Europe reprend sa tâche; elle n'estime jamais payer d'un prix trop cher l'accomplissement de sa mission. Lorsqu'elle crée, c'est encore qu'elle cherche; lorsqu'elle blasphème, c'est encore qu'elle croit; ses découragements sont sans lendemain.

Européens, toujours inquiets, dit Voltaire.[1] « Un génie de liberté, qui rend chaque partie très difficile à être subjuguée et soumise à une force étrangère », dit Montesquieu.[2] Et Lessing : « Ce qui fait la valeur de l'homme n'est pas la vérité qu'il possède ou croit posséder : c'est l'effort sincère qu'il fait pour s'en rapprocher. Car ce n'est point par la possession, mais par la recherche de la vérité que grandissent les forces qui font sa perfection toujours croissante. La possession rend tranquille, paresseux, orgueilleux. Si Dieu tenait enfermée dans sa main droite la vérité entière, et dans sa main gauche l'aspiration éternelle vers la vérité..., et s'il me disait : « Choisis ! » je choisirais humblement la main gauche et je dirais : « Donne, mon père, car la vérité pure n'est que pour toi ! »[3]

Ou, pour le dire en d'autres termes, par la voix d'un homme du XXe siècle :[4]

1. *Œuvres*. Éd. Garnier, tome XXII, p. 491.
2. *Esprit des Lois*, Livre XVII, chapitre VI.
3. G. E. Lessing, *Eine Duplik*. Werke, Éd. Hempel, tome XVI, 26.
4. J. Wassermann, *Der Fall Maurizius. L'affaire Maurizius*, trad. de l'allemand par J.-G. Guidau, 1930.

« Il avait commencé à comprendre ce que l'Europe était en réalité pour lui. Elle représentait non seulement son passé à lui, mais celui de trois cents millions d'hommes, avec ce qu'il en savait et qu'il portait dans son sang ; non seulement la région qui l'avait produit, mais aussi l'image et la configuration de toutes les régions entre la mer du Nord et la Méditerranée, leur atmosphère, leur histoire, leur évolution, non seulement telle et telle ville où il avait vécu, mais des centaines de villes et, dans ces villes, les églises, les palais, les châteaux, les œuvres d'art, les bibliothèques, les traces des grands hommes. Y avait-il un seul événement de sa vie auquel le souvenir de plusieurs générations ne fussent associés, souvenirs nés en même temps que lui ? L'Europe était, idée inconcevable et qui le remplissait de respect, l'existence d'un tout depuis deux millénaires, Périclès et Nostradamus, Théodoric et Voltaire, Ovide et Érasme, Archimède et Gauss, Calderon et Dürer, Phidias et Mozart, Pétrarque et Napoléon, Galilée et Nietzsche, une armée innombrable de génies radieux, une autre non moins innombrable de demons, toute lumière trouvant son équivalent dans d'égales ténèbres, mais y resplendissant, faisant naître un vase d'or des noires scories, tout cela : les catastrophes, les nobles inspirations, les révolutions, les périodes d'obscurcissement, les mœurs et la mode, le bien commun à tous, avec ses fluctuations, ses enchaînements, son évolution degré par degré : l'esprit, voilà ce qu'était l'Europe. »

INDEX DES NOMS CITÉS
DANS LES TOMES I ET II


BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

TABLE DES GRAVURES

DE L'OUVRAGE

TOME I

TOME II

Les vignettes de la couverture et du titre, les bandeaux qui se trouvent en tête de chaque partie ou livre, les culs-de-lampe et les lettres ornées sont extraits des différents tomes de l'*Encyclopédie*.

TABLE DES MATIÈRES DE L'OUVRAGE

TOME I

PREMIÈRE PARTIE

LE PROCÈS DU CHRISTIANISME

DEUXIÈME PARTIE

LA CITÉ DES HOMMES

TOME II

TROISIÈME PARTIE

DÉSAGRÉGATION

Livre premier

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C[ie]. — MESNIL (EURE). — 3835
N° d'Éditeur : 12.
Dépôt légal : 3[e] trimestre 1946.

LES DEUX TOMES
VENDUS ENSEMBLE
Prix : 525 fr.

